Les Temps Modernes

12e année REVUE MENSUELLE n° 126

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Juillet 1956



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur :
JEAN-PAUL SARTRE

Secrétaire général :
MARCEL PÉJU

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont adressés

La Revue n'accepte les manuscrits ni des condamnés à mort
pour fait de collaboration ni des indignes nationaux

La rédaction reçoit le jeudi après-midi sur rendez-vous

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. BABylone 17-90

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 200 fr.

o

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française	1.100 fr.	2.100 fr.
Étranger	1.300 fr.	2.500 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire,
mandat-carte, mandat-poste chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

LES DÉBUTS DE PABLO PICASSO

La vraie carrière de Pablo Picasso débute par un tour de force. Mais ce n'en est guère un pour lui. L'école des Beaux-Arts de Barcelone, institut réputé fondé en 1775, se partage en deux paliers d'entraînement artistique, la section du dessin en général menant aux études supérieures de l'antique, du modèle vivant, de la peinture. Pour arriver d'emblée dans la deuxième section il faut passer un examen et les exigences sont si grandes qu'on accorde un mois entier aux candidats pour préparer un dessin. « Je l'ai fini le premier jour », raconte Picasso. « Je l'ai regardé longuement, j'ai bien réfléchi à ce que je pourrais encore y ajouter : je ne voyais rien, vraiment rien. » Ses yeux sont devenus songeurs, il semble voir encore ce dessin, après plus d'un demi siècle ; il secoue un peu la tête comme l'enfant avait dû le faire en s'assurant qu'il n'y avait rien à améliorer dans son travail. Sur son visage se lit encore cette perplexité qu'il éprouve toujours devant une façon de travailler étrangère à la sienne, des lenteurs inintelligibles à sa rapidité.

Cette tension extrême d'effort qui est sa loi créatrice, ne conçoit pas la continuité d'un labeur de longue haleine. Elle est une montée qui s'épuise d'un seul élan. Picasso brosse une grande toile dans une seule journée, comme l'enfant achevait le travail d'un mois en un seul jour. A un familier qui lui demandait dernièrement s'il avait achevé une des versions des *Femmes d'Alger* ébauchée la veille, il répondit, avec un petit sourire : « Achevé ? oui, si on veut — pour Michel-Ange par exemple, cela ne serait pas une toile achevée, mais pour moi elle l'est. » Dans la vision qu'il transmet d'un seul effort frénétique, il n'y a plus rien à reprendre ni à ajouter. Si cette vision ne le satisfait pas en tant que vision, si elle lui paraît incomplète, capable d'être élargie, modifiée, il entreprend le lendemain une approche différente du même sujet.

Mais ce qu'il a fixé ce jour-là sur la toile est en soi complet, équilibré dans ses différentes parties, d'une unité calculée. Il a tout dit dans un seul jaillissement. Il ne peut le modifier sans déséquilibrer cette unité. S'il éprouve le besoin de le redire tout autrement, avec des mots neufs, il recommence. S'il a peint, par exemple, un des pivots de ses versions des *Femmes d'Alger*, le guéridon, en rouge, il lui arrive d'imaginer l'effet que ce même guéridon pourrait produire s'il était vert. Mais ce serait aller à l'encontre de sa loi propre que de vouloir modifier un accord de couleurs dans le tableau déjà brossé. Un guéridon vert à la place d'un guéridon rouge c'est une toute autre histoire. Et c'est un autre tableau.

Dès cet examen d'entrée à la classe supérieure de La Lonja s'établit une fois pour toutes la loi créatrice de Pablo Picasso. La rapidité d'exécution n'est pas seulement une maîtrise très tôt acquise de son métier, l'acuité de l'observation, la sûreté du trait, la coulée du pinceau dans une main qui n'a jamais tremblé. Elle est due surtout à l'assurance de la vision qui est en lui, dans son plein relief. Si cette continuité du trait, une des virtuosités de Picasso qui semble confiner à la magie, a un côté sensuel, si le traitement auquel il soumet une toile ou une feuille de papier a quelque chose d'un viol, si cette rage est constamment liée à son tempérament d'homme, ce n'est pas elle mais sa lucidité qui détermine le jaillissement d'une œuvre. Cette lucidité, ce déclic cérébral d'un mystérieux processus créateur est une des clés de Pablo Picasso.

Il sait lui-même que cette lucidité, cette acuité ancrée en lui est le facteur déterminant de son art. « On croit qu'un peintre est un éternel agité », dit-il un jour en riant. Il a surpris tous ceux qui ont cru voir en lui une tempête faite homme. Les médecins qui l'ont examiné et lui ont même fait un encéphalogramme, l'ont trouvé étrangement équilibré; les chiromanciens qui se sont penchés sur ses mains de magicien, impertubablement calme. Pour illustrer ce passage de la vision à sa forme définitive Picasso a eu un jour un de ces gestes caractéristiques qui matérialisent, mettent en scène pour ainsi dire, ce qu'un autre aurait développé dans des explications laborieuses. « Le tout de ce qui se passe est là », dit-il, et sa main se porte vers le front. « Avant d'arriver au bout de la plume ou du pinceau. Le tout c'est de l'avoir au bout des doigts sans rien en perdre, en entier », — et il frottait les bouts de ses doigts avec le pouce comme pour sauvegarder cette mystérieuse chaleur qui était en eux.

Picasso devait plus tard connaître des impasses, revenir d'un chemin abordé — mais pour un court délai seulement — s'engager et se reprendre, il ne devait jamais, tout comme lors de cet examen à Barcelone, hésiter sur ce qu'il voulait faire dans l'immédiat, ce qui était pour lui la nécessité du moment.

Don José, son père, est venu s'établir [à Barcelone, grâce à la possibilité qui s'est offerte à lui de permuter avec un professeur de l'École des Beaux Arts qui préférait s'installer à La Corogne. Bien que le poste de Barcelone soit mieux rétribué, il n'est guère plus heureux dans cette ville, la plus vivante d'Espagne alors, qu'il ne l'a été sous le ciel morne de La Corogne. Il regrette toujours la douceur de vivre à Malaga. Il se sent dépaysé. Les peintres de ses amis ont fait du chemin, tandis qu'il est resté à l'écart. Ils sont de l'Académie royale, jouissent de leurs succès, d'une situation matérielle enviable, on parle d'eux dans les journaux, et ils oublient leur ami cantonné dans sa médiocrité. Dépaysé, José Ruiz se sait probablement aussi un raté. Il ne peint plus. Son fils se souvient de son découragement d'homme trahi par le destin : « Ni Malaga, ni taureaux, ni amis, rien. »

Pablo lui-même semble déçu par ce premier contact avec une grande ville. Il n'a que quinze ans. Il n'est marqué par rien ni personne. Aucun moule traditionnel ne le tient prisonnier. Il pourrait être ouvert à toutes les influences qui, à Barcelone, s'entrecroisent, multiples et contradictoires. Mais il les subit à sa façon, à la fois aux aguets et imperméable.

Il affronte cependant, rien qu'en se promenant dans les rues de Barcelone, un phénomène unique au monde, ce paroxysme du modern-style que Gaudí a figé dans la pierre. Cassou dit de lui : « Antoni Gaudí est un de ces personnages excentriques comme l'Espagne se plaît à en produire, qui paraissent, sur les limites de la folie et de la raison, user, dans l'exercice de leur vie et de leur profession, de procédés magiques. » C'est un défi lancé aux plus anciennes traditions architecturales, aux lois mêmes de la matière, aux rapports les plus fermement établis entre l'homme et l'espace. Parmi les influences venues du dehors, Barcelone avait déjà subi celle du néogothique, avec ses gâbles échelonnés, ses hauts toits, ses tourelles pointues dépaysés sous un ciel méditerranéen. C'est du gothique que s'inspire aussi Gaudí, mais d'une façon qui bouleverse l'essence de sa structure même, en éliminant contreforts et arc-boutants, gothique d'opéra plus plausible en toile et carton

pâte qu'en pierre ou brique. L'invraisemblable qui préside aux constructions de Gaudí est étroitement apparenté au factice, aux profondeurs en trompe l'œil des coulisses ou du film; un de ses biographes a judicieusement souligné qu'un jour les couloirs fantasmagoriques de la Casa Batlló se retrouveront — probablement sans aucune influence directe — dans le décor expressionniste du docteur Caligari. Cette dérision de la matière qui produit des convulsions de la pierre, fait onduler de lourds toits, comme de la tôle, sous un grand vent, pencher les colonnes, serpenter les cheminées, donne aux rocs leur aspect animal et au fer forgé le foisonnement des plantes grasses, aurait pu fortement impressionner une imagination encore vierge. Une vision picturale neuve aurait dû être influencée par cette architecture polychrome, ces débris de faïence colorée qui dans la balustrade du parc Güell se confondent avec le miroitement de l'horizon. Mais la démesure même de ces extravagances semble avoir rebuté le très jeune Pablo Picasso.

. . . .

Barcelone, port méditerranéen, accueille, comme tous les ports, tous les excès du temps. Elle accueille, semble-t-il, plus facilement le pire que le meilleur. Ce qu'il y a de particulier dans cette ville, dit Cassou, c'est « qu'elle ignore le bon goût... En plus, le mauvais goût s'y affirme d'une façon hautement agressive ». Le jeune Pablo ne peut probablement pas encore juger de la qualité de l'ambiance dans laquelle il se trouve, mais il sait dès lors, ou s'en doute en tout cas, que ces premières années à Barcelone ne sont guère bénéfiques pour son travail. Un jour, en retrouvant un paysage daté de 1896, il aura un sursaut peiné : « Cette période de mes études, je la déteste. Ce que je faisais avant était beaucoup mieux », dira-t-il à Kahnweiler.

En cette année 1896, il ne veut ou ne peut plus travailler à la maison. Son père lui loue, comme pour un grand, un atelier dans la calle de la Plata. Mais en changeant de lieu de travail il n'a guère échappé à la tutelle paternelle. Les sujets qu'il choisit, sous son impulsion, sont des plus conformistes et leur exécution est conventionnelle. Ses travaux obtiennent le genre de succès qu'il vise. C'est *La première communion* envoyée et admise à l'exposition municipale de Barcelone au printemps 1896 (coll. Dr Vitalto, Barcelone), c'est *L'enfant de chœur* (coll. Sala à Malaga) c'est *L'homme au quinquet* (coll. Llobet, Barcelone) ce

sont les *Deux Canards*, un tableautin que son père envoie à une exposition à Malaga où il obtient un prix.

De la même veine est, datant de la même année, le petit portrait de sa sœur Lola, qu'il a gardé chez lui. La fillette, assise avec une poupée sur les genoux, accuse des traits communs avec son frère : le nez fort, la courte lèvre supérieure, la lèvre inférieure charnue. Le ton bitumé de l'ensemble l'emporte sur une certaine recherche des coloris raffinés dans la robe de l'enfant et le fond d'un intérieur, sans doute familial, où on discerne, selon la mode de l'heure, une estampe et des éventails japonais sur le mur.

On dirait que c'est le goût du temps même qui peint à travers lui, témoignage d'une assimilation complète. Ce conventionnel — qui heurtera plus tard Picasso lui-même — caractérise aussi ses dessins à l'encre de chine, au fusain ou ses aquarelles d'alors : *Jeune fille lisant*, *L'homme debout*, ou *Le lac du Parc de Barcelone* avec ses trois cygnes et la gracieuse dame à l'ombrelle accoudée à la balustrade. Une des premières vastes toiles qu'il peint alors, avec des personnages grandeur nature, est *L'attaque à la baïonnette.* Elle est si immense qu'on ne peut pas la passer par l'humble escalier, et qu'on doit la descendre, à la grande joie des passants, par la fenêtre, à l'aide des cordons des jalousies.

Cette scène d'ardeur belliqueuse, première grande œuvre du futur créateur de *Guernica*, n'a pas paru, même à son inexpérience juvénile, digne d'être conservée. Dès l'année suivante il la recouvre d'un sujet beaucoup plus pacifique, qui s'appelle d'abord modestement : *Visite à une malade.* Son père continue à lui prodiguer des conseils en vue d'un succès à sa propre mesure. C'est lui qui imagine la composition et c'est lui aussi qui sert de modèle pour le médecin barbu et distingué qui tâte le pouls d'une malade, sur laquelle se penche une sœur de charité, avec un enfant sur les bras. Pompeusement nommé pour l'occasion : *Science et Charité*, le tableau est envoyé à l'exposition des Beaux-Arts à Madrid où il obtient une mention honorifique.

Picasso n'a aucune indulgence pour les tâtonnements de ses débuts, et comme son sens de l'ironie s'exerce aussi bien envers lui-même qu'envers les autres, il se souvient — avec une joie malicieuse — qu'un critique avait alors raillé : *le médecin qui prend le pouls a un gant...*

Dans cette même année, 1897, sans doute encouragé par son modeste succès, le jeune Pablo part pour Madrid. Il réussit aussi

facilement qu'à Barcelone, à forcer l'entrée des cours supérieurs de l'Académie de San Fernando, en faisant en quelques heures le travail de quelques jours. Des parents aisés lui ont payé le voyage, ils se sont cotisés entre eux pour lui faciliter le séjour. Mais cette charité des riches n'est qu'une misère, « quelques pesetas », raconte-t-il, « à peine de quoi ne pas mourir de faim, rien de plus. » Il fait dès lors l'apprentissage des privations. Loin des siens, qui ont tracé pour lui la route du succès, avec bourses de voyage et prix de Rome, le jeune garçon se révolte. Il ne travaille pas à l'Académie. Il sait que son école est ailleurs. Mais ses parents profitent de son indiscipline pour lui couper les vivres. Le père seul continue à lui envoyer ce qu'il peut, « le pauvre », se rappelle Picasso.

Au printemps 1898 il tombe malade. La scarlatine, à son âge d'adolescent, l'éprouve beaucoup. La fatigue qui s'abat sur lui le déprime. Il a dès lors ces alarmes d'un être foncièrement bien portant devant la maladie ou plutôt ce sentiment d'avoir besoin de tous ses moyens, de la plénitude de ses forces toujours disponibles, qui lui fera, tout le long de sa vie, s'inquiéter de chaque défaillance physique, chez lui-même comme chez les siens.

Pour se remettre, il accepte l'invitation d'un ami, le peintre Manuel Pallarès, à venir passer quelque temps chez lui à la Horta de San Juan. Il y restera plusieurs mois. Il s'intègre à la vie d'un village de la façon la plus naturelle. Ce n'est pas la curiosité générale d'un être encore jeune ou l'intérêt vite lassé du citadin qui lui fait partager les travaux de la ferme ou des champs, mais le désir d'un contact immédiat avec les facteurs permanents de la vie, le passage des saisons, le comportement des bêtes, la nature des choses qui ne déçoivent pas par leur précaire stabilité. A Horta le jeune Pablo apprend à soigner les poules, traire une vache, lustrer un cheval, monter l'eau d'un puits, ramasser du bois, cuire du riz et faire un nœud solide. « Tout ce que je sais, je l'ai appris au village de Pallarès », dit-il. Ce savoir des choses humbles n'est pas le seul enseignement de son séjour. C'est une habitude qu'il prend, pour la vie, que cette précieuse intimité.

Il y a toujours chez Pablo Picasso quelque chose qui évoque l'homme vivant au grand air. Il semble avoir enmagasiné du soleil et du vent; ses gestes demandent un grand espace, — si on ne savait rien de lui, on penserait avoir affaire à un montagnard ou à un marin. Il a beau passer des journées entières, des semaines même, dans son atelier parisien, ne voir qu'à travers

une vitre un ciel bas, des toits gris ou des arbres dénudés, il garde, en entrant dans une pièce, l'air d'un homme qui revient d'une longue randonnée, le pas encore habitué aux larges foulées, apportant dans ses vêtements le souffle du vent, la tiédeur du soleil ou la bonne odeur de la pluie.

Un rapide croquis de lui-même, un de ses premiers auto-portraits peut-être, le campe tel qu'il a été en cette année 1898. Il y a dans cette silhouette d'un garçon de dix-sept ans, dessinant assis, encore de la gaucherie d'adolescent, le port de tête buté, les poignets osseux. Il ne semble pas encore faire un avec son vêtement de ville : son faux col, sa large cravate d'artiste, ses cheveux, partagés par une raie au milieu, sont trop fraîchement disciplinés, mais dans la rapide esquisse il y a déjà toute l'obstination qui lui est propre et la fixité du regard au travail.

. . . .

Pablo Ruiz Picasso — c'est ainsi qu'il signe alors — porte dès sa jeunesse certains traits permanents. A dix-huit ou à dix-neuf ans, il fait déjà partie de l'élite littéraire et artistique de Barcelone, dont la plupart des représentants sont plus âgés que lui. Ce n'est pas sans heurt qu'il a été adopté par l'exclusivisme catalan. Il est andalou et par cela même suspect, quelque chose comme un torero ou un gitan. Mais il s'impose d'emblée, et personne n'a pu dire plus tard pourquoi ce jeune inconnu a pris si vite un tel ascendant. Il n'est pas communicatif mais plutôt secret, il ne va guère au-devant des affections ou des aveux, il manie plus facilement la boutade malicieuse que le compliment. Il est une présence. Il s'en contente. Il deviendra de plus en plus une présence impérieuse.

Il suffit à sa façon — à la fois accaparante et exclusive dont on ne saura jamais quand elle cesse d'être réceptive pour devenir un refus — l'influence de son milieu. Ces courants contradictoires qui s'entrecroisent à Barcelone découlent cependant tous de la même source, qui est une mise en question d'un temps de sécurité. Un malaise est dans l'air, fait de tout ce qui se meurt ou s'étiole en cette fin de siècle décadent. Comme partout ailleurs, on oppose cette angoisse sentimentale et spirituelle comme un défi à l'homme du XIXe siècle, avec son émerveillement devant les conquêtes industrielles, sa quiétude bourgeoise bercée des certitudes et des valeurs immuables, sans se douter peut-être que tant de ferments ne pouvaient naître que dans cette pâte rassise de la stabilité.

Le défi d'angoisse est à l'ordre du jour. « L'Inquiétude Sacrée soit

avec vous », prêche alors, naturellement en majuscules, Eugénio d'Ors. Le levain le plus virulent vient du Nord, en Catalogne. L'influence de Nietzsche s'exerce, impérieuse, sur la pensée des Barcelonais. Le peintre Santiago Rusinol, avec lequel Picasso sera lié plus tard, exalte le triomphe de « l'homme transporté d'un légitime orgueil iconoclaste », son droit « d'arracher à la vie des visions fulgurantes, effrénées, paroxystes... de traduire en paradoxes fous des évidences éternelles, vivre de l'anormal et de l'inouï». D'Allemagne vient aussi cette mythologie de la force qui s'affirme de bonne heure avec le triomphe de Wagner qu'on joue dans la plupart des concerts et dont on monte les grands opéras, la Trilogie, comme *Tristan et Yseult.*

La nostalgie d'un passé mythique, d'un moyen âge brumeux qui travaille l'Allemagne est d'autant plus accessible aux Catalans qu'elle se rencontre avec le mouvement autonomiste qui voit dans le moyen âge le siècle d'or de l'indépendance nationale.

. . . .

Les jeunes gens en quête d'encouragement mutuel se rassemblent dans les cafés ou les tavernes où ils tuent en discussions esthétiques passionnées les trop longues soirées et les nuits tièdes. Déjà dans les premières œuvres de Picasso ce décor d'une vie nocturne joue un grand rôle. C'est le petit tableau peint en 1897 en touches rapides, vigoureuses, qui reproduit *l'Intérieur de café* enfumé à la lumière bleutée (coll. Junyer Vidal, Barcelone), c'est le *Café chantant du Parallèle* de 1899 (coll. Barbey, Barcelone) avec ses taches de couleur en relief, qui saisit l'atmosphère d'un lieu de plaisir quelconque, à l'aspect à peu près identique dans tous les pays, Picasso aborde ce qui sera, dans les années à venir, son monde particulier.

Le centre favori des artistes, auquel ils devaient conférer une éphémère célébrité, est mi-restaurant mi-cabaret ; ses fondateurs, peintres pour la plupart, artistes ou hommes de lettres l'ont appelé Els Quatre Gats — Les Quatre Chats. Le nom lui-même est dû à une plaisanterie pessimiste : « Vous ne serez pas quatre chats » ont décrété les amis — ce qui est équivalent au « il n'y aura pas un chat » français. Mais le nom se réfère aussi au Chat Noir de Paris, car son principal animateur, Père Romeu, est rentré de Paris où il s'était lié avec Aristide Bruant. Personnage haut en couleur, sa silhouette pittoresque a tenté beaucoup de peintres de ses amis. Ricardo Opisso, dessinateur de talent, fait de lui un jour un por-

trait au fusain, à côté de Picasso que Père Romeu, avec son collier de barbe dans un maigre visage, son nez busqué et ses sourcils méphistophéliques, domine de sa haute taille. Les longs cheveux bouclant bas, le chapeau aux larges bords, le grand cache-col et la silhouette efflanquée dans un long pardessus lui donnaient une allure très artiste, mais il n'a été qu'un peintre très médiocre tout en tâtant aux métiers les plus divers. Il a été professeur de gymnastique, passionné de sport et en premier lieu de bicyclette, aubergiste à Paris, montreur de marionnettes à Chicago, pour finir prématurément garagiste, malade et pauvre. Avec son goût de l'insolite, Picasso devait se lier avec un homme qui, en dépit de sa grave tête d'apôtre, était toujours prêt à se lancer dans les aventures les plus saugrenues. Il l'a peint dans une aquarelle, l'a dessiné plusieurs fois; dans une annonce pour Els Quatre Gats on le voit trônant dans un fauteuil, une grande pipe à la bouche, entouré de ses amis, dont Picasso lui-même et Sabartés. C'est Picasso aussi qui, quelques années plus tard, dessina le faire-part annonçant la naissance de la fille de Père Romeu.

Els Quatre Gats deviennent alors pour Picasso un second foyer. Foyer très vivant, car en dépit des décourageantes plaisanteries, le local est une réussite éclatante. Pour attirer le public, Romeu confie à Miguel Utrillo des représentations d'ombres chinoises; il y installe aussi un théâtre de marionnettes où on joue, devant une salle bondée, des pièces des littérateurs barcelonais les plus connus et aussi celles de Richepin. Albeniz lui-même vient accompagner au piano le jeu des marionnettes.

Si l'inspiration qui guide Père Romeu est parisienne, la réalisation de son idée est, selon le goût du temps, de caractère nettement germanique. Le local est installé dans une des maisons du style néogothique alors en faveur, l'intérieur est décoré, à l'instar des brasseries allemandes, de poutres apparentes, de carreaux en faïence, de meubles lourds, de cuivres aux murs, et la seule note de modernisme, d'ailleurs très personelle, est donnée par une immense peinture représentant Père Romeu avec sa silhouette donquichottesque et le beaucoup plus petit Ramon Casas montés sur un tandem, — cette passion du jour. Mais l'ambiance se veut surtout romantique. Un dessin qui accompagne le menu révèle le caractère qu'on a voulu lui imprimer. C'est une vaste salle accueillante avec ses tables rustiques, ses arbrisseaux en pots de céramique, une grande porte au fond, surmontée d'un arc bas, pareille à toutes les

entrées des caveaux de bière allemands. Au premier plan est assis, devant un pot de bière écumante, un jeune homme aux cheveux blonds trop abondants sous son chapeau à larges bords, aux pantalons carrés trop larges, une redingote très bleue, jeune homme romantique à souhait, avec son bâton noueux de pèlerin qu'une dame, dans un immense manteau jaune, assise à une table voisine, un chien minuscule à ses pieds, regarde avec complaisance, sous l'œil réprobateur de son compagnon barbu. L'inscription est en lettres gothiques et en dépit du texte catalan on se croit en plein cœur de Munich. Le dessin à la plume et coloré date de 1898; il est signé : P. Ruiz-Picasso.

Les habitués du lieu sont pour la plupart ses aînés, aux noms déjà connus. Pour rehausser le prestige du local par le rappel de leur présence, leurs portraits sont alignés sur les murs. Ces rapides croquis au trait déjà virtuose, sont de la main de Picasso. Parmi les artistes, les aînés, précocement barbus selon le goût du temps, figurent les amis avec lesquels Picasso était particulièrement lié, Jaime Sabartés, Ramon Pichot avec son petit chapeau de clochard, Manolo Hugué au sombre regard, Carlos Casagemas avec son profil famélique, au nez immense, au petit menton fuyant. C'est Casagemas qui est alors son ami inséparable. Il est à peine d'un an son aîné, ouvert à toutes les aspirations littéraires du temps, réceptif à ce bouillonnement d'idées qui agite le jeune Pablo, et sa situation aisée lui permet d'avoir toujours du temps pour l'écouter, l'accompagner dans ses longues randonnées à travers Barcelone. Dans un dessin de 1899 Picasso a saisi un moment de cette ambulante amitié. Il fait froid ce jour-là; lui-même y semble particulièrement sensible, il est emmitouflé dans un vaste pardessus, dont le col relevé lui cache le visage, tandis que Casagemas ne porte qu'un court veston. Leurs silhouettes sont accablées, avec les genoux fléchissants des gens qui ont beaucoup traîné dans la rue. Sur la même page figure un dessin en apparence indépendant car il est serti d'un rectangle au lourd trait. Dans ce cadre deux femmes, hauts chapeaux et chevelures abondantes, se promènent aussi côte à côte : la plus jeune, tortillant sa croupe provocante, semble narguer les suiveurs.

Ses moyens financiers permettent à Casagemas de louer, en 1900, un atelier. Picasso s'y installe avec son ami, en partageant les frais. Cet atelier se trouve au dernier étage d'une vieille maison, sur les hauteurs de la ville. La pièce est grande.

Mais les moyens des jeunes gens ne suffisent pas à la meubler. Picasso couvre les murs de peintures. Il y peint ce qui manque comme mobilier : de lourdes armoires et des canapés. Les peintures débordent jusque dans l'escalier où elles doivent servir de guide aux amateurs éventuels.

Les portraits aux murs d'Els Quatre Gats ont attiré l'attention sur Picasso. Un critique les mentionne dans le journal *La Vanguardia*, et c'est à cette occasion qu'il voit son nom imprimé pour la première fois. Son œuvre a subi depuis un an ou deux une évolution qui semble due au changement de milieu. Le conventionnel de ses années d'études s'est détaché de lui, dirait-on, du jour au lendemain. Il change aussi de sujets. Ce sont les *Scènes de la vie de bohème*, titre que porte une série de dessins colorés, qu'il peint alors à grands traits de pinceau. Même s'il fait en 1899 le portrait de sa sœur Lola, jeune fille à l'air précoce de dame, il la peint avec ses lourds cheveux amassés au sommet de la tête et un geste précieux (pastel au Musée Moderne de Barcelone) ou dans un intérieur, assise sur un canapé (propriété de Picasso) de la même façon élégante, en larges plans, dont est peint l'intérieur d'Els Quatre Gats ou la *Rencontre des deux dames* (coll. Sala, Barcelone) de la même année. Dans cette technique nouvelle se reflètent plusieurs influences conjuguées. Les grands plans plats de la *Rencontre* s'inspirent de l'estampe japonaise, en vogueà Barcelone autant qu'à Paris, comme en témoigne dans le portrait de Lola l'intérieur de la maison familiale de Picasso.

La tendance à l'élongation qui se manifeste alors chez lui est dans l'air. Au retour au passé, courant puissant à cette époque, les Catalans ont ajouté, comme leur apport personnel, la réhabilitation du Greco, tombé dans la dérision et l'oubli. Santiago Rusinol, peintre déjà célèbre et que Picasso dessine plus tard, coiffé d'un turban, une pipe à la bouche, avait réussi à faire acheter à Paris deux tableaux du Greco : *Saint Pierre* et *Sainte Madeleine*. En 1893 ces deux tableaux, portés sur des civières, sont transportés en procession solennelle à Cau Ferrat. Lors de ce grand événement artistique, Picasso n'a que douze ans. Mais les artistes qui portent les civières avec leur précieux chargement seront plus tard les familiers d'Els Quatre Gats : Père Romeu, Ramon Casas, dont les vigoureux portraits et les affiches inspirés par son séjour à Paris connaissent un grand succès à Barcelone, et parmi tant d'autres, l'élève de Casas et grand ami de Picasso dans les années

à venir : Ramon Pichot. Mais ces fervents du Greco interprètent sa vision particulière selon l'optique de ces dernières années du siècle. La fête de Cau Ferrat culmine dans le défi d'un manifeste artistique dont Santiago Rusinol précise le sens : « Nous préférons être symbolistes et déséquilibrés, voire même fous et décadents, plutôt que déchus et lâches; le sens commun nous étouffe, la prudence dans notre pays est en excès. »

La première trace de l'influence formelle du Greco sur Picasso se reflète dans le petit pastel *Mère et fils* de 1898 (coll. Stransky, New-York) par l'élongation des personnages, la façon dont l'enfant paraît comme soudé à sa mère, et la mante aux plis cannelés qui participent à la montée. Elle se révèle aussi dans un dessin de la même année, *Vieillard avec un enfant malade*, avec sa tendance à l'allongement des formes, mais ici la distribution des plans en blancs et noirs porte une empreinte nettement nordique. Cette influence nordique, celle des préraphaélistes anglais et de l'art graphique allemand, prend alors le dessus chez lui. C'est une option temporaire, due probablement à un concours de circonstances. Deux revues artistiques paraissent alors à Barcelone : *Pel y Ploma*, attentive surtout à ce qui se passe à Paris et *Joventud*, dont la présentation même, les caractères gothiques du titre, marquent la filiation allemande.

C'est dans la *Joventud* que paraît, le 19 juillet 1900, la première reproduction d'un dessin de Picasso. Dessin sur commande destiné à illustrer un poème préraphaéliste anglais, médiocre poème et auteur oublié, qui doivent cette survie au dessinateur, choisi au hasard, ou grâce à l'intervention d'un ami. C'est le même hasard, un peu malicieux, qui veut que le premier dessin de Picasso venu à la connaissance du public, soit l'illustration d'un poème au titre caractéristique : *La Clameur des Vierges* qui réclame, par la plume de Joan Oliva Bridgman le droit à l'amour libre :

« *Nous sommes des Vierges, forcées*
De l'être par des lois abhorrées
Qui nous rendent esclaves...
... Rendons-nous libres ! Jouissons de l'amour,
La tunique blanche qui enveloppe nos corps
Déchirons-la : c'est le suaire qui cache un trésor. »

L'illustration de Picasso est cependant moins audacieuse que le texte. C'est une femme, au mignon profil, endormie, nue, le suaire

déjà déchiré, les seins flasques, le reste du corps estompé, évoquant dans un rêve un fantôme d'homme, dont seuls la tête et le haut du corps sont visibles.

Un mois plus tard environ, le 16 août, Picasso ayant donné pleine satisfaction, est appelé à illustrer le poème *Être ou ne pas être*, du même auteur. Il inscrit son dessin, cerné d'un large trait, dans un rectangle surmonté d'un arc bas. Il dessine un ciel pourchassé de nuages, une mer démontée sur laquelle vogue une barque péniblement conduite par un homme au torse nu. L'illustration est tout à fait dans le goût de la revue qui reproduit volontiers Boecklin, Beardsley et Burne-Jones. La maîtrise de Picasso, même dans ce style d'emprunt, se révèle dans l'accent très fort du trait qui relie en angle droit la nuque du rameur à la tombée de l'épaule.

Une troisième revue barcelonaise, la *Catalunya Artistica*, lui demande aussi, peu de temps après, sa collaboration. Pour illustrer un conte rural d'un auteur catalan, Picasso dessine : *La Folle*. La répartition des blancs et noirs est encore soumise au goût régnant. la silhouette est fermée selon les exigences du style néogothique, mais c'est aussi la première rencontre avec un de ses futurs thèmes, la déchéance humaine. Ce sont de grands yeux profondément enfoncés dans les orbites, le nez fin et dévié, la grande bouche, blessure taillée en noir dans beaucoup de blanc. Dans ce dessin Picasso anticipe sur lui-même. Un des biographes des années barcelonaises de Picasso parle du vent de folie qui soufflait alors. Plusieurs parmi ses amis se suicideront ou sombreront dans la folie. Le déséquilibre mental exerce son attrait sur tous ceux qui, avec Rusinol, exaltent l'anormal, préfèrent les fous aux trop bien portants. La mélancolie est l'air même du temps. Un poète catalan chante sous l'azur de la Méditerranée la plainte verlainienne :

Ciel gris, cœur gris, tout gris sans fin,
Gris alentour, gris en moi-même
Pensées grises.

A dix-neuf ans, le jeune Pablo apparaît en accord parfait avec son milieu où on affecte des poses décadentes, des airs langoureux. Un portrait de lui-même (coll. Barbey, Barcelone) dessiné en 1900 au fusain et aquarellé, le montre tel qu'il était alors, type même

du beau ténébreux, un peu jeune pour cet emploi. Il est vêtu d'un gilet montant très haut, d'un pardessus large et court, au col relevé, coiffé d'un chapeau aux larges bords qui laisse dépasser de longs cheveux. Il a enfoncé les mains dans les poches, son jeune visage est un peu incliné et ses grands yeux scrutent le monde avec plus de tristesse désabusée que d'avidité.

Mais en dépit de cet accord il n'est point dupe de ce qu'il y a de factice dans ces poses maladives. Le créateur des cauchemars futurs est foncièrement bien portant, imperméable aux névroses, armé de ce sens de l'humour qui lui fait fuir le pathétique sous toutes ses formes, éviter tous les pièges sentimentaux. S'il se sent menacé d'un envoûtement, si l'atmosphère ambiante lui pèse trop, il s'en débarrasse d'un coup d'épaules vigoureux, épaules de portefaix.

Sabartés en fait un jour les frais. Les deux amis se voient souvent alors. Dans l'atelier qu'il partage avec Casagemas, Picasso fait le premier portrait de Sabartés. Le grand dessin au fusain est très voisin en esprit de son propre portrait. C'est à ne pas se tromper un délicat poète de la fin du siècle qu'il a campé d'un trait virtuose. Rien que dans la façon dont le jeune homme s'appuie contre le dossier de la chaise sur lequel il a posé le bras, il y a comme un recul devant les réalités de ce monde. Une raie partage au milieu les cheveux qui tombent sur le haut front, le regard est triste et même la bouche aux lèvres saillantes du modèle se trouve ici ramassée dans un air de mélancolie désabusée. Mais un jour Picasso, qui fait alors beaucoup de portraits de ses confrères et amis, a tout à coup assez de cette galerie de romantiques. Quand, ce jour-là, Sabartés arrive chez lui, comme il a coutume de le faire, Picasso lui dit brusquement : « Prends un pinceau. Tiens-le entre les doigts comme si c'était une fleur. Un peu plus haut. Oui, comme ça. C'est bien. Ne bouge pas. » Le dessin au fusain, rapidement esquissé, représente un adolescent vêtu d'une ample cape, les longs cheveux ceints d'une couronne de fleurs. Sa main, au poignet trop mince et trop fragile, tient une fleur entre les bouts des doigts précieux. Le geste et le costume jurent avec le binocle chevauchant un nez pointu. Il y a encore sur la feuille des cierges allumés, de grandes croix blanches parsemées au hasard de lignes serpentines, — c'est tout un inventaire de la poésie du temps qui s'y trouve établi, et au-dessus s'étale une inscription en lettres capitales : POETA DECADENTE. Le

jeune Pablo a dû être déjà secoué de ce rire silencieux qui fait toujours éclater la malice dans ses yeux en mille étincelles.

Des souvenirs de ses amis, le très jeune homme émerge avec des traits étrangement achevés, une permanence précoce de caractère. « Il se fait comprendre sans recourir aux mots. » Il écoute en se mêlant peu aux conversations. Des choses lui viennent du dehors, on ne sait comment, des idées et des connaissances cheminent vers lui, sans qu'il fasse étalage ni même aveu de ce qui est devenu sien. On remarque qu'il est très au courant de ce qui se publie, familier des efforts intellectuels les plus récents; et cependant personne « ne se rappelle l'avoir jamais vu un livre à la main ». Il y a aussi cette alternance d'attention aiguë et de distraction. « Au café ou dans la rue, au milieu d'une conversation, il perd brusquement le contact et s'en va, sans cérémonie. »

Il a toujours en lui l'horreur de gaspiller son temps. Les apports de l'extérieur sont infinis. Il lui répugne de s'attarder sur ce qu'il a déjà usé. Il se sature de ce qu'il voit comme une éponge. Il se couche tard comme s'il avait peur de laisser échapper l'occasion d'une rencontre nocturne ou d'une image. Il est le dernier à quitter une table de café. Il va souvent chercher un ami pour arpenter encore la nuit l'artère principale de Barcelone : la Rambla. Il va tard chaque soir à l'Eden Concert, aux bistrots du Paralelo, aux spectacles populaires. Il va aussi « chez les filles ».

La vie sexuelle de Pablo Picasso a débuté tôt, très tôt. « Oui, j'étais encore tout petit », dit-il, et sa main descend bas pour indiquer la taille d'un garçonnet. Un sourire malicieux fait briller ses yeux, étire les coins de sa bouche. « Évidemment », ajoute-t-il, et sa main décrit un geste expressif comme s'il prenait à témoin un passé bien connu, « je n'ai pas attendu l'âge de raison pour commencer. D'ailleurs, si on attendait cet âge de raison, peut-être la raison nous empêcherait-elle de commencer... » Les souvenirs qui remontent ont l'air de le distraire beaucoup. Il ne semble renier aucun des plaisirs dont il a joui précocement. Ses expériences amoureuses ne recèlent aucune amertume.

La volupté devient d'emblée inséparable de sa création. Au lieu de se laisser assujettir il l'utilise, comme il utilise les gens et les choses qui peuvent servir son art. Dans ce choix du profitable pour lui, pour sa vision plastique, il y a dès lors chez le jeune Pablo l'égoïsme exclusif du créateur qui subordonne tout à sa propre hiérarchie des valeurs, établie une fois pour toutes. Les lois parti-

culières de son économie de travail priment tout chez lui, et ces lois exigent un minimum de heurt avec les accrocs du quotidien. Dès qu'il a adopté une norme de vie, il s'y tient, dès qu'il a coulé ce quotidien dans un moule, il redoute les gênes d'un changement. « Chez lui, tout devient aussitôt une habitude et rien ne lui coûte plus que de l'interrompre. »

Ces lois qui déterminent ses rapports avec le monde extérieur assignent aussi leur place aux amis, aux êtres qui lui sont chers. Il n'a guère l'impression d'empiéter sur leur autonomie. « Il ne force personne, il n'entrave aucune inclination, mais il répartit leurs apports personnels selon ses propres besoins. » Il se sert de ses amis comme de couleurs pour peindre un tableau : certains sont utilisés pour une chose et d'autres pour une autre. Il serait sans doute très étonné si on s'avisait de troubler cette répartition. Peut-être est-il à peine conscient de l'avoir introduite dans sa vie. Ou simplement trop absorbé pour y penser. C'est ce trait si accentué déjà chez le jeune Pablo qui explique le mieux l'homme qu'il est devenu, cette présence totale dans ce qu'il entreprend à un moment donné : « Qu'il dessine ou qu'il peigne, qu'il lise un journal ou qu'il couse un bouton, il est toujours absorbé par ce qu'il fait et indifférent au reste. »

Ce pouvoir de concentration dont Bergson disait à ses élèves qu'il était le génie, se manifeste avec d'autant plus de force chez lui, que son processus créateur est une tension continue. Le jaillissement de l'inspiration n'est pas pour lui une grâce du ciel, une manifestation patiemment, humblement attendue, mais un besoin urgent, une nécessité vitale. De très bonne heure il est possédé par la frénésie du travail. Il y a en lui une urgence qui ne lui permet aucun relâchement. La détente qu'il s'accorde, le plaisir qu'il prend, sont pour lui des moyens de recharger un moteur qu'il veut toujours en marche. Chaque arrêt prend pour lui l'allûre d'une catastrophe. S'il n'est pas dressé tout entier dans un effort créateur il s'effondre. « S'il ne travaille pas », note son ami, « s'il n'est pas d'humeur à travailler, il n'a de goût à rien; par bonheur, ce n'est pas tous les jours, sinon ce serait un malheur. »

Pablo Picasso devait toute sa vie vouloir forcer cet engagement de tous ses moyens, la continuité de l'expression. Ses amis et ses familiers ont tous connu chez lui ces accès d'une humeur massacrante, qui indiquent une marée basse de l'inspiration.

Il se sent alors guetté par le vide, livré à la détresse, comme si l'impuissance créatrice du moment devait durer à jamais. Rien n'est venu, de l'expérience de toute une vie, alléger ce tourment des heures stériles. Picasso a beau se persuader qu'elles sont passagères, il a beau savoir que tôt ou tard son impatience sera comblée, au sommet de sa célébrité il est aussi cerné par le désespoir que le jeune garçon qui perdait, avec le goût du travail, celui de vivre. Un jour, il y a quelques années, Tristan Tzara était venu le voir. Picasso avait le visage défait. Il avait passé de longues heures dans son atelier. Il attendait en vain ce déclic mystérieux qui lui ferait saisir pinceau ou fusain. Il attendait un miracle qui tardait à venir, qu'il voulait hâter par la passion même de son attente. Des heures s'écoulaient. « Rien. Je suis resté à lire le journal. J'ai lu même les petites annonces. Rien. » Il s'avouait vaincu. Toutes les victoires du passé se comptaient plus pour lui. Il allait recommencer l'épreuve de cette attente tous les jours à venir, s'enfermer seul avec une détresse qu'aucune promesse d'un lendemain meilleur ne venait alléger...

***

Un dessin de Picasso a été volé à la collection d'un ami. Il le représentait à l'âge de dix-neuf ans : autour de sa tête s'alignaient, plusieurs fois répétés, les mots : Moi, le roi... Yo el Rey, Yo el Rey... Yo el Rey... Selon un de ses biographes catalans, ce dessin a été fait à la veille de son départ pour Paris.

« Lui, c'est un roi », m'a dit un jour dans un murmure passionné une personne qui lui fut très attachée et qui expliquait ainsi certains traits de son caractère, ses engagements, et ses ruptures et surtout l'indépendance de son choix créateur.

Le jeune homme de dix-neuf ans qui se prépare brusquement à partir pour Paris, est-il déjà conscient de ce que les êtres subjugués par lui ont appelé sa future royauté ? Ou est-ce cette ironie dont il corrige volontiers ses propres élans, douche froide jetée sur la fièvre de ses aspirations? Personne ne comprend très bien dans son entourage pourquoi il décide ce départ. Évidemment, en dépit des tendances nordiques, de la philosophie et de l'esthétique allemandes qui exercent à Barcelone une influence si puissante, Paris a gardé dans le milieu des peintres un prestige incomparable. Dans les discussions autour des tables de café, dans les réunions d'Els

Quatre Gats, l'autorité de ceux qui reviennent de Paris l'emporte. On fait sentir au jeune homme qui égale ou domine en talent ses aînés, « qu'il n'a pas encore franchi les Pyrénées ». Mais pour ceux qui ignorent cet aiguillon secret, la décision du jeune Pablo reste « une aventure qu'on ne s'explique pas. » Il abandonne son atelier, le cercle de ses amis et s'en va, pour quoi faire ? Son père ne le comprend pas non plus. Mais sa mère, avec sa confiance passionnée en son fils, insiste pour qu'on lui donne le prix de son voyage. Elle lui racontera plus tard que son père lui a remis tout ce qu'il possédait comme argent, ne gardant pour lui que quelques pesetas, qui devaient suffire à la famille jusqu'à la fin du mois.

Il part en octobre 1900. Ils partent à trois : lui, Casagemas et son ami de la Horta, Pallarés. Le risque de ce saut dans l'inconnu est un peu atténué par le fait que les jeunes gens savent où se diriger, qu'ils ont un toit qui les attend, un atelier cédé par un peintre de leurs amis, au 49 de la rue Gabrielle. Isidro Nonell vient alors de rentrer à Barcelone après des séjours répétés à Paris. Il est de quelques années l'aîné de Picasso. Peintre curieux, dont l'œuvre est sans concession au goût du jour. « Pour les traditionalistes », a dit de lui un critique catalan, « Nonell a été un terrible révolutionnaire et pour ceux qui s'appellent eux-mêmes révolutionnaires et modernistes il a été impossible à classer dans les moules importés de France, d'Angleterre et d'Allemagne. » A Paris même, au lieu de subir les influences du jour, Nonell a découvert Daumier. Mais cette découverte il la traduit d'une façon toute personnelle en transplantant l'optique de la satire sur le terrain national. Éveillé à Paris au sens de l'injustice sociale, à la misère des humbles, il découvre la pauvreté dans les faubourgs de Barcelone, le pittoresque des êtres qui vivent en marge de la société. Il peint une fille de mendiants avec des têtes caricaturales d'affamés, quêtant l'aumône auprès d'un curé trapu et bien nourri ; il peint des gitanes avec leur beauté déchue, il peint l'attente des pauvres, affalés, tassés sur eux-mêmes, et dont grande est la patience et parcimonieux l'espoir.

La rencontre avec les thèmes sociaux qui aurait pu se faire chez Picasso dès lors, par l'intermédiaire de Nonell, est prématurée. S'il a subi son influence cela n'a été qu'à retardement. En fait il y arrivera plus tard, par ses propres moyens. Il y a trop à voir à Paris pour son regard aigu. Il n'est, ainsi le veut son âge, qu'avidité, machine enregistreuse d'une précision impitoyable.

Tout comme dans son enfance il écrit des lettres-dessins, où l'image remplace l'éloquence de la parole. Dans une de ses lettres du mois de novembre, il y a des échantillons épars de son inventaire de nouvelles images. Un petit croquis d'une tour Eiffel ne devait pas y manquer. Mais il y a aussi une bouteille de mousseux, pour la note de jeune gaieté. Un type efflanqué en casquette traverse la page, mais ce sont surtout des femmes, rencontres de la rue ou des bastringues, qu'il dessine avec leur mince bouche vicieuse, leur profil au nez retroussé, chignon haut ou frange tombant sur les yeux, voyous et femmes du type popularisé par Steinlen. Il s'amuse aussi à couvrir de dessins les lettres qu'écrit son ami Casagemas : la diseuse dans sa robe collante, buste incliné, l'invite du sourire, caricatures, chevauchant la petite écriture régulière de Casagemas, et dont celui-ci certifie la ressemblance. Il y a même un chien, un bâtard de chien que Picasso, avec son amour des animaux, n'a pu s'empêcher d'adopter et qu'il présente à ses amis de Barcelone.

Un hasard sert le jeune inconnu à peine débarqué dans une capitale dont il ignore la langue et réduit à la solidarité de ses compatriotes. L'un de ceux-ci est Pedro Manyac, fils d'un industriel barcelonais, brouillé avec sa famille, et qui profite de ses relations avec des artistes espagnols, pour faire commerce de tableaux. Le hasard prend figure de Berthe Weill, dont Picasso devait plus tard faire le portrait, les traits déjà empâtés, rébarbatifs, le regard méfiant derrière les verres épais, un air de professeur qui a dompté sa classe rebelle. Berthe Weill a été employée chez un antiquaire qui faisait aussi le commerce des tableaux. Elle a soif d'indépendance. Elle prend une petite boutique d'antiquités à son compte. Mais meubles et vieux objets se vendent mal. Et les tableaux, elle avoue n'y rien connaître. Elle demande à Pedro Manyac de la mettre en rapport avec des peintres encore « sans prétentions ». Le jeune homme qui débarque à Paris semble tout indiqué. Picasso a apporté pour tout bagage un choix de tableaux, scènes très espagnoles dont il s'imagine qu'elles trouveront plus facilement preneur, corridas, toreros, arènes. Un rendez-vous est pris pour un après-midi, Berthe Weill monte les six étages. Elle frappe à la porte, elle frappe longtemps. L'insolence de ces jeunes gens qui s'absentent quand ils ont rendez-vous avec un marchand de tableaux l'exaspère. Elle descend l'escalier, furieuse. Elle rencontre Manyac en bas. Il la persuade de tenter encore une fois

l'ascension. Il sait que ses amis, Picasso et le sculpteur Manolo, dorment du sommeil des jeunes gens très épuisés.

Berthe Weill, la première, achète à Picasso des tableaux. Trois tableaux pour 100 francs. Ce n'est que le début de leurs relations. Elle trouvera plus tard que les jeunes artistes ont de trop grands besoins d'argent. Et Picasso lui « fait peur » : « Il vous met un revolver sous le nez et vous demande de l'argent. Il est vrai que c'est un jouet », se rappelle-t-elle, puis elle se reprend : « Non, ce n'est pas vrai, ce n'était pas le pistolet, c'étaient ses yeux terribles qui faisaient peur. »

Cet achat des trois scènes de tauromachie est un succès inattendu. Et si Manyac est un fils de famille dévoyé il a hérité du solide sens commercial de ses parents. Il devine que Picasso sera un jour une valeur commerciale. Il lui promet une rente de 150 francs par mois en échange de sa production. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est assez pour représenter l'indépendance aux yeux du jeune homme. Il quitte Paris à la fin de décembre. Il veut rentrer, comme un enfant sage, pour Noël à son foyer. La décision de son retour telle qu'il la présente à ses amis est des plus raisonnables. C'est l'offre de Manyac qui l'a déterminée. Il peut aussi bien travailler pour lui à Barcelone. S'il dit, ou croit, avoir fait alors ce raisonnement il est sans doute mû par cet instinct obscur qui lui fait choisir les meilleures conditions pour son travail, l'accord le meilleur entre le lieu où il vit et son œuvre. Cet accord n'est pas encore établi entre lui et Paris. La rencontre est venue avant son heure.

Les multiples croquis parisiens de Picasso ont pour thème principal les femmes et le vin. Quelles que soient ses expériences personnelles, les tentations de l'amour et de l'ivresse s'achèvent chez lui par une hantise fixée sur le papier. Mais Casagemas, avec son physique ingrat, fait alors l'expérience d'un amour malheureux. Il est à l'âge où les passions paraissent irrémédiables, les humiliations sans issue. Faible, comme l'indique son menton fuyant, il ne peint plus et cherche l'oubli dans l'alcool. Tourmenté par sa passion, sans ressources venant de son travail, la vie lui paraît trop lourde. Picasso est très affecté par cet effondrement de son ami. Les deux jeunes gens ont passé les fêtes de Noël chez leurs parents, à Barcelone, mais le retour au familier n'a été d'aucun secours pour Casagemas. Picasso croit aux vertus apaisantes du soleil, le paysage de son enfance lui paraît le plus apte à sou-

lager les détresses. Après quelques jours passés à Barcelone, il emmène Casagemas à Malaga. Pour son ami le voyage n'est guère le salut espéré. Pour lui-même, l'expérience d'une rencontre avec sa famille est péniblement décevante. L'aspect bohémien des deux artistes choque ce milieu de bourgeoisie cossue. Le jeune Pablo comprend qu'il n'y a plus de langage commun entre lui et les siens. Peut-être après la rencontre avec Paris a-t-il rêvé d'une détente désormais impossible. Si à Paris il se sentait parfois petit garçon, à Malaga il dut se rendre compte qu'il avait atteint l'âge de l'indépendance. Casagemas reste aussi fermé aux raisonnements qu'à la douceur du paysage. Il continue à boire, il traîne de taverne à bordel, de bordel à taverne. Il se laisse glisser sur la pente du désespoir avec l'entêtement de ceux qui veulent se détruire. Devant tant d'inertie, Picasso comprend qu'il ne peut plus rien faire pour son ami. Ces deux semaines à Malaga ont dû être une rude épreuve pour sa jeune patience, son goût fanatique de la vie, un avertissement aussi de la force destructrice d'une passion. Il devait garder toute sa vie une profonde horreur des complications sentimentales, horreur qui, selon une de ses maîtresses, lui fit souvent abréger ses aventures. Casagemas rentre à Paris. Picasso sait probablement dès lors qu'il ne le reverra plus. Quelques jours à peine après son retour, Casagemas se tire une balle de revolver, dans un café, selon les uns, dans une maison louche, selon les autres, où il aurait surpris la femme qu'il aimait avec un amant.

Cette mort absurde, cette vie gaspillée font une profonde impression sur Picasso. D'abord sa jeunesse se raidit d'instinct dans un besoin d'oubli, contre la hantise de cet échec pitoyable. Il s'emploie plus tard à cicatriser la plaie du souvenir à la façon constructive de tous les créateurs, par une œuvre. Il peint *Le Mort* (anc. coll. Pierre Loeb) étendu sur un linceul blanc dans un cercueil noir, entouré d'un groupe serré de vivants aux gestes éloquents de désespoir. Ils ne sont guère moins fantomatiques, avec les taches claires de leurs visages sans traits, que le mort immobile, comme s'ils étaient oblitérés par une lumière crépusculaire.

Un second tableau est comme une stèle dédiée à la mémoire de son ami. On l'a appelé *Évocation* (Petit Palais). Picasso a partagé le haut et étroit panneau en deux zones comme le faisaient les peintres pieux : la terre avec son mort, le ciel avec sa résurrection. Son linceul blanc est étendu sur un pré, les pleureuses lui

font une haie funèbre, une femme — l'amante infidèle ? — se désole à son chevet. Mais comme la mort et la volupté se côtoient dans la vie, tout près du disparu un couple s'embrasse frénétiquement. Le paradis qui surplombe cette étrange scène terrestre est à la mesure du mort, hanté par le délire de ses rêves. Sur une couche de nuages galope un cavalier qui enlève une femme nue, deux femmes s'enlacent, une mère suit ses enfants, d'autres femmes, vêtues seulement de bas de couleur se dressent comme pour accueillir une âme errante dans ce ciel où triomphe la chair assouvie et l'amour comblé. Terre et ciel sont soustraits à la lumière du jour et aux ombres de la nuit, ils se fondent dans le même clair de lune qui escamote toute profondeur et boit chaque teinte vive. Les toiles inspirées par le souvenir de Casagemas sont parmi les premiers tableaux de la « période bleue ».

La douleur de cette mort et l'épreuve qu'elle signifie pour son amitié se révèlent dans les nombreux dessins de Casagemas qui se trouvent encore dans ses cartons. On n'évalue jamais à sa juste mesure la place que l'amitié tient dans la vie de Picasso ; les revirements de son art comme ses sautes d'humeur trompent trop facilement sur la profondeur de ses attachements. Son ami mort continue à le hanter comme s'il vivait à côté de lui. En 1903 il l'évoque encore dans un grand tableau, qui résume ce refus de vivre auquel un très jeune homme a cédé dans un moment de désespoir. Il le peint nu, le regard sombre, la bouche sensible, la main ouverte dans un geste qui semble mettre en question la réalité d'un bonheur auquel il ne croyait plus. Une jeune femme au ravissant corps nu s'agrippe en vain à lui, son regard l'évite comme il évite celui chargé de reproches d'une jeune femme avec un enfant dans les bras. Entre les deux groupes, le couple d'amoureux et la femme avec l'enfant, qui forment comme deux montants d'un cadre se dessinant sur le mur — des tableaux ou plaques de sarcophage — une scène d'étreinte passionnée et la silhouette d'un homme écroulé sur sa solitude. Picasso a peint les regrets qui l'habitaient quand il pensait à son ami, il a peint ce que ce visage tendu, au regard tourné vers l'intérieur, lui suggérait. Le tableau (Cleveland Museum of Art) porte le titre *La Vie.* « Ce n'est pas moi qui lui ai donné ce titre, dit Picasso. La vie... Il hausse les épaules. Ce ne sont pas des symboles que je me suis proposé à peindre. J'ai peint simplement ces images qui surgissaient devant mes yeux, à d'autres d'y trouver un sens caché. Pour moi, un tableau parle par lui-même ; à quoi

bon y ajouter après coup des explications? Un peintre n'a qu'un seul langage, le reste... » Sa phrase s'achève sur un haussement d'épaules.

Pablo Picasso devait toujours se refuser à interpréter ses intentions, à faire des commentaires sur ses tableaux. Les titres, sous lesquels certaines de ses toiles ont acquis leur célébrité, sont dus au hasard ou à des amis inventifs.

Au moment même où il échoue dans ses tentatives pour sauver Casagemas et où la rencontre avec sa famille à Malaga lui révèle l'incompatibilité avec ce milieu familial, dont il attendait peut-être quelque aide matérielle dans des débuts si difficiles, Picasso sait qu'il ne peut plus compter que sur lui-même et qu'il lui faut gagner une indépendance complète.

Il décide de s'établir à Madrid. Dans le milieu artistique de Barcelone où des curieux et des médiocres croient avoir un regard aiguisé, on se dit qu'à Paris il avait rencontré trop de difficultés, qu'à Barcelone il se heurtait à des personnages consacrés et qu'il se promettait de trouver à Madrid un terrain neuf à conquérir par sa jeune ambition. Quel que soit le mobile de sa décision, Picasso est prêt alors, comme il le sera toujours, à payer le prix qu'elle comporte. A vingt ans il le paye par des privations. Il est décidé à durer en dépit de toutes les difficultés. Après avoir échappé à la régularité d'une vie de pension — il ne peut dès lors supporter aucune contrainte — il loue, avec bail d'un an, une chambre indépendante. Mais ce n'est qu'une mansarde qu'il meuble, selon ses moyens, avec une paillasse, une table, une chaise de cuisine. Il n'a ni lumière ni feu; « jamais je n'ai eu si froid », assurera-t-il plus tard. Il ne mange pas à sa faim. A peine sorti d'une adolescence douillette, il s'endurcit. Madrid, comme Barcelone, est dominé par l'influence allemande dans le domaine de la pensée et dans celui des arts. Les revues de Munich, la *Jugend* comme le *Simplicissimus*, donnent le ton aux aspirations artistiques et littéraires. C'est une revue du même genre, mais d'un caractère indépendant que Picasso voudrait fonder à Madrid. Il y rencontre un écrivain catalan, Francisco de Asis Soler. Dans un dessin que Picasso fait alors de lui Soler apparaît très homme de lettres de ce temps, en dandy et non pas en bohème, long visage distingué, moustache retroussée à la Guillaume II, chapeau haut de forme et canne à la main. Picasso se dessine lui-même en accentuant, volontairement dirait-on, son propre aspect fruste, les mains dans les poches, la

mèche tombant sur le front, la machoire carrée. Soler, dont le père fabrique un appareil électrique destiné, semble-t-il, à sauvegarder la virilité — détail cocasse dans la carrière de Pablo Picasso — dispose de quelques moyens qui lui permettent de fonder une revue, dont il assume la direction littéraire, laissant à son ami la direction artistique. Le titre de la revue est tout un programme : *Arte Joven*. La profession de foi se résume dans ces premières lignes de l'introduction dont le ton est celui de Picasso lui-même : « *Arte Joven* sera un journal sincère ». Le premier numéro qui paraît le 31 mars 1901 ne diffère guère cependant dans son aspect de toutes les revues du temps, soumises au règne de l'arabesque : c'est du Jugendstil légèrement modifié par les impressions recueillies à Paris. Une femme à grand chapeau, noyée dans les plumes, figure l'en-tête, tandis qu'une diseuse chapeautée elle aussi, en gants noirs, accompagne le sommaire. Cet « Art jeune » n'est guère un art révolutionnaire. Parmi les dessins reproduits figure une femme de profil, aux yeux fermés, des fleurs dans les cheveux, un accessoire préraphaélite courant, comme le sont les silhouettes et profils des femmes reproduisant les croquis rapportés de Paris. C'est dans les portraits que se manifeste le mieux la vigueur de Picasso : celui de Pio Baroja, qui accompagne son récit *L'orgie macabre*, ou l'estampe en bois représentant Santiago Rusinol au fond d'un jardin devant une fontaine. Du côté littéraire, même cheminement sur les routes battues du temps. C'est le retour à l'innocence perdue que prêche dans ses sonnets Miguel de Unanumo :

« *Je reviens à toi mon enfance*
Comme Antée revenait à la terre
Pour reprendre des forces. »

On ne découvre que très peu du futur Picasso entre les pages de l'*Arte Joven*. Une note satirique résonne par-ci et par-là. Des coups d'épingle contre le symbolisme, tel cet ex libris pour Camilo Bargiela, accompagnant sa parodie du symbolisme : poissons et poignards dans un pré, des cœurs fleurissants, un crâne avec une rose enracinée comme arrière-fond à sa silhouette martiale. Parmi les souvenirs de Paris reviennent à Picasso les rencontres de rues, des prostituées s'agrippant à des messieurs cossus en pelisse, des conversations dans un café, silhouettes de femmes avec leur haute poitrine baleinée. Sa verve satirique prend pour tête de turc l'homme du monde au crâne raboté par le haut, le nez descendant

droit du front, la mâchoire prognate, une ridicule moustache retroussée, la poitrine creuse, le décadent à l'état pur. On retrouve aussi dans l'*Arte Joven*, comme si on tombait sur une curiosité au milieu d'un étalage poussiéreux, un article intitulé *Psychologie de la guitare*, dont l'auteur affirme : « La guitare est un symbole de l'âme populaire et un symbole du sentiment. C'est peut-être pour cela qu'elle a la forme d'une femme. » Dans l'implacable mémoire de Picasso où rien ne se perd, où rien ne semble même s'estomper, ces phrases ont pu prendre racine. Un dessin de lui paru aussi dans l'*Arte Joven* montre une danseuse aux castagnettes, avec une guitare fut appuyée contre une chaise.

L'expérience de l'*Arte Joven* fut trop brève pour pouvoir donner sa mesure. L'écho dût être trop faible et les ressources de Soler insuffisantes pour la faire durer. Deux ou trois numéros à peine réussissent à paraître.

. . . .

Sur l'échec de ses projets s'achève prématurément le séjour de Picasso à Madrid. Si l'obstination est un des traits permanents de son caractère, il sait aussi quand il faut cesser de s'entêter sur une cause ou sur une occasion perdue. Le dernier numéro d'*Arte Joven* paraît en juin. Mais vers le milieu de mai, en dépit de sa chambre louée pour un an, Picasso est déjà de retour à Barcelone. Toutes les absences estompent le souvenir des médiocres et avivent celui des personnalités marquantes. Pendant celle de Picasso, ses amis semblent s'être aperçus qu'il n'avait pas trouvé dans sa ville d'adoption l'écho qu'il méritait. Ils s'empressent d'organiser une exposition de ses pastels, son mode d'expression préféré alors, au salon Parès, la meilleure galerie de la ville, située au centre, où la bonne bourgeoisie a l'habitude de venir jeter un coup d'œil, le dimanche en sortant de la messe et avant de se pourvoir, dans une des pâtisseries voisines, du gâteau dominical, le célèbre *tortell*.

« Du centre artistique moderne qui s'est concentré à Barcelone ont déjà surgi quelques talents d'avenir parmi les jeunes étrangers à notre ville », écrit Miguel Utrillo en présentant cette exposition dans le numéro de juin de *Pel y Ploma*, revue artistique ouverte aux inspirations françaises. Par des amis parisiens Utrillo a dû apprendre que les Français — les rares Français rencontrés par Picasso pendant son bref séjour — l'ont appelé « le petit Goya », et il remarque : « Nous espérons que le physique ne mentira pas et

le cœur nous dit que nous aurons raison. » Il souligne ses grandes qualités de peintre, son art extrêmement jeune, « fils de son esprit d'observation, qui fait ressortir jusqu'aux beautés de l'horrible », et il ajoute : « Les pastels représentent seulement un des aspects du talent de Picasso qui sera très discuté, mais non moins apprécié parmi ceux qui, abandonnant les moules tout faits — la devise de Rusinol fut : rompre les moules — cherchent l'art sous tous ses aspects. »

Mais Picasso n'est plus à Barcelone au moment où paraît cet article si élogieux. Il semble y être seulement passé avant de partir pour Paris. Peut-être y a-t-il cherché un gagne-pain plus substantiel que la mensualité accordée par Manyac, qui de son côté se plaint de ne pas recevoir les envois promis.

Les échecs répétés l'ont-ils assez mûri pour qu'il veuille à nouveau affronter Paris ou sait-il déjà que Barcelone ne peut plus rien donner à celui qui use si vite les gens et les choses ? Le départ semble rapidement décidé. Par une contradiction curieuse, ce solitaire, tel qu'il l'a été dès sa jeunesse, qui ne se donne jamais tout à fait, même à ceux auxquels il est le plus attaché et ne veut recevoir d'eux que ce qu'il peut utiliser, a toujours besoin d'une compagnie dans tous ses déplacements, ses voyages, même pour une simple promenade dans la rue. Puisqu'il est résolu à partir, il décide aussi Jaume Andreu à l'accompagner. Un dessin les montre à leur arrivée à Paris, sur les berges de la Seine, devant un pont qui enjambe le fleuve, avec la tour Eiffel au loin. Jaume Andreu est vêtu d'un ample par dessus d'où émerge son cou démesurément long; il est coiffé d'une casquette à carreaux, très voyageur anglais avec son collier de barbe et une pipe. Il doit faire froid encore par ce printemps parisien car Picasso a relevé haut le col de son pardessus, on ne voit que ses mèches noires s'échappant en désordre sous le chapeau à larges bords et son regard perçant. Une femme à grand chapeau se retourne sur le passage des deux étrangers. Andreu porte une valise, Picasso semble n'avoir pour tout bagage qu'une canne et un grand carton à dessins sous le bras.

En vérité il a apporté avec lui un grand choix de tableaux. Manyac l'attend, lui et ses œuvres, dans l'atelier qu'il a loué pour eux deux au 130 *ter* boulevard de Clichy. Il met aussitôt Picasso en rapport avec un marchand de tableaux parisien, alors à l'aube de sa célébrité : Ambroise Vollard, qui arrange une exposition pour lui dans sa galerie de la rue Laffitte.

La première rencontre entre Picasso et le public parisien a lieu le 24 juin 1901. Un peintre basque, Iturrino, plus âgé que lui, expose en même temps. Mais c'est surtout le grand jour de Picasso : il affronte Paris avec soixante-quinze œuvres. Production extrêmement riche et variée pour un jeune homme qui n'aura vingt ans que dans quelques mois. Ce sont les pastels des scènes espagnoles, hautes en couleurs, qu'il a apportés avec lui, le *Picador*, *L'Aréa* dans l'éclat de ses rouges et ses bleus qui emprisonnent des flaques de soleil, les Toréadors ou cette foule qui s'amasse autour des arènes, taches multicolores sur le fond ocré de la grande lumière du midi. Il y a aussi ce thème qui hante la jeunesse de Picasso et qu'il ne cesse de varier comme s'il n'avait pas encore trouvé de solution définitive : l'étreinte d'un couple d'amoureux. Dans une des premières versions (Musée de Moscou), il peint dans une pauvre chambre mansardée aux murs bleuis, devant un lit ouvert, un homme en veste bleue qui serre dans ses bras une femme rousse en longue jupe rouge; le teint bronzé de l'homme et ses mains brunes, puissantes, qui attirent la femme vers lui font contraste avec une chair blonde et la fragilité des bras féminins. Mais bientôt Picasso ne se contente plus de cette minceur d'anecdote qui relate des amours dans une mansarde. Dans l'*Embrassement* (coll. Swarzenski, Boston) il peint deux amoureux dans la rue, soudés par l'élan qui les porte l'un vers l'autre, — dans le pastel du Musée Moderne de Barcelone, le couple enlacé forme un bloc monolithique, que seule la couleur découpe en grands plans, en veste bleue d'ouvrier, en veste rouge de la femme sur sa jupe verte. Dans sa recherche d'une intensité accrue, Picasso arrive à ce fusain (coll. Junyer Vidal, Barcelone) où la jeune femme se colle contre l'homme dans un frémissement furieux.

Des tableaux récents, faits depuis son arrivée à Paris, figurent à côté de ceux apportés d'Espagne, comme voisine la signature : — P. Ruiz Picasso — avec celle qu'il adopte désormais : — Picasso — entre deux traits. Ce sont surtout des motifs très parisiens qu'il choisit : *Le Moulin de la Galette* (coll. J. Thannhauser) qui, selon Picasso, a été son premier tableau peint à Paris; spectacles des rues (coll. Miss Harriet Levy) vue plongeante sur le *Boulevard de Clichy* (coll. Max Pellequer, Paris) avec la jeune frondaison d'arbres, la foule grouillante dans un *Square* ou une *Foire*, ou l'élégance du public qui assiste aux courses de Longchamp, taches multicolores sur un fond de verdure argentée (coll. part.

Paris). C'est beaucoup à la fois, c'est sans doute trop. Le visiteur est dérouté et ne sait pas encore s'il peut se laisser éblouir. Les critiques cherchent à situer cet étrange phénomène d'une précoce maîtrise picturale.

C'est Félicien Fagus qui publie, dans la *Gazette d'Art*, la première critique parisienne de l'œuvre de Picasso. André Salmon a tracé de lui un portrait pittoresque : petit homme blondasse, barbichu, obscur employé de la Préfecture de la Seine, qui faisait alors profession d'anarchisme avant de devenir religieux et royaliste, toujours prêt à s'enthousiasmer pour une œuvre nouvelle, « le plus généreux des hommes ». Félicien Fagus énumère toutes les influences dont il croit Picasso tributaire : Delacroix, Manet, Monet, Van Gogh, Pissarro, Toulouse-Lautrec, Degas, Forain et Rops, mais « toutes passagères, évaporées au moment d'être captées », ajoute-t-il aussitôt. On se rend compte que son enthousiasme ne lui a pas laissé le temps de se forger un style personnel ; sa personnalité réside dans ce ravissement, dans cette juvénile et impétueuse spontanéité, (on dit qu'il n'a pas encore vingt ans et qu'il couvre jusqu'à trois toiles par jour). Même d'emprunt, la maîtrise est exceptionnelle, — Fagus souligne : « le jaillissement furibond vers la lumière des fleurs hors du vase et du vase lui-même et de la table qui soutient le vase et de l'air lumineux qui danse tout autour ». Mais comme s'il voulait freiner son propre enthousiasme et ne pas trop présumer d'un avenir qui s'annonce si brillant, Fagus se demande aussitôt si tant de prodigieuse habileté ne conduira pas le jeune Espagnol à des réussites trop faciles. Picasso lui-même semble se méfier de ses propres dons. En dépit de la production déjà si riche qu'il a apportée de Barcelone, il considère que son vrai apprentissage commence alors et il dit à Utrillo, à la veille de son départ qu'il va à Paris pour travailler. Il sait en tout cas qu'il ne se contentera plus de fixer, avec sa précoce virtuosité, les spectacles des rues ou les rencontres du hasard, qu'il lui faut faire une plongée en profondeur, se trouver lui-même à travers la recherche de ce que Paris peut lui donner.

Une des influences parisiennes qu'il a subies encore à Barcelone est celle de Steinlen. « Je connaissais très bien le *Gil Blas illustré*, les dessins de Steinlen ont fait alors beaucoup d'impression sur moi. » Alexandre Théophile Steinlen est, comme le sera Picasso, un des étrangers pour qui Paris est devenu plus pleinement, plus totalement à eux qu'à ceux qui y sont nés. Peut-être faut-il venir

de loin, d'un tout autre ciel, pour voir Paris avec des yeux qui ne l'ont jamais regardé avec indifférence, en décor inséré dans le cadre d'une enfance. Le Vaudois Steinlen, avec son sage sang suisse, fait l'expérience de Paris avec ses contradictions violentes, ses chutes brusques de la jouissance à la misère, du factice au réel. C'est à travers les dessins du *Gil Blas illustré* que Picasso se familiarise avec ces mansardes où se réfugie l'amour des pauvres ou avec ces rues désertes qui s'offrent à leur brève étreinte, ces épaves de la zone, travailleurs aux bras raidis qui apprennent le repos comme des infirmes apprennent à marcher, ces femmes épuisées, que fuit prématurément la féminité. En cette même année où Picasso vient à Paris paraît l'*Affaire Crainquebille* d'Anatole France, illustrée par Steinlen, dont le trait souligne avec tant d'éloquence l'injustice sociale. Le futur créateur de *La Guerre* a pu voir aussi cette terrible page de l'*Assiette au Beurre* de 1900 intitulée *Civilisation*, avec ce blanc porté dans un fauteuil derrière des soldats noirs qui brandissent sur leurs piques les têtes coupées des leurs ou des corps de tout petits enfants, tandis que des esclaves noirs prostrés ou des esclaves morts jonchent le chemin du conquérant blanc.

Mais Steinlen est aussi l'interprète de la face nocturne et bohème de la ville, et c'est son *Chat noir*, à la queue triomphalement dressée sur toutes les affiches couvrant les murs de Paris, qui présente le célèbre cabaret, dirigé par un autre Suisse, Rodolphe Salis. Cette face nocturne de la grande ville se révèle à Picasso dans toute son inquiétante phosphorescence non pas directement mais à travers une des puissantes influences que Fagus a déjà signalées, celle de Toulouse-Lautrec.

Au moment où il arrive à Paris, Toulouse-Lautrec ne hante plus ces lieux de plaisir où Picasso aurait pu rencontrer sa poignante silhouette de nain difforme; épave recueillie par les siens, il meurt en automne de cette même année, loin de ce monde dont il a imposé l'optique et l'éclairage artificiels.

Toulouse-Lautrec est une des premières grandes découvertes du jeune Pablo Picasso. « C'est à Paris que j'ai compris quel grand peintre il a été », se rappelle-t-il. Il est impressionné par une maîtrise formelle, si précise et qu'on dirait comme détachée de son sujet. Dans sa pauvre chambre du boulevard de Clichy, si sommairement meublée, Picasso a épinglé au mur une affiche de Toulouse-Lautrec, qu'il aurait détachée d'un panneau d'affichage, et qui représente

la danseuse May Milton dans sa robe virevoltante. Mais en dehors de cette virtuosité du trait, du subtil agencement en grands plans, qui séduisent Picasso, il retrouve dans les rues mêmes de Paris ce cortège de larves nocturnes invisibles en plein jour que Toulouse-Lautrec a imposé à l'imagination de son temps, ces visages du vice, ces reniés de la morale bourgeoise qui, étant de tous les temps, ne semblent pas avoir existé avant qu'un peintre leur donne droit de cité. Picasso cherche les sujets de ses pastels et de ses tableaux à l'huile dans le même monde factice des plaisirs nocturnes, tels *les Soupeurs* (Coll. A. Lefèvre, Paris), les *Plastrons* (coll. Stransky, New York) *Les Rastaquouères* (plume aquarellée, Musée de Barcelone) ou les multiples scènes de café, comme le *Cancan* (coll. Masoliver, Barcelone) ou *la Diseuse* (Musée Moderne de Barcelone). Mais toute influence qui s'exerce même sur le très jeune Pablo Picasso est partielle et limitée à ce qu'il peut s'approprier totalement, marquer de son empreinte personnelle. L'influence de Toulouse-Lautrec aboutit surtout à une similitude des thèmes. Les femmes des portraits que Picasso peint alors portent un chapeau chargé de plumes ou de fleurs, mais elles ont l'air de gentilles petites midinettes déguisées en femmes de mauvaise vie. Quand le vice apparaît chez Picasso, il n'est plus chair blonde ni fleur, mais marqué par la tristesse de la déchéance humaine comme cette extraordinaire *Femme maquillée*, à la grande bouche fermée sur un sourire de biais, le regard transparent, enveloppée dans ses propres bras, qui anticipe sur tous les solitaires et frileux des années à venir, repliés sur la pauvreté de leur propre chaleur (Barcelone, Musée de l'Art Moderne). L'autonomie de Picasso envers ce monde des plaisirs vu par Toulouse-Lautrec se manifeste dans un des chefs-d'œuvre de cette si riche année 1901 : *La Naine* (Barcelone, Musée d'Art Moderne) au corps d'enfant surmonté d'une grosse tête de femme maquillée, visage d'infirme, comme étiré dans un miroir déformant vers les hautes pommettes, qui jure affreusement avec le clinquant de sa robe de danseuse, rouge, bordée de petites fleurs. Sous le thème parisien réapparaît son héritage espagnol et *la naine* se souvient plus des bouffons de Velazquez que des habituées du Moulin-Rouge. Les premiers monstres s'annoncent déjà dans l'œuvre de Picasso avec la *Femme aux bas bleus*, créature infirme aux jambes torves, au visage verdâtre sous sa tignasse carotte.

La différence la plus marquée entre les influences reçues de

Toulouse-Lautrec et l'œuvre du Picasso d'alors est celle de sa technique. Ses tableaux à l'huile sont peints à petites touches saccadées, pleine couleur jetée et aussitôt arrachée à la toile, les fonds sont faits comme des confettis carrés multicolores qui se seraient collés là au hasard. Cette technique est plus proche du pointillisme que des grands plans coutumiers à Toulouse-Lautrec. Les tons sont violents, d'un voisinage voulu et brutal. Le jaune du sopha dans *La Femme aux bas bleus* se heurte à la tenture rouge du fond, son châle verdâtre hurle contre l'orange de ses cheveux. A travers le fond bleu de *La Femme Maquillée* pleuvent des taches rouges ; chez la *Naine* une vibration de violet et de rouge pousse vers le haut les flocons d'un jaune flamboyant.

Cette stridence des couleurs est un acquis récent chez Picasso. Quand Sabartés vient en automne à Paris pour retrouver son ami, il en reçoit comme un choc. Cette série de toiles a été faite en quatre ou cinq mois. Elles ont des tonalités violentes, des couleurs semblables aux nuances des cartes à jouer. « Qu'en dis-tu ? » demande Picasso. Et Sabartés répond avec ce sourire fin et patient qui lui est propre : « Je m'habituerai. »

Un jour Picasso dit, comme s'il reprenait le fil d'une conversation rompue : « quant à moi, ce qui me sauve, c'est que chaque jour je fais pire... » Il rit.

A plusieurs reprises dans l'œuvre de Picasso la violence des coloris prélude à un changement radical de sa vision, à un bouleversement du contenu qui se suffit à lui-même et après avoir été réalisé se réfugie dans la monochromie. Il est à la veille d'un tel changement. Sa technique picturale de la couleur heurtée, ses furieux coups de pinceau, la pâte appliquée en relief, qui serpente en suivant les formes ou en les contredisant sont dus aux puissantes impulsions qu'il reçoit alors. Quand on lui demande plus tard quelle influence a prévalu sur lui lors de ses débuts à Paris, il répond sans hésitation : « Van Gogh. »

Antonina VALLENTIN.

Extrait d'un ouvrage à paraître aux Éditions Albin Michel.

Rafael Alberti.

BALLADE DE CE QU'A DIT LE VENT

L'éternité pourrait bien
n'être rien qu'un fleuve
n'être qu'un cheval oublié
et le roucoulement
d'une colombe perdue.

Lorsque l'homme des hommes
s'éloigne, vient le vent
qui lui dit alors d'autres choses
et lui ouvre les oreilles
et les yeux à d'autres choses.

Aujourd'hui je m'éloignai des hommes
et seul, sur cette berge
je me mis à regarder ce fleuve
et je ne vis qu'un cheval
et je n'écoutai
que le roucoulement
d'une colombe perdue.

Alors le vent s'approcha
comme un qui passe
et me dit :

L'éternité pourrait bien
n'être rien qu'un fleuve
n'être qu'un cheval oublié
et le roucoulement
d'une colombe perdue.



BALLADE DES MOUSTIQUES

Moustiques, si me laissez,
je vous chanterai, moustiques,
mieux que vous ne chantez.

Coqs furieux de l'aube
chiens enragés du ciel
légion de piques
nuage d'épées
moustiques.

Iguanodons du sommeil
éléphants des ombres
chats perfides
lions altérés
moustiques.

Mûres volantes
épines désespérées
cercle de pointes
yuccas furieux
moustiques.

Vorace feu que rien n'arrête
rougeole sans remède
petite vérole
sceau brûlant
moustiques.

Éperons de celui qui marche lentement
gifles de celui qui dort
de celui qui ne dort pas
de celui qui est mal réveillé
moustiques.

Aiguillons du paysan
vampires de celui qui travaille
de celui qui se remue
de celui qui médite
moustiques.

Dards des chevaux
épingles de la sieste
plaie d'aiguilles
des troupeaux
moustiques.

Assassins du poète
bourreaux de cette ballade
croque-morts
moustiques, enfin,
moustiques.



CHANSON

Nuages lors m'ont apporté
En volant carte d'Espagne
Si petite sur le fleuve
Si grande sur le pâturage
L'ombre qu'elle projetait.

Et s'est remplie de chevaux
L'ombre qu'elle projetait
Chevauchant à travers l'ombre
Village et gîte ai cherché.

Dans le patio j'entrai
Fontaine un jour y coulait
Il n'y avait de fontaine
Pourtant toujours elle chantait
Et l'eau qui plus ne courrait
Revint son eau me donner.



BALLADE DE L'UN ET DE L'AUTRE

Un aborda à ces rivages.
D'Espagne il arrivait. Il venait.
Il était l'Un.

Un autre aborda à ces rivages
D'Italie il arrivait. Il venait.
Il était l'Autre.
L'Un et l'Autre
L'Autre et l'Un
Égaux tous deux ils venaient
Pleines de rêves les mains
Bien pleines mais vides.

L'un et l'autre virent comme
La terre était infinie
Terre vierge terre pleine
Terre riche.

L'un et l'autre
L'autre et l'un
Courbés sur la terre
Infinie
A pleurer à suer
A lui donner tout ce qu'ils avaient.

L'Un et l'Autre
L'Autre et l'Un
A lui donner tout ce qu'ils avaient.
Enfin la terre en leurs mains
Remit tout ce qu'elle avait.

Des années après
Aborda un autre
Un autre Un à ces rivages
Il venait aussi d'Espagne
Et un autre Autre
Aborda à ces rivages
Il venait aussi d'Italie.

Autre Un
Et autre Autre
Égaux ils arrivaient
Pleines de rêves les mains
Bien pleines mais vides.

L'Un se dirigea vers les terres
Que le vieil Un possédait
L'Autre se dirigea vers les terres
Que le vieil Autre possédait
Et ils virent que la terre
N'était plus cette terre infinie.

Courbés sur cette terre
Ils lui donnèrent tout ce qu'ils avaient
A pleurer à suer
Donnant tout ce qu'ils avaient
L'autre Un
Et l'autre Autre
Ils lui donnèrent tout ce qu'ils avaient.

Et l'Un au pouvoir de l'Un
Et l'Autre au pouvoir de l'Autre
Ils restèrent pour jamais
Avec les deux mains vides
Autre l'Un
Autre l'Autre
Avec les deux mains vides.



BALLADE DE CELUI QUI N'EST PAS ALLÉ A GRENADE

Si loin, par delà plaines, mers et montagnes!
D'autres soleils maintenant regardent ma tête blanchie.
Je ne suis jamais allé à Grenade.

Tête blanchie, années perdues.
Je veux découvrir les vieux chemins effacés.
Je n'ai jamais vu Grenade.

A mon poing le don d'un vert rameau de lumière!
Une rêne courte! Un large galop!
Je ne suis jamais entré dans Grenade.

Quelle gent ennemie peuple ses ruelles?
Et les libres et limpides échos de son ciel?
Je ne suis jamais allé à Grenade.

Jardins de qui êtes-vous aujourd'hui prisonniers?
Doux parler des jets d'eau qui vous a enchaînés?
Je n'ai jamais vu Grenade.

Venez, vous qui jamais n'avez connu Grenade
Il y a du sang versé, du sang qui m'appelle.
Je ne suis jamais entré dans Grenade.

Le sang versé du meilleur frère.
Du sang sur les myrtes et dans l'eau des patios.
Je ne suis jamais allé à Grenade.

Du meilleur ami, sur les myrtes.
Du sang dans le Darro, dans le Genil du sang.
Je n'ai jamais vu Grenade.

Si hautes sont les tours, altier est le courage.
Venez à travers monts, à travers mers et plaines.
J'entrerai dans Grenade.



BALLADE DE LA BICYCLETTE AILÉE

I

A cinquante ans, aujourd'hui, j'ai une bicyclette.
Beaucoup de gens ont un yacht
et beaucoup plus de gens encore une automobile
et il y en a beaucoup qui déjà ont aussi un avion.
Mais moi,
à cinquante ans juste, j'ai seulement une bicyclette.

J'ai écrit et publié d'innombrables vers.
Presque tous parlent de la mer
et aussi des forêts, des anges et des plaines.
J'ai chanté les guerres justes,
la paix et les révolutions.
Maintenant je ne suis rien qu'un exilé.

Et à des milliers de kilomètres de mon beau pays
avec une pipe torse entre les dents
avec un petit carnet de feuilles blanches et un crayon
je roule à bicyclette à travers des forêts de villes

par les bruyants chemins et les rues asphaltées
et je m'arrête toujours près d'un fleuve
pour regarder comment tombe le soir et
comment l'eau du fleuve boit les premières étoiles.

II

Elle est violette ma bicyclette
et joyeuse et nickelée comme n'importe quelle autre.
Mais lorsque le soleil tourne en ses roues rapides
de tous ses rayons pleuvent des étincelles
et alors elle est comme une antilope
comme un bélier, environné de flammes blanches,
comme un jeune taureau qui fonce sur l'azur du jour.

III

Quel nom lui donner, aujourd'hui, en ce matin
après qu'elle m'ait amené
et déposé sans me le dire ou presque
aux pieds des bambous et des saules de cette rive
alors que je la regarde, doucement embrassée des herbes,
endormie sur un tronc abattu?

Oiseau des bois.
Étoile filante des fées.
Des sylphes toile d'araignée embrasée.
Double rose du vent.
Marguerite bicéphale des prés.
Heureuse chèvre des versants.
Bouvillon des chemins encaissés.
Fille échappée de l'aurore.
Lune perdue.
Gabriel archange.

Je l'appellerai de ce nom fragile
Parce que m'emportent ses ailes blanches
Qui m'annoncent [1] *au ciel de tous les chemins.*

IV

Je sais qu'elle a des ailes
Brise argentée des roues
Nocturne voix qui rêve.

Je sais qu'elle a des ailes
Que son vol est un chant
En son sommeil ouvrant
Comme un chemin de ciel.

Je sais qu'elle a des ailes
Et que son vol m'enlève
Par champs qui ne s'achèvent
Par mers qui n'ont de grèves.

Je sais qu'elle a des ailes
Qu'elle le veuille un jour
Les cieux de mon aller
N'auront plus de retour.

Rafael ALBERTI.

(Traduit de l'espagnol par Jean Cau.)

1. *Annoncer* au sens religieux *d annonciation.*

Extraits de Obra Maritima. *Publié par Editorial Losada. Buenos-Aires.*

Georges Balandier.

AFRIQUE AMBIGUË

Ayant quitté Brazzaville, en 1950, dans le but d'étudier en milieu rural les dissidences religieuses et politiques, je séjournai quelque temps dans un district voisin, celui de Mayama. A une quarantaine de kilomètres au-delà du poste administratif la route se partage. D'un côté, elle s'enfonce vers des régions que l'Européen a délaissées ; de l'autre, elle dessine une large boucle qui, après avoir dépassé la Mission catholique de Kindamba, va rejoindre la grande voie de communication du Moyen-Congo et le chemin de fer. Ce « carrefour » modeste, qui enserre entre ses branches une case de passage où je m'établis, est celui du choix. Ou la fuite vers des zones refuges, que la vieille Afrique utilise à fin de dérobade, où l'accès à un pays qui se veut d'un modernisme encore précaire et discret, que les villageois conçoivent à leur manière. La distinction n'est pas si nette et il existe un trait commun: dans les deux régions, notre tutelle est jugée trop exigeante pour des résultats estimés insuffisants — ou dangereux.

Il s'est implanté autour de cet embranchement, selon l'expression bakongo, « un village commandant ». Loukouo est une agglomération disparate, constituée d'éléments hétéroclites, bâtie au centre d'une terre qui n'appartient pas aux actuels occupants. Elle fut construite sur ordre, afin de servir d'appui à un marché maintenant déserté et à une école. Les groupements rassemblés n'ont pu voisiner longtemps, par manque d'entente, par insuffisance de terrains fertiles. Il ne reste plus que quelques poignées de paysans, des commerçants sans pratiques et, aberrant, un petit groupe d'anciens « tirailleurs » réunis autour d'un adjudant retraité. Il n'est pas, à Loukouo, de ruelles, de foyers communs où se rassemblent les hommes apparentés. Rien que la dispersion dans un espace communal mal délimité, comme s'il était attendu qu'un véritable village ait l'opportunité de pousser. Cet établissement provisoire, où campent des individus que les anciens liens sociaux n'attachent plus guère les uns aux

autres, est d'une certaine manière l'image du « chantier africain ». Où trouver le facteur d'unité ?

J'ai erré de case en case, me posant précisément cette question. L'autorité politique s'est affaissée : le chef de Loukouo a perdu tout crédit et son rival, le sous-officier, étranger au pays, reste sans prestige. Les intérêts économiques, efficaces durant un temps ont disparu. Et mon informateur improvisé, Gabriel Mayéla, se plaint de la difficulté de vivre en cet endroit. Il évoque, avec une déconcertante douceur dans la voix, une étonnante onctuosité dans les gestes, ses déboires d'ancien instituteur revenu volontairement « à la terre », ses échecs de commerçant qui parvient tout juste à payer sa patente. L'homme, âgé d'une quarantaine d'années, a une distinction attachante et supporte, sans être annihilé, des difficultés bien significatives. Il déroule sans complaisance, avec le seul souci de m'aider à comprendre les « affaires du pays », le film de ses dernières années..

— J'ai enseigné dans les écoles des Missions Catholiques, en brousse, puis à Poto-Poto et Bacongo. Ancien élève du Petit Séminaire de Brazzaville, il me fut facile d'obtenir un poste. C'est un métier dur, mal payé. Surtout, je n'aime pas les habitudes des gens de la ville. Il n'y a pas de cordialité et lorsque l'on devient vieux, on y connaît le malheur... J'ai voulu m'installer au village, sous l'autorité de mon parent, le chef « couronné » Bwango. Je me disais qu'un homme qui ne plante pas est semblable à un arbre sans racines. Mais la terre n'est pas bonne ; il faudrait se contenter de peu, comme les ancêtres. J'ai tenté de faire le commerce de détail. Le marché n'existe plus et je n'ai pas d'argent pour acheter un camion. Maintenant, je dois renoncer. J'essaierai à nouveau, plus tard, si mes parents veulent m'aider... Tout est dur ici. Vous avez entendu ce que dit votre guide : « Le pays est foutu. » Les villageois croient que c'est une affaire de religion et répètent que les Blancs ont mis le désordre partout... Il y a trop de religions. Bwango voudrait qu'on revienne au culte des ancêtres. Mais les gens répondent que ce n'est pas ça le progrès...

— La Mission a eu beaucoup d'influence dans le pays ?

— Autrefois, c'est sûr. Il y a longtemps que les choses ont changé. Les paysans pensent que les Pères n'ont pas enseigné tout ce qu'ils connaissent de Dieu. Ils imaginent que la religion des Européens ne sert qu'à laisser les richesses entre les mains de ces derniers, et reste un secret que personne ne veut vraiment révéler. Alors, ils ont décidé

de chercher tout seuls, de faire confiance à leurs prophètes. Vous savez bien qu'ils ont tenté d'incendier les bâtiments de Kindamba...

— Vous êtes resté catholique. On doit se méfier de vous ?

— Je me sens souvent triste. Moi aussi, je ne vois plus à qui accorder ma confiance. Bwango me critique. D'autres m'accusent de ne pas contribuer à rendre puissante la nouvelle religion de notre peuple. Les Pères me reprochent d'avoir trop de prudence... Où voulez-vous que j'aille ? Ce qui nous conviendrait, c'est ce qui nous diviserait le moins.

— Vous imaginez une solution ?

— Oh ! je n'ai pas songé à cela. D'ailleurs, je ne suis pas assez écouté pour jouer un rôle. Nous avons eu un homme qui voulait travailler pour notre avenir, c'est André Matswa. Il a souffert, puis il a fini par mourir en prison... Les villageois continuent à dire qu'il est notre Sauveur. Ils votent pour lui au moment des élections. Ils le considèrent comme notre Christ nègre... Je ne peux pas trouver une vérité qui me convienne. Je doute des hommes qui veulent édifier des églises nouvelles où nous ne serions qu'entre Noirs. Mais je suis certain qu'ils font effort pour aboutir à la seule solution : nous rendre la force, le *ngolo* comme nous disons, en nous unissant mieux...

— Mais s'ils vous dupaient simplement, en profitant des circonstances ?

Mayéla élude ma question. Il s'amuse à dorloter son jeune garçon qui vient de nous rejoindre. Je n'insiste pas, m'étonnant d'avoir pu obtenir d'entrée une aussi grande confiance. Je m'attache à reprendre intérêt aux problèmes plus humbles, mais plus personnels, qui sont ceux de mon interlocuteur. Il finit par m'avouer son projet, avec une simplicité qui exclut le cynisme que nous pourrions y voir.

— Je voudrais être élu au Conseil Représentatif. Si je réussis, je serai placé pour démarrer à nouveau dans la vie...

Mayéla n'a pas pensé, un seul instant, que cette assemblée contribuerait à répondre aux problèmes qu'il pose avec tant de netteté. Elle se situe dans son esprit à un tout autre niveau : celui des affaires où intervient l'Européen, c'est-à-dire le monde des biens et des réalités matériels. Les choses sérieuses, celles du pays, doivent au contraire sur place, sans témoins étrangers, par les hommes qui ont non seulement la capacité mais encore le droit de les considérer. De l'un à l'autre de ces domaines, il n'y a pas de pont jeté.

Mayéla m'accompagne lors de mes visites aux chefs des

familles. Devant la plupart des cases est fiché un gros bâton, luisant à son extrémité du suif écoulé des bougies qu'il supporte.

— A quoi cela sert-il ?

— Ce sont les lieux de prière établis par les adeptes de la nouvelle religion. Lorsqu'on veut les railler, on leur dit qu'ils adorent le « Dieu-aux-bougies ». Ils répliquent que les catholiques agissent de la même façon à l'intérieur des chapelles...

En poursuivant mon enquête au-delà de Loukouo, je peux observer combien le phénomène est répandu. Dans quelques villages, les bougies se trouvent disposées sur une sorte d'autel individuel que jonchent des fleurs sauvages. Mes guides précisent que la flamme indique à Dieu (*Nzambi Poungou*) que le fidèle se tourne vers lui pour demander conseil et assistance. L'emprunt au rituel catholique est volontiers reconnu, mais il serait faux de ne voir en cela qu'une imitation grossière. On ne peut douter qu'il y ait un rappel, plus ou moins conscient, plus ou moins direct, de toutes les significations autrefois attachées au feu. Comme si la flamme vacillante maintenait, en elle, tout ce qui reste de ces anciennes fêtes du feu auxquelles j'ai pu assister dans certaines régions du Congo et du Gabon. Le culte nouveau, en excluant les sacrifices et les offrandes, le recours aux figurations matérielles, élimine cette manipulation sacrée qui assurait, dans un contexte traditionnel, la communication entre l'homme et ses dieux. Le villageois imagine mal qu'il suffise de se tourner vers ceux-ci, avec ferveur, pour être entendu d'eux. Il a besoin d'un intermédiaire matériel qui établisse le contact. Selon ses vues, faire jaillir la flamme de la bougie c'est *créer* le signe qui permet justement cette relation en même temps qu'il manifeste la puissance de l'église noire.

Nous achevons notre tournée de premières visites. Mayéla m'abandonne brusquement, puis revient vers moi pour me confier à voix de secret.

— Allez voir le tailleur, c'est un homme intéressant. Mais il est fanatisé.

Je trouve ce dernier au travail, sous l'appentis qui constitue un avant-toi à la case. Il force sa machine, une vieille Singer, en la faisant trépider sous ses pieds, en la lançant à décrocher le volant. Il se hâte d'achever la confection d'une longue robe de cotonnade noire qui fait penser, par sa forme, à une lévite ou au « boubou » des peuples islamisés. L'homme

ne lève pas la tête, comme s'il ignorait ma présence. Je l'observe un instant, puis je tente de l'interroger en simulant l'étonnement.

— Pour qui est-ce ? On ne porte pas ces robes dans le pays.

— C'est une tenue particulière à notre église.

Il n'a pas délaissé son travail au moment de me répondre. Il s'acharne sur le vêtement, avec une sorte de colère dont la machine pâtit, pour composer au fil blanc un écusson de poitrine enserrant la croix chrétienne entre les deux branches d'un V. Un jeune homme s'approche. Il est coiffé d'un étrange calot, semblable à celui de nos pâtissiers, qui s'orne de broderies faisant alterner le même motif avec l'étoile à quatre branches. Il arbore sur son tricot de corps, fixés avec des épingles de sureté, un bandeau de deuil et les écussons à croix et V de victoire. Il me salue, et s'adosse à un poteau de soutènement. Il fume une cigarette en se donnant une allure désinvolte, peut-être, provocatrice. Je devine qu'il a le besoin d'éprouver mes réactions.

— Vous voyez, notre tailleur reçoit beaucoup de commandes.

— C'est très bien, cela prouve que les gens ont de l'argent pour acheter des vêtements neufs.

— Mais non ! Nous sommes tous des enfants de la misère.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Nous restons malheureux parce que le Dieu des Blancs ne nous permet pas de devenir riches ; il n'a pas d'alliance avec nous... Maintenant, nous avons appris à agir. Nous nous privons pour mettre les économies au service de notre église. C'est là que nous trouverons la force...

— Pourquoi ? Pour vivre mieux ?

— Oui, pour obtenir les bonnes choses de la civilisation. Pour une autre raison, aussi. Nous sommes fatigués de toujours obéir aux Européens. Nous voulons refaire notre pays comme nous l'aimons. Vous ne pouvez pas savoir ce que nous désirons, vous avez l'habitude de commander sans vous occuper de nos idées...

— Ce n'est plus vrai ; je suis justement à Loukouo pour vous écouter et vous aider... Vous savez bien que j'ai appris les manières bakongo, ici et dans le pays de Boko.

— Les Pères aussi connaissent nos coutumes. Ils nous ont pourtant trompés... C'est seulement aux hommes comme Nganga Emmanuel que nous donnons notre confiance. Il est le chef de notre église ; il nous mettra sur le bon chemin...

— Il ne vous guidera pas pour ouvrir des routes, construire des écoles et des dispensaires, pour enrichir les villages avec des cultures nouvelles... Toutes ces affaires-là n'ont rien à voir avec la religion. Nganga Emmanuel s'occupe seulement d'enseigner des chants religieux et de menacer ceux qui ne le suivent pas...

Je désire, présentant mon objection sous une forme directe et aussi rudimentaire, pousser mon interlocuteur à s'expliquer davantage. Il me semble avoir atteint le point où la réserve habituelle aux Bakongo ne joue plus, où le dialogue sincère redevient possible. Je force ma pensée pour imposer ce dernier. Le jeune homme hésite ; d'un geste machinal, il triture les écussons d'étoffe qui pendent sur sa poitrine ; il risque une réponse qu'il n'achève pas.

— Vous ne comprenez pas ce que nous souhaitons. Et puis...

Il s'éloigne. Je le rappelle.

— Prenez une cigarette.

— Merci, je ne fume pas.

— Allons ! vous vous moquez de moi. Vous venez de jeter un mégot à l'instant.

— Non, je ne fume pas de cette qualité-là.

C'est un refus poli. Je me trouve, d'un coup, dans cette impasse bien connue des administrateurs. Tout un peuple, avec la volonté de retrouver plus d'autonomie vis-à-vis des Européens, s'est dérobé devant les dons venant de ces derniers. Il n'a accepté ni les distributions gratuites de semences, ni les services des Sociétés Indigènes de Prévoyance. Il a rejeté les cadeaux officiels. Il a repoussé l'aide des missionnaires et les femmes elles-mêmes, en un temps, se sont enfuies au moment des distributions de médailles saintes. Il a rejeté les avantages monétaires dont il pouvait bénéficier par l'intermédiaire des chefs. D'une manière régulière au cours des deux décades passées, ces gestes, accompagnés parfois de manifestations moins pacifiques, ont révélé l'intention de changer les rapports sociaux imposés par la colonisation. En refusant les dons qui lui étaient offerts, le Bakongo gardait ses distances et exprimait sa protestation. Il rompait le contact, tout en ayant l'habileté de préserver ses positions économiques, pour ne plus se laisser enfermer dans une situation d'infériorité. Un tel repli affirmait son impatience à devenir responsable de son destin, même pour le pire.

C'est peut-être ce besoin qu'aurait évoqué mon jeune inter-

locuteur. Mais il s'est esquivé. Le tailleur continue à actionner sa machine avec la même violence ; il est toujours aussi réticent et s'obstine à ne répondre qu'aux questions les plus banales. Pour les autres, il se dit ignorant.

Peu de jours après mon installation, je décidai d'aller rendre visite aux missionnaires catholiques de Kindamba, par courtoisie et souci de connaître leur jugement. Mayéla désire me suivre ; il arrive avec toute sa famille, comme pour une partie de campagne. Nous traversons quelques villages où seuls les enfants s'animent à notre passage ; ils courent derrière le camion, pris dans un nuage de poussière, en criant : « *Moundélé ! Moundélé ! le Blanc ! le Blanc !* »

— Quel est le nom de ce village ?

— C'est Moagangouba... Il y avait plus de monde autrefois.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Oh ! c'est simple. On pourrait dire « jeter les arachides ». Les gens ont détruit les graines que l'administration avait données. Vous connaissez l'histoire.

La Mission, c'est une bâtisse construite en briques rouges, aux abords d'une chapelle. Elle domine légérement la route, se dressant à l'arrière d'un jardin très ordonné. Elle constitue à elle seule un univers étranger. On pense à une enclave où se seraient implantés des moines-fermiers soucieux de pacifier et de témoigner par l'exemple. On se sent, là, détendu, apaisé, surpris aussi par une action tenace qui a su bâtir solidement et construire une économie paysanne familière. Le troupeau, préservé au prix de peines incessantes, le clapier et le potager sont des points de repère suggérant qu'une vraie campagne pourrait se dessiner par-dessus la brousse monotone. On échappe à ce sentiment de fragilité et d'instabilité que donne la civilisation bakongo, peu soucieuse de se fixer et de durer par des créations matérielles. Mais ces premières impressions se dégradent très vite. Je devine que la Mission est assiégée, par des forces d'autant plus insidieuses et déprimantes qu'elles ne sont pas immédiatement décelables. Elle suscite l'opposition hors de ses limites — parce que les villageois l'accusent d'être un lieu de tromperie pour l'Africain. Elle n'affirme plus cette confiance sans faiblesse qui fut celle des fondateurs de l'Eglise congolaise. Elle se replie sur elle-même, s'isole. La paix chrétienne paraît glisser entre les mains des religieux et de leurs disciples. Quelques mois plus tard, une troupe d'adeptes de la « foi nouvelle » campe au voisinage des bâti-

ments, attendant toute la nuit le moment de les incendier, hésitant, puis se dispersant au petit jour en ayant renoncé à son sinistre projet. Les antagonismes qui naissent de la colonisation et des heurts entre deux civilisations, non seulement différentes mais inégales, prennent en Afrique Centrale l'aspect d'une guerre de religions. Une lutte oblique s'est développée : les villageois nient l'universalité de l'Eglise parce qu'ils jugent cette dernière associée aux privilèges de la race blanche ; les missionnaires contestent aux Noirs la capacité d'avoir une vie religieuse autonome qui ne soit pas une régression vers la « sauvagerie » — ils n'acceptent pas le dialogue avec des opposants qui leur semblent ne pouvoir accéder à la vérité que par la soumission totale.

En dehors d'une petite communauté féminine établie à l'écart, et d'un frère convers, il ne se trouve que deux missionnaires attachés à Kindamba. Le « frère » est d'origine alsacienne ; il aime l'ordre et l'autorité ; il apporte sa ténacité et son ingéniosité paysannes ; il construit, plante, commande et n'admet pas que les paysans noirs aient d'autres fidélités et d'autres soucis que les siens. Le Père le plus âgé est un homme massif, d'apparence puissante, cordial et direct. J'apprends vite qu'il est physiquement diminué par une grave fatigue cardiaque. Je le découvre inquiet, capable de violences soudaines. Il a le sentiment d'un échec qui l'a conduit à la solitude, qui a fait lever la haine de ses anciens disciples bakongo, qui a provoqué, dit-il, un nouveau « fétichisme ». Brutalement, dans un long monologue, il m'exprime ses rancœurs ; il montre son impuissance avec colère — et presque la tentation d'abandonner au Diable la part intraitable du Noir.

— Les gens d'ici sont menteurs et sans caractère. Ils simulent de vous céder, et puis ils vous trompent... Ils vivent sur une illusion, celle d'avoir racheté leur liberté par l'intermédiaire de leurs prophètes de malheur. Ils n'acceptent rien qui vienne de nous, par crainte que nous tirions prétexte de nos dons... Les faux cultes n'ont jamais autant foisonné ; ils arrivent jusqu'aux portes de la Mission. J'ai voulu les expulser et détruire les autels. J'ai manqué recevoir des coups. Le plus haineux était un ancien catéchiste. Tous nos ennuis viennent d'abord d'hommes qui avaient notre confiance et qui utilisent notre enseignement pour essayer de nous évincer... Ils mélangent tout dans leurs cérémonies ; leurs fétiches, leurs crises de possession, et puis les prières qu'ils nous ont volées, les gestes copiés sur ceux du prêtre,

les processions organisées à l'imitation des nôtres. C'est un scandale ! Ils ne veulent plus de nous en tant qu'interprètes auprès de Dieu ; ils disent que nous obtenons seuls les bénéfices de notre intercession... Vous connaissez ce pays, c'est l'anarchie à l'intérieur des villages. Il n'y a unanimité que dans l'opposition aux Blancs. Quelques canailles donnent-elles l'ordre de ne plus approvisionner la Mission, aussitôt, nous sommes incapables de nous procurer le moindre produit... On sent la volonté de nous isoler, de nous affaiblir. Ces fanatiques hésitent encore à nous détruire, mais c'est par manque de courage. On ne peut rien pour eux. J'ai obtenu l'interdiction des manifestations collectives, mais les réunions se font par petits groupes, autour d'autels élevés dans les cases... Il n'y a vraiment que Dieu qui soit capable d'y reconnaître les siens ; à mes yeux, aucun d'entre eux ne vaut cher...

J'ai repris ces propos avec le souci de montrer à quel degré d'intensité, en 1949 et 1950, se trouvait portée cette guerre de religion. Les jugements sont cependant forcés, quant à leurs aspects négatifs, par suite de la fatigue et du découragement de leur auteur. Mes enquêtes, dans tous les districts voisins de Brazzaville, ne m'ont pas amené à confirmer ce pessimisme radical. Mais ce dernier me restait très compréhensible : en tant que réaction à l'échec d'une longue carrière missionnaire ; en tant que manifestation de crainte devant une initiative indigène qui se veut d'abord dirigée contre le christianisme. L'erreur était de ne pas voir au-delà de ces impressions accablantes. L'aspect religieux du mouvement bakongo n'est que le plus apparent, mais il n'est pas seul en cause ; ce que les villageois souhaitent, c'est non seulement retrouver la maîtrise des techniques sacrées, indispensables selon eux à la santé et à la richesse de toute société, mais encore recouvrer leur ancienne liberté de comportement. Ils veulent reconstruire leur civilisation, lui rendre force et unité ; ils ne peuvent le faire qu'en s'opposant à toutes les contraintes étrangères subies, en nouant les « alliances » qui renforcent leur confiance en eux-mêmes.

Le second des missionnaires de Kindamba, un homme encore jeune, d'une douceur qui n'exclut pas la passion de convertir, actif dans les villages mais sans esclandre, révèle une plus fine connaissance du problème bakongo. Il n'adhère guère au réquisitoire que je viens de rapporter. Il se contente d'ajouter :

— Il n'y a pas que du fétichisme en cette affaire. Les

villageois agissent à faux, mais les besoins qu'ils ressentent sont très puissants...

Je sais que cet homme, entré dans un temple de la religion « nouvelle » au moment d'une cérémonie, eut la volonté de ne point se laisser aller à la colère. Il regarda et médita sur les causes d'une hérésie qui dispose d'un incontestable pouvoir d'attraction. Il décida de renoncer aux vieilles méthodes de christianisation par la contrainte ; sa tolérance parut suspecte aux autorités missionnaires — mais il ne renonça pas à sa politique de présence discrète.

Lorsque nous partons de la Mission, la nuit tombée, Mayéla reste un long moment silencieux. Je n'éprouve même pas la curiosité de lui demander comment il a usé le temps durant son attente. Je m'abandonne à la jouissance que procurent la tiédeur, le calme, l'obscurité — et la possibilité de me perdre un instant dans l'oubli de tout souci humain, de toute pensée, simplement accordé à la paix de la nature. Mayéla me tire de cet état alors que nous approchons du campement.

— Vous voilà arrivé... Vous avez vu combien les deux Pères sont des hommes différents. Mais ils auront tous les deux les mêmes difficultés. Les Bakongo ne veulent plus partager Dieu avec les Blancs...

Quelque jours plus tard, alors que je me préparais à partir enquêter dans les villages éloignés, Mayéla vint m'annoncer la visite de Nganga Emmanuel — un des prêtres du nouveau culte. Je ne m'attendais pas à ce que ma tâche fût à ce point simplifiée et j'espérai beaucoup de cette rencontre. Je me mis à rechercher dans mes notes les renseignemnts dont je disposais ; rien que quelques jalons me permettant à peine de situer cette étonnante personnalité. L'homme est de descendance esclave : il ne naquit pas dans le « clan ». Et cette infériorité sociale, qui ne l'a pas incité à subir passivement toute domination, donne à son prestige actuel un caractère d'autant plus exceptionnel. Il a été éduqué par les missionnaires catholiques et pendant huit années joua le rôle du catéchiste ayant, dans un village, la responsabilité des fidèles. C'est en cette occasion qu'il enrichit sa connaissance du christianisme et des ouvrages sacrés les plus populaires. Mais le fait déterminant, quant à son évolution intellectuelle, fut la fréquentation du leader André Matswa ; il apprit par ce contact à refuser l'infériorité du colonisé ; il participa aux premières manifestations d'opposition et subit une déportation au Tchad. Dès qu'il sentit que les mis-

sionnaires ne faisaient pas cause commune avec les Bakongo, il abandonna la Mission Catholique. Il venait de découvrir que le Dieu adoré par cette dernière était d'abord français. C'est à partir de cette prise de conscience que sa revendication prit un caractère à la fois politique et religieux.

Nganga Emmanuel, en compagnie d'une jeune garçon, se tient devant moi sans que je l'aie entendu arriver. Agé d'une cinquantaine d'années, il est petit, maigre, mal vêtu. Ses vêtements, des pantalons et une sorte de blouse flottante chargée d'insignes et de galons, sont d'un blanc douteux. Il est coiffé d'un chapeau boy-scout qui porte l'écusson figurant la croix chrétienne prise entre les branches du V. Son regard se dérobe par le jeu d'une continuelle mobilité. Il s'appuie sur un bâton, hésite à entrer. Est-ce là le rival des Pères de Kindamba ?

Il accepte mon invitation à s'asseoir ; il me fait cadeau d'un petit poulet déplumé et d'un œuf que son jeune compagnon me remet avec solennité. Je veux répliquer à mon tour par un contre-don. Il refuse.

— Pourquoi ?

— C'est impossible ! Je vous ai apporté ceci pour vous montrer ma confiance. Je ne veux pas faire un échange avantageux, mais vous honorer comme un étranger accueilli avec plaisir, sans mauvaises pensées.

Sa voix est rauque, forte ; son élocution saccadée, nerveuse, témoigne d'une inquiétude mal contenue. Il s'agite continuellement sur son siège, ayant perdu cette placidité et cette infinie patience qui m'avaient surpris chez la plupart de mes interlocuteurs africains. Je l'observe, ne sachant guère comment engager une conversation qui nous permette, à l'un et à l'autre, de nous exprimer sans tricherie. Je me dis que nous commençons mal, puisqu'il vient de mentir, de me tendre un piège. En m'imposant son cadeau, il m'oblige à la loyauté et à la cordialité ; au pire, il me neutralise. En refusant le mien, il conserve toute sa liberté de manœuvre ; il n'a pris aucun engagement à mon égard ; il ne s'est pas compromis. Ainsi le veut la logique bakongo, accompagnée du souci de ne rien recevoir qui vienne de la main d'un Blanc. Je n'ai jamais ressenti autant qu'à ce moment combien ma race et mon appartenance à un système social déterminé peuvent me classer, d'une manière automatique, sans que mes intentions ou mes options aient la possibilité de jouer. Pour Nganga Emmanuel, je suis nécessairement du côté de ses adversaires. Mais je lui appa-

rais plus vulnérable, parce que nouveau dans le pays et d'une certaine façon naïf à l'égard des problèmes qui s'y posent. Je ne suis que le moins mauvais des « méchants » ; ce fait et ma curiosité ethnologique expliquent qu'il ait pris la peine de venir à moi. A dire vrai, une raison toute tactique l'a aussi incité à cette visite, comme je devais l'apprendre par la suite. Il tente d'obtenir une reconnaissance officielle de l' « Eglise noire ». Le *Parti Progressiste Congolais* a demandé, pendant un temps, que soit garanti « le droit à la liberté de prière » ; son action a été peu convaincante et peu sincère. Aussi, les appuis les plus divers sont-ils devenus nécessaires pour atteindre ce but — ou tout au moins pour obtenir une tolérance de fait.

Notre conversation reste prudente. Elle consiste en banalités qui nous permettent de nous éviter et qui obéissent à l'usage africain ; car un long prélude prépare toujours les débats d'importance dans ces civilisations où l'art rhétorique est développé, riche d'effets et de pièges. Je décide de poser une question ne se conformant plus à ce jeu qui commence à me lasser. C'est une sorte d'attaque, comme à l'occasion des joutes oratoires traditionnelles, qui contraint à aborder véritablement le sujet de la controverse ou conduit cette dernière à tourner court.

— Je souhaiterais savoir quelles raisons vous ont poussé à fonder cette église de Galamboma ?

Nganga Emmanuel répond avec une précipitation qui me surprend ; c'est à peine si je parviens à saisir ses paroles. Il a choisi d'engager le dialogue, sans réticences.

— C'est mon cœur qui m'a conseillé. *Nzambi Poungou* s'adressait à moi, je devais l'écouter. Personne ne m'a préparé à cette tâche ; j'ai appris à la Mission la manière de parler à Dieu. Sur la route de Vindza, Baloula a initié un ancien magicien après lui avoir fait brûler tous les fétiches. Mais cet homme reste un ignorant. Comment pourrait-il connaître les moyens d'adorer Dieu ?

— Qui est Baloula ? On m'a affirmé que cet homme est fou.

— Oh ! on dirait qu'il a perdu la tête. Il ne reste jamais à la même place ; il court de tous les côtés... Il a erré dans la brousse pendant plusieurs semaines, et on le croyait disparu. C'est là qu'il a eu les révélations. Depuis, il n'a jamais travaillé. Il va dans tout le pays en éduquant les villageois comme faisaient les prophètes...

J'avais triché à mon tour. Je revoyais le personnage, découvert une première fois à la tête d'une procession aux bougies qui traversait le centre urbain de Bacongo, aperçu une seconde fois avec une escorte de disciples alors qu'il tentait de se dissimuler dans la savane. Un homme d'une trentaine d'années dont le corps ne cesse de s'agiter, dont la face se convulse sans répit, qui paraît drogué de cantiques et de révélations. Un mystique sauvage, objet de scandale pour les bien-pourvus et d'enthousiasme pour les démunis, comme il en paraît lorsque les civilisations se font ou se défont. Nganga Emmanuel n'a pas cette inquiétante grandeur : marqué par son passé chrétien, il cherche surtout à donner forme au culte nouveau, à le rationaliser en réalisant une véritable opération de démarquage du catholicisme.

Je l'incite à expliquer et justifier son expérience ; il se révèle soucieux d'apporter une réponse valable sur le plan de la raison plus que sur celui de la passion. Je le provoque.

— Pourquoi ne choisissez-vous pas entre le christianisme et les cultes que pratiquaient vos ancêtres ? Ce serait net.

— Les fétiches créent trop d'histoires ; ils nous divisent ; ils nous affaiblissent. Et puis, ce sont des choses du passé. Il n'y a plus que les vieux chefs qui les conservent, dans l'espoir de retrouver un jour l'autorité perdue par manque de courage. Ce sont les missionnaires qui ont tué notre religion. Il faut bien que nous en fassions une nouvelle... Chaque race a son langage, ses manières, ses façons de comprendre la vie. La religion catholique ne nous convient pas. Elle nous fait abandonner toutes nos habitudes ; nous ne savons plus si nous sommes encore des Bakongo, des Basoundi, des Balari...

— Et il n'y a pas d'autres causes ?

— C'est tout. Nous avons des Sauveurs qui peuvent parler pour nous, puisqu'ils se trouvent auprès de Dieu. C'est André Matswa et Simon Kimbangou. Ils ont souffert pour les Noirs. Jésus-Christ n'a souffert que pour les Blancs... S'ils m'aident, la route de *Nzambi Poungou* me sera ouverte.

Partout, du Congo jusqu'au Cap, des fondateurs d'églises nouvelles, semblables pour beaucoup à mon interlocuteur, annoncent le triomphe prochain des Sauveurs nègres sur le « pâle Christ des Blancs ». Ils prédisent la subversion conjuguée des hommes et des éléments qui mettra fin à la domination coloniale, à l'oppression culturelle. Nganga Emma-

nuel a, lui aussi, menacé « par la tempête et le déluge » ; il a nourri l'illusion qu'une Afrique rénovée surgirait du chaos apocalyptique ayant effacé toute trace de la main blanche ; il a promis l'accès au « chemin du ciel » — *nzila ia zoulou* — pour ceux qui sauraient combattre.

Je m'étais tu un instant ; il revint indirectement à ma question.

— Il y a des hommes qui ne participent à aucune religion. Je les déteste. Ce sont des gens dangereux. Si on ne les voit pas pratiquer un culte, c'est qu'ils se cachent pour agir par sorcellerie. On devrait les détruire. Les sorciers ont mis trop de pagaïe dans le pays, depuis que nous ne pouvons plus les combattre... Les Noirs seuls savent lutter contre ces dangers-là. Nous devons construire une grande religion à notre manière.

— Mais vous ajoutez au désordre ! Les villageois ne vous suivent pas tous et certains ont peur de vous autant que des sorciers.

— Ah ! on vous a dit cela. Les missionnaires, certainement ? Ils colportent des mensonges sur nous. Ils nous détestent parce que nous disons la vérité à notre peuple bakongo... Lorsque je prêche dans ma chapelle, je ne donne que des bons conseils. J'ordonne aux fidèles de s'aimer et de s'aider les uns les autres, de ne pas voler, de ne pas commettre l'adultère. Je leur explique comment nous allons nous organiser pour bien vivre ; nous servirons d'exemple aux autres peuples du Congo.

— On dit que vous mettez les paysans sur la mauvaise voie. Vous les faites prier et chanter alors qu'ils devraient travailler aux champs et au village.

— Les gens des environs viennent le dimanche, et le jeudi parce que c'est le jour où nous supplions André Matswa de nous aider... Les autres montent à Galamboma les jours de fête pour apprendre les chants et les prières. Oh ! il y a beaucoup de convertis en ces occasions. Ils ne peuvent pas tous entrer dans la chapelle... Ils ont raison d'abandonner leur travail. Si Dieu n'est pas avec eux, ils resteront quand même dans la misère. Les richesses n'iront pas jusqu'à eux.

— Tout n'est pas si bien que vous le faites croire. Il y a dans le pays d'autres églises noires qui ne semblent pas d'accord avec la vôtre. On voit trop de prophètes, pas assez de chefs.

— Nous avons besoin d'un miracle pour redevenir forts

et libres. Qui le fera ? Les prêtres de notre religion sont établis jusqu'à Dolisie et à Pointe-Noire... Je sais que les gens du pays de Boko se méfient de nous ; ils ne croient qu'en Simon Kimbangou comme Sauveur ; ils ont pris le modèle de leur culte chez les protestants... Mais nous devons finir par nous entendre et nous réunir. Et ce jour-là...

Il n'achève pas sa phrase. Le jeune homme, à l'étrange calot chargé d'insignes, vient d'apparaître soudain. Il me salue d'une manière distraite, puis s'adresse à Nganga Emmanuel avec une précipitation qui ne me permet pas de suivre son discours. Tous deux se dirigent vers la porte. Mon visiteur disparaît à pas étouffés, comme il était arrivé. Avant de s'en aller, il a insisté pour que je vienne jusqu'à son « poste missionnaire ».

Le campement sacré de Galamboma se trouve très à l'écart de la route, sur une sorte de petit plateau dénudé. Je le découvre après une marche rapide et épuisante, tant mes deux guides, Mayéla et le jeune homme « au calot », sont également impatients de me faire accéder à ce nouveau lieu de pèlerinage. Alentour, la brousse est sèche, pauvre, inhabitée. Quelques plantations médiocres précèdent un large terre-plein où s'étale un vaste bâtiment, la chapelle, et où se dispersent des cases d'habitation. Nganga Emmanuel s'avance seul à notre rencontre. Un homme, le cou entouré d'un foulard rouge qui est le signe distinctif d'une certaine catégorie d'adeptes, traverse la cour puis disparaît. J'ai la certitude que les gens ont fui dès l'annonce de mon arrivée ; il s'est fait ce vide qui témoigne de la méfiance et de la crainte des fidèles de l'Eglise noire. Je me sens découragé, un instant : je m'imagine naïvement comme un de ces fonctionnaires impériaux, curieux et pacifique, qui aurait suscité malgré lui la peur en faisant irruption dans une communauté chrétienne de la Rome antique. La comparaison n'est pas si fausse : il y a dans cet entreprise un retour inconscient aux commencements du christianisme.

Lorsque nous pénétrons dans la chapelle, mes compagnons font tous trois le signe de la croix. Ce geste m'étonne.

— Mais que dites-vous en vous signant comme les catholiques ?

A mon grand étonnement, c'est Mayéla, encore homme de confiance des Pères de Kindamba, qui me répond.

— Nous avons changé la formule. Ça devient : « Au nom du Père et de Matswa André et de Simon Kimbangou. »

Le bâtiment est construit, à l'imitation des chapelles mis-

sionnaires de la brousse, en torchis. Il reste ouvert à l'une de ses extrémités, mais ne porte pas de fenêtres afin de ne laisser pénétrer qu'une lumière atténuée. Des rangées de bancs, simples planches fixées sur des piquets plantés dans la terre battue, sont disposées de part et d'autre d'une allée centrale. Dans le fond, une petite balustrade également en bois, rompue en son milieu pour ménager le passage de l'officiant, sépare les fidèles de l'autel. Lors des cérémonies, considérées comme l'équivalent des messes catholiques, le prêtre s'y appuie afin de faire son prêche (*nlongui*). L'autel rehaussé, et auquel on accède par quelques degrés, est recouvert de couvertures rouges qui servaient au troc lors des premières expéditions coloniales ; il s'y trouve, auprès du symbole de l'église, une photographie du leader disparu : André Matswa, un poignard provenant de l'industrie des « ancêtres » et une lampe-à-huile brûlant en permanence à l'exemple de la veilleuse du Saint-Sacrement. En arrière-plan se dresse un V de grandes dimensions, taillé dans le bois, supportant entre ses branches la croix de Lorraine. Le motif, peint cette fois, est encore répété sur la paroi servant d'appui à l'autel, associé à des signes figurant l'étoile et le coq. C'est là l'essentiel de l'équipement symbolique.

On ne peut nier qu'il y ait un effort d'épuration par rapport aux rituels anciens qui exigeaient des instruments et des représentations matérielles multiples, de nombreuses manipulations. Nganga Emmanuel a d'ailleurs conduit les nouvelles campagnes de destruction des « fétiches » et objets associés à ces derniers. Il a voulu imposer, à l'imitation d'un christianisme dépouillé, celui des protestants qui furent les initiateurs involontaires des premiers mouvements congolais apparus aux environs de 1920, un culte débarrassé de tout aspect de « sauvagerie ». Mais ce symbolisme simplifié, incontestablement appauvri, n'en constitue pas moins un langage révélant les intentions des fondateurs de l'église nègre — et suggérant les raisons de leur succès.

Le V anticipe sur la réalité et exalte la victoire remportée, par ces fidèles se reconnaissant entre eux comme *bana-bansana* (enfants orphelins), sur la misère et la souffrance. En fait, sur le colonisateur ; car le signe churchillien a été repris, durant la guerre, à notre détriment, pour annoncer la fin de notre domination. La croix de Lorraine apporte l'idée de puissance matérielle et celle de capacité à vaincre au-delà de la défaite provisoire. Quant à l'étoile, Nganga Emmanuel dit qu'elle est « Dieu éclairant le monde » ; elle

affirme l'omniprésence divine et révèle la protection dont reste assuré à tout instant le véritable croyant. Le coq évoque Pierre, fondateur de l'Eglise du Christ, et rappelle aux fidèles la nécessité de ne céder à aucune menace conduisant à trahir le Sauveur Noir. Le couteau-poignard d'ancienne fabrication représente la fidélité jurée aux ancêtres — et aussi la piété à l'égard de ces alliés toujours indispensables au bonheur des vivants ; il exprime l'engagement de rendre aux peuples congolais leur prestige passé. Le symbolisme du rouge, rappelé par les vieilles couvertures de traite recouvrant l'autel et par certains foulards en forme de « pointe », est l'un des plus puissants ; il est anciennement lié au sang et à la fécondité, au prestige et à l'autorité ; il s'associe maintenant à l'idée de martyre des Sauveurs congolais et de leurs disciples, à celle de révolte.

Ces derniers thèmes se retrouvent fréquemment dans les « messages » et les chants élaborés dès les origines du mouvement messianique. Au-delà de l'affirmation des souffrances subies, de la plainte concernant l'état d'isolement et de faiblesse des gens du Congo, se retrouvent le courage et l'espoir par le refus de la soumission. Pour leur plus large part, ces textes sacrés constituent une littérature de *résistance* à motifs empruntés au christianisme. Ils annoncent « la bonne nouvelle », qui est le triomphe définitif des messies indigènes et de l'Eglise noire. L'exaltation de cette attente efface la tristesse exprimée, avec tant d'insistance, sur le thème de la solitude misérable.

Certaines des prophéties ayant circulé en 1930, à un moment de tension entre Européens et Congolais, sont nettes quant aux intentions qu'elles révèlent ; mais elles apportent plus une sorte de satisfaction verbale, les événements l'ont ensuite montré, qu'une provocation à la révolte ouverte et immédiate. Et pourtant, le ton n'a manqué ni d'effrayer, ni de provoquer des dispositions de surveillance policière :

« La guerre est proche ; dès le commencement de la saison des pluies, peut-être... Nous sommes sortis pour annoncer cette bonne nouvelle de Dieu au monde entier. Il est ordonné, à ceux qui font partie de notre Eglise, de ne pas adresser la parole à ceux qui sont liés au Gouvernement et aux Missions ou à ceux qui sont restés dans les ténèbres. Le temps du sang rouge est venu... Ceux qui ressusciteront entreront dans la gloire du royaume vainqueur...

« Les Blancs ne savent pas qu'ils trouveront la mort et la perdition dans le pays d'autrui. Le buffle et l'éléphant

sont de puissants animaux qui peuvent faire n'importe quel travail à cause de la grosseur de leur corps. Ils sont forts comme Goliath. Mais ils n'ont pas l'intelligence de préparer les chemins et les routes par lesquels ils pourraient partir. La mort de l'éléphant et du buffle est proche. La libération sera définitive.

« Ecoutez encore. Le lézard a pondu ses œufs, mais on l'a tué et ses œufs sont nourris par d'autres et ceux-ci les feront éclore... »

Les allusions, bien que recourant à un mode d'expression traditionnel, n'ont besoin d'aucun commentaire. Des messages comparables, par leur rédaction et leur enseignement, ont circulé ces dernières années ; ils expriment une vérité toujours d'actualité à laquelle il serait urgent de prêter attention. Les apologues nous sont destinés autant qu'aux fidèles de l'églises congolaise.

J'ai demandé à Nganga Emmanuel de me communiquer les plus récents de ces textes. Il s'est dérobé, m'affirmant que ces derniers circulent uniquement dans la région de Boko. Par contre, il m'a transcrit l'un des chants religieux devenu si populaire qu'on le fredonne jusque dans les Brazzavilles noires. C'est un inquiétant et lancinant appel à l'aide :

« *Nous autres qui n'avons pas de soutien.*
Nous autres qui n'avons pas de défenseur.
Dieu, père tout-puissant, veille sur nous !
Père Congo, père, qui pensera à nous ?
A nous autres, qui y pensera ?
Matswa, père tout-puissant, veille sur nous.
Matswa, père tout-puissant, envoie-nous un défenseur... »

Le jeune homme « au calot » s'en va brusquement. Nganga Emmanuel continue à diriger ma visite. Il me montre les robes blanches, rouges et noires, en forme de lévite, qu'il revêt au moment des différents offices ; chacune d'elles a un sens — joie, martyre glorieux, deuil — qui s'accorde au ton caractérisant chaque cérémonie. Un survêtement comparable à la chasuble du prêtre catholique, et portant en broderie le motif du V et la croix de Lorraine, se rejette par-dessus ces habits sacerdotaux. Nganga Emmanuel s'en pare, puis, comme s'il était soudain inspiré, il évoque la beauté des « messes » célébrées chaque dimanche :

— Les gens entrent dans la chapelle sans faire de bruit. Les femmes sont coiffées d'un voile à la façon des religieu-

ses. Nous allumons toutes les bougies... La foule s'agenouille et les prières commençent. Les *bitangui*, qui sont comme des enfants de chœur, récitent les premières paroles et les fidèles achèvent... Je fais un sermon pour rappeler les règles de conduite. Je demande à nos Sauveurs de nous protéger et de nous donner la force de résister au mal... Je dirige les chants...

Le jeune homme nous rejoint, tenant à la main une flûte droite grossièrement taillée. Il obtient d'un regard l'acquiescement de Nganga Emmanuel et se met à jouer une mélodie triste, composée sur un thème bref inlassablement répété. Il s'arrête et me dit :

— C'est l'hymne de notre église. Voulez-vous entendre les paroles ?

Et il reprend cette lamentation qui finit par m'affecter d'une manière toute physique :

« *C'est nous qui sommes les enfants orphelins.*
Frères, pleurons !
Notre père Matswa est venu mourir pour nous.
Par amour de nous ! »

Nganga Emmanuel m'entraîne vers son habitation — une demeure modeste que rien ne semble différencier des autres. Il me fait entrer dans la pièce centrale : une sorte de parloir, aux murs revêtus des symboles de la religion nouvelle, où se trouvent quelques meubles rudimentaires. Il finit par me révéler divers renseignements concernant l'organisation des groupes de fidèles. Au sommet se trouve le chef des communautés (*mfoumou boundou*) auquel fait pendant, comme dans le système social traditionnel, un chef des femmes assimilé aux anciennes « têtes » des lignées. Dans chacun des villages soumis à l'influence de l'Eglise est établi un responsable, curieusement nommé « secours », qui a la charge de l'éducation religieuse, des cérémonies collectives et de l'assistance aux « frères » se trouvant dans la peine. Il possède également un homologue féminin : la « mère-chef » (*mamma mfoumou*) qui, parée d'un titre d'affection respectueuse autrefois très employé, dirige les femmes et veille au bien matériel des enfants initiés au rituel. Ces derniers, recevant le nom d'« enfants-gardiens », sont rassemblés dans des groupements qui imitent les organisations de scouts en même temps qu'ils rappellent les anciennes fraternités d'initiation. Les jeunes adeptes réunis par équipe de douze sont soumis

à un enseignement périodique, donné à la « Mission de Galamboma », qui a valeur de formation politique élémentaire autant que de préparation aux activités sacrées.

Ainsi tous les éléments constituant la société bakongo tendent-ils à être intégrés dans ce système, conçu de même manière par les divers fondateurs. Les principes traditionnels d'aménagement des rapports sociaux sont utilisés, mais afin d'assurer la prédominance exclusive de l'Eglise au-delà des différenciations de clans, de générations et de statuts. Cette dernière intervient de façon à faire prévaloir une sorte de « clan unique », fondé par le martyre des deux « Sauveurs » congolais, qui cherche à imposer la cohésion comme le fait le parti unique au sein de certaines sociétés modernes. Dans la littérature, élaborée au cours de la décade passée, André Matswa et Simon Kimbangou sont qualifiés de « rois du Congo ». Ils deviennent des symboles d'unité. Ils servent de prétextes à l'établissement d'une administration religieuse qui aspire à détenir les fonctions politiques cependant qu'elle organise la protestation à l'encontre du colonisateur.

Le christianisme a eu dans une large partie de l'Afrique Centrale, puisqu'elle incorpore de vastes pans des Congo français et belge et de l'Angola, un rôle d'émancipation collective involontaire. Il a apporté en même temps que le monothéisme un principe d'unité. Il a imposé l'exemple du Messie qui, sacrifié par les pouvoirs publics au même titre infâmant que les malfaiteurs, triomphe sur les autorités pour la plus grande « joie » des fidèles. Il a introduit avec lui tout le potentiel révolutionnaire qu'il recélait au temps de ses origines, ainsi que l'espérance héritée du messionisme juif.

L'esprit reste stupéfait devant cette répétition de l'Histoire après deux millénaires. Des situations sociales de même nature, subies par des peuples que leur niveau de civilisations ont apparentés, provoquent malgré une telle distance dans le temps des réactions très semblables. La comparaison s'impose lorsqu'on relit, comme je viens de le faire, l'ouvrage consacré au *Judaïsme antique* par le sociologue allemand Max Weber. On y retrouve cette même insurrection des prophètes contre les pouvoirs établis, cette même volonté unitaire visant à construire la nation et, finalement, cette même espérance messianique dressée en face d'une domination devenue intolérable. L'assimilation peut être poussée davantage. Le peuple bakongo, à l'occasion de cette expé-

rience exaltante, se saisit d'une certaine manière comme un peuple élu, bénéficiant d'alliances exceptionnelles. Il y trouve une raison de confiance et des forces nouvelles, mais aussi la volonté d'imposer ses initiatives aux autres ethnies congolaises. Sa passion d'unité déborde ses frontières et suscite une méfiance — qui devient parfois opposition violente comme il advint lors de la dernière campagne électorale — chez quelques-uns de ses voisins.

Après ma visite à Galamboma, je n'eus plus l'occasion de rencontrer Nganga Emmanuel. Il ne reparut qu'au moment où je quittai la région, ayant mis un terme à la première phase de mon enquête. Il portait encore la même tenue, ornée des insignes manifestant sa position éminente dans l'Eglise congolaise. Il était accompagné de plusieurs jeunes disciples arborant tous le foulard distinctif — rouge et à motifs symboliques brodés — serré autour du cou. Il me fit un geste d'adieu alors que le camion allait démarrer, puis me chargea d'une mission qui devait plus tard me mettre en difficulté :

— Dites ce que vous avez vu. La vérité suffit. Dites à Brazzaville que nous voudrions obtenir un terrain là-bas pour y bâtir notre cathédrale...

Dans les trois districts voisins de Brazzaville, j'ai pu entrer en relation avec les responsables des « foyers » établis par les chefs de l'Eglise congolaise. Le phénomène reste partout de même nature bien qu'il s'exprime sous des formes assez différentes. Dans les régions les plus « évoluées », qui coïncident pour une part avec les zones d'influence du protestantisme, le mouvement est mieux organisé, mieux préparé à intervenir sur le plan de l'opposition politique — et par là même plus soucieux d'agir clandestinement afin de ne pas se laisser abattre. Dans d'autres régions, la réaction qu'il canalise conserve un caractère surtout religieux ; elle révèle d'abord une libération vis-à-vis du christianisme. Elle peut, en ce cas, donner lieu à une aventure spirituelle qui s'accomplit à l'occasion de retraites éprouvantes.

J'ai eu la chance de retrouver le récit rédigé par un adepte qui, épuisé, avait renoncé à la foi nouvelle après avoir « reçu la religion » dans un centre, semi-clandestin, implanté à une soixantaine de kilomètres de la capitale. Voici ce texte tel quel :

« Avant d'avoir eu l'autorisation de participer à leur règle, je fus pris et placé entre deux poteaux qui indiquaient le

lieu de la purification. J'ai été tenu à chaque bras par un catéchumène, un troisième me donnait des coups de bâton sur le dos. Le lieu où se passait cette correction s'appelait le « calvaire ». Cette opération achevée, une fois revenu au foyer, le chef de groupe promit de me donner le baptême à la fin de mon séjour... Le baptême se célébrait dans l'étang situé à quelque distance de là. Tous les adeptes avaient renoncé au bain depuis plusieurs mois, par sacrifice. Une énorme couche crasseuse enduisait leur peau et laissait exhaler une odeur suffocante. Leurs cheveux et leurs ongles n'avaient pas été coupés...

Matin et soir les prières étaient récitées en commun. Le chef disait chaque jour un sermon en se servant du texte des Evangiles. Puis, les mains tendues vers le ciel, il invoquait les noms d'André Matswa et de Simon Kimbangou. Durant de longues heures, les initiés répétaient les chants religieux. Toutes les bougies étaient allumées. De temps à autre, l'un d'eux s'enfuyait en courant. Il était possédé et guidé par l'Esprit invisible de Dieu et de ses deux Sauveurs. Cette course durait de trente à quarante-cinq minutes ; au retour, chacun venait rendre compte au chef de l'élite de tout ce qu'il avait pu capter durant la chasse... »

Cette notation précise quant à une véritable « chasse spirituelle », qui apparaît comme une variante de la possession sacrée, révèle le maintien d'un vieux thème d'initiation aux côtés d'évidents apports chrétiens. Ainsi, toutes les techniques d'emprise psychologiques s'ajoutent-elles pour renforcer leurs effets — y compris la mortification de la chair. En de nombreux centres, les rituels utilisent à la fois un cérémonial imité des églises missionnaires et des procédés spectaculaires particuliers aux religions traditionnelles. J'ai décrit le premier de ces aspects. Pour évoquer le second, il suffit de relater une séance, tenue par un des groupes de la région de Boko, à laquelle il me fut permis d'assister.

La réunion a lieu auprès d'anciens tombeaux dispersés dans la brousse. Seules les bougies, les lampes-tempête éclairent le lieu et l'assemblée des adeptes. Malgré ma présence, l'officiant n'hésite pas à prononcer d'entrée un prêche d'une violence certaine : il annonce la proche disparition des religions « importées » ; il demande que toutes les prières soient dites afin d'obtenir l'expulsion des missions ; il prédit la fin de la domination blanche et l'accès au pouvoir des chefs de l'Eglise noire. Puis, il dirige des chants religieux ne se différenciant guère de ceux entendus dans

d'autres régions. Vient alors, après cette préparation qui me semble interminable, une pratique communielle imposant un véritable choc psychologique, une épreuve propre à entraîner la révolte de tout l'organisme.

L'officiant s'approche des tombeaux en tenant de longs bâtons d'un bois très tendre ; il les enfonce dans la terre humide « jusqu'à toucher les morts » ; à la suite de chacun des sondages, il brise et presse les tiges afin d'extraire un peu de sève et d'eau. A tour de rôle, les fidèles sont appelés à boire quelques gouttes de ce liquide où la boue s'est diluée. Je les vois tendus, crispés dans leur lutte contre le dégoût et la peur que leur inspire cette communication directe avec les ancêtres. La communion chrétienne, transférée à l'intérieur du mouvement congolais, est devenue cette épreuve redoutable — une relation avec les morts et par là même une technique de renforcement, mais aussi un engagement de fidélité pris devant les morts. Les adeptes sont obligés de demeurer dans l'Eglise ; ils sont liés par le plus efficace et le plus contraignant des liens. Après avoir renouvelé cette liaison, et avoir conduit au seuil de l'exaltation l'ensemble des fidèles, l'officiant donne le signal de la danse sacrée. Les hommes et les femmes se disposent en deux rangées qui s'affrontent comme dans l'ancienne chorégraphie ; mais l'avancée des sexes l'un vers l'autre n'est plus déterminée par le prétexte du coït fictif : chacun des partenaires recherche uniquement cet état de grâce qui est abandon à l'étreinte de l'Esprit. Les danseurs commencent à trembler de tous leurs membres, à se déplacer par saccades, à maintenir un regard fixe. L'ordre de la danse est rompu ; hommes et femmes courent en tous sens, se laissent envahir par cette force étrangère qui les domine et leur enlève la maîtrise de leur gesticulation. Une jeune fille tombe d'un coup, se débat et rampe sur le sol en hurlant. L'officiant l'apaise par une simple imposition des mains. Il fournit en cette occasion la preuve de son impressionnant pouvoir.

Une emprise aussi totale ne manque pas de nous déconcerter et de nous inquiéter. C'est que l'Eglise nègre a pu réaliser ce que trois quarts de siècle de colonisation n'ont su accomplir. Elle a poursuivi des buts modernes — car elle veut le progrès du pays bakongo et le contrôle des moyens assurant ce dernier — en respectant les manières d'être, de penser et de sentir les plus typiquement africaines. Elle s'est exprimée par un langage adapté au niveau

culturel des peuples congolais ; elle a innové sans saccager le paysage sociologique familier ; elle a suscité l'enthousiasme en cherchant à reconstruire une société bouleversée par le choc des civilisations et par une Histoire devenue chaotique au cours des deux siècles passés, en s'opposant surtout à la domination coloniale. Les fondateurs du mouvement congolais ont contribué à une reprise de confiance et à une première remise en ordre de la société bakongo. Le bâton consacré dans les cimetières, dont ne se séparent pas les fidèles au cours de leurs déplacements, est curieusement présenté comme un équivalent de la bombe atomique. Et on raconte qu'il a suffi de le brandir pour entraîner la chute d'un avion assaillant. Voyons en ceci davantage que naïveté « primitive » ou abandon aux illusions de la pensée magique ; personne n'est véritablement dupe d'une semblable affirmation. Le sens doit être saisi d'une manière plus directe : les adeptes veulent manifester qu'ils ne sont plus autant impressionnés qu'autrefois par notre puissance matérielle. Ils ont pris conscience qu'il est possible de faire front en face de notre emprise, malgré notre équipement et nos techniques. Et les promesses de libération s'accompagnent souvent d'une prédiction annonçant l'avènement prochain de la civilisation industrielle, exaltant la capacité des Congolais à œuvrer dans les ateliers et les usines afin de fabriquer tous les objets qu'ils ne possèdent actuellement « que par les yeux ». L'Eglise noire ne se contente pas de donner aux « élus » les moyens d'accéder au lointain Royaume de Dieu, elle veut fonder une société nouvelle où les Noirs disposeraient de plus de richesses et d'indépendance. Pour elle, le Royaume de Dieu peut aussi être de ce monde.

Il n'est pas difficile de saisir toute l'ambiguïté caractérisant un tel mouvement. Les chefs les plus valables ont une nette conscience des objectifs modernes qui conditionnent le progrès du Congo ; ils ne les perdent pas de vue. Seulement, pour obtenir une large adhésion, ils sont incités à une adaptation qui accorde trop d'importance aux apports et aux démarches traditionnels. Cela leur vaut un succès que ne connaissent pas encore les leaders des partis politiques. Cela entraîne aussi une faiblesse certaine. L'exaspération des aspects religieux menace de conduire à une sorte de mysticisme collectif, à une inefficacité contemplative dont quelques responsables commencent à se méfier. Le respect des usages anciens risque de donner l'avantage aux éléments les

plus conservateurs, à ceux qui feront de la surenchère en présentant le retour au passé comme le seul moyen de retrouver le bonheur et la sécurité perdus. Pour l'instant, l'unanimité s'obtient dans l'équivoque. Elle est favorisée par le fait que chaque Bakongo vit dans l'attente d'un changement et se montre de plus en plus impatient de rejeter la contrainte du Blanc. Les réactions à venir pourraient imposer une violence rudimentaire : celles d'hommes qui finissent par préférer le désordre à un « immobilisme » social devenu intolérable, car il aggrave leur dépossession matérielle et culturelle, et qui ne trouvent de compensation à l'infériorité que dans la xénophobie.

La veille même du jour où je partais de Brazzaville, ayant classé dans leurs dossiers les résultats de mes enquêtes, j'étais contraint d'ajouter à mes notes un document de plus. C'était une prière à thème de lamentation entendue alors que je flânais au bord du Congo, cherchant une dernière image de la splendeur des eaux :

« On attache le Noir, mais le Blanc on ne l'attache pas. Les envahisseurs attachent les Noirs et leur causent d'incessantes souffrances. Ils ont attaché Kimbangou, Matswa, aussi. Mais ils ne peuvent rien contre eux. Oh ! Jésus Matswa, notre Sauveur, viens protéger notre Pays. »

Je n'ai point choisi de donner la vedette à un cas exceptionnel. Mon séjour au Gabon m'a permis d'étudier des phénomènes comparables à propos du culte *Bwiti*, très répandu dans les régions méridionales, mais s'étendant jusqu'aux frontières du Cameroun. A diverses reprises, en évoquant les réactions des Fang à leurs problèmes actuels, j'ai fait allusion à cette croyance qui a chargé d'apports modernes un très ancien rituel gabonais. Sur un schème emprunté — les créateurs étant les Mitshogo, peuple aux institutions traditionnelles encore bien préservées — les Fang ont conçu une religion composite qui récupère tout un corps de connaissances et de mythes en cours de disparition, assurant donc la fonction d'un véritable conservatoire culturel, et qui tente d'apporter une réponse à des questions urgentes, celles que pose d'abord le christianisme. Le *Bwiti* tend à s'établir en tant que grande religion concurrente, adaptée aux exigences des Noirs dans leurs rapports avec le sacré, et intervenant à l'encontre de la contrainte missionnaire. Il rivalise tout en se modelant pour une part sur le catholicisme ou le protestantisme. Dans le nouveau mythe, le Christ est introduit, et la Vierge Marie qui devient une équi-

valence de la Première Femme, génératrice de l'humanité, et certains des saints ou des anges qui remplacent les anciens protecteurs individuels. L'idée de salut est reprise. Elle apporte, en même temps que l'espoir d'une récompense après la mort, la certitude de participer aux connnaissances assurant la maîtrise des richesses matérielles. Ainsi se retrouve la double ambition exprimée par le mouvement congolais : le souci d'échapper aux épreuves et aux aliénations en ce monde comme dans « l'autre ». Mais le christianisme missionnaire présente par surcroît un modèle d'organisation de l'Eglise. Les fondateurs du *Bwiti* s'y réfèrent afin d'établir un système de paroisses, une hiérarchie et une dignité sacerdotale qui leur permettent d'affirmer le caractère « civilisé » de leur entreprise et d'avoir une emprise réelle sur des villageois devenus disponibles après le relâchement des anciens liens sociaux. Si bien que, sous cet aspect, le culte montre le souci de faire coïncider le besoin d'innovation religieuse avec les tendances à la réorganisation de la société et de la civilisation fang. Le *Bwiti*, dans la mesure où il est une reprise d'initiative, s'oppose à la domination coloniale. Il exprime le droit, pour les Africains, de façonner leur avenir comme ils l'entendent. Il intervient dans le champ des luttes politiques modernes. Lors des dernières élections législatives, l'adversaire du candidat officiel était un homme qui tenait une grande partie de son prestige du fait de sa situation éminente à l'intérieur de « l'Eglise *Bwiti* ».

Cette dernière exerce une attraction incontestable dans plusieurs districts. Elle crée des foyers de vie intense et suscite ces bouleversements de la personnalité auxquels le Noir aime périodiquement se soumettre. Elle régit une réaction complète de l'être, une libération à l'égard d'une existence banalisée et difficile. Elle réintroduit l'ordre et la confiance là où se sont multipliées les causes de désorganisation — donc d'insécurité.

J'ai assisté à une cérémonie grandiose, une nuit durant, dans l'un des plus vastes temples du Sud-Gabon. Le bâtiment, rectangulaire, construit à l'imitation des corps-de-garde défendant le vieux village fang, est orné de guirlandes en palmes tressées et d'oriflammes. Le poteau, peint de motifs ésotériques, qui supporte l'édifice vers l'entrée, l'autel disposé à l'arrière, en appui contre une pièce servant de « sacristie », ont été remis à neuf. Le foyer central, chargé de nombreuses bûches, impose son rougeoiment et son jeu

d'ombres démesurées. Ces trois éléments constituent les pôles sacrés et c'est autour d'eux que s'agence toute cérémonie. Quelques lampes-tempête sont accrochées aux parois. La foule a envahi le temple, les femmes d'un coté, toutes vêtues de pagnes blancs serrés sur la poitrine, les hommes de l'autre, débarrassés de leurs vêtements européens auxquels ils ont substitué le pagne court plus propice a la danse. Tous attendent avec une étonnante placidité qui ne semble pas exclure un certain recueillement. Les femmes gardent à la main le hochet leur servant à rythmer les chants et le mouvement de la chorégraphie spécifique. Je suis en proie à une impatience que je parviens mal à contenir. L'inquiétude me gagne, car je crains, cette fois encore, d'avoir à me contraindre pour résister à ce déchaînement contagieux, à cette folie sacrée qui doit brusquement faire irruption.

Le prêtre et ses assistants se sont préparés à l'abri de tout regard. Ils ont bu, en commun, une macération composée avec l'écorce rapée d'une plante nommée *ibo'a* (*Tabernanthe Iboga*) qui excite jusqu'à l'hallucination et exaspère le désir sexuel. Leur danse interminable renforcera ces effets pour les entraîner ensemble, disent-ils, jusqu'aux frontières de la vraie connaissance et aux sources de la puissance.

On entend une rumeur confuse au dehors. Des cris montent, qui dominent tous les bruits venus du village. Le prêtre surgit entouré de ses servants. Je reconnais difficilement ces hommes fréquentés à l'occasion de leur vie quotidienne. Ils portent un vêtement en peaux de tigre et de singe ceint par-dessus le cache-sexe ou le pagne de raphia. Leur visage, enduit d'un fond de teint surchargé de motifs symboliques, est surmonté d'une coiffure faite de plumes aux couleurs vives. Ils bondissent, courent en tous sens, tenant à la main des torches enflammées. Ils apportent la purification par le feu avant d'ouvrir la cérémonie.

Puis c'est la danse auprès de chacun des trois pôles régissant l'architecture du temple. Une suite de sauts, de piétinements, de bonds, de mouvements que l'on dirait « pris en force ». Le torse de ces hommes ruisselle de sueur et leur musculature se dessine davantage sous les jeux des lumières. De temps à autre, l'un d'eux se précipite vers un seau empli d'eau, y boit à grands coups, et reprend son agitation enivrante. Les adeptes chantent et accompagnent le prêtre par une danse sur place. Les femmes secouent leurs hochets qui sont alors les seuls instruments donnant un appui musical. Le rythme s'accélère. Cette assemblée

n'est plus qu'un seul être tendu pour une conquête impossible. Je me découvre radicalement étranger, insolite, figé dans mon respect humain, encombré d'un corps qui a perdu tout souvenir de ses possibilités exaltantes. J'ai le sentiment d'être une sorte d'infirme auquel personne n'accorde plus la moindre attention.

Un temps d'apaisement. Deux servants du prêtre se disposent de part et d'autre du foyer ; ils s'asseyent sur un tabouret de bois sculpté où la spirale croisée, formant appui pour le siège, a plus qu'une valeur esthétique une signification sacrée ; ils sont tous deux immobiles, massifs. Les fidèles cessent leur gesticulation. Un des initiés va se placer auprès de l'autel ; il tient la harpe à huit cordes, luisante du sang des sacrifices, qui symbolise la Première Femme.

Seul le maître du culte s'avance vers le centre du temple. Il progresse, par une marche prudente, en récitant une prière d'une voix chuchotée — cependant que les hochets, doucement agités, ne laissent entendre qu'un bruissement. Soudain, devenu audacieux, il s'anime et ses cris s'élèvent. Il invoque *Bwiti*, Créateur de toutes choses, Détenteur de tous les secrets que l'homme peut souhaiter posséder. Il appelle. La harpe joint sa voix grêle à son chant. Il s'épuise à demander la révélation. Ses bras sont tendus vers l'être invisible. Il paraît épuisé. Et puis, il cède, comme ivre d'amour. Il ne cesse de nommer son dieu, sur un ton plaintif qu'on dirait de jouissance.

« *Bwiti. Bwiti. Bwiti...* »

D'un sursaut, il se reprend. La danse recommence, avec la participation de tous les fidèles, déchaînée, violente, lancée à la conquête de nouvelles visions.

Tard dans la nuit, je m'esquive. Les chants et les bruits arrivent jusqu'à ma case. Ils m'envahissent et chassent le sommeil. Ils ne s'arrêtent, brutalement, que lorsque les coqs du village annoncent le lever du jour.

Lequel, parmi les apports de notre civilisation, est capable de susciter pareille ferveur, un engagement aussi complet qui impose l'aventure pour le corps autant que pour l'esprit ? Nos églises, faisant prévaloir la vie intérieure et la règle morale sur l'exaltation conduisant au seuil de la perte de conscience, paraissent froides, vides de présence surnaturelle, peu propices à la communion passionnée. Dans la pensée des villageois, tous les missionnaires sont des empêcheurs de danser pour la joie complète de l'être et

la gloire des dieux. Il y a un point d'importance que nous avons négligé dans nos rapports avec l'Afrique. Des civilisations qui n'ont recours ni à l'écriture (ou si peu), ni au livre, ont provoqué des démarches intellectuelles et des expressions du lyrisme que nous sommes mal préparés à comprendre. La parole et le geste y prennent une importance que nous sous-estimons, y conservent un caractère de sérieux presque sacré. Quelques écoles et quelques missions n'ont pas changé cet état de choses. Et lorsque nous privons le Noir des moyens d'expression qui lui sont propres, nous lui faisons subir la plus lourde des contraintes — celle que nous aurions pu connaître si « l'occupant » nous avait dénié le droit d'écrire, de chanter et de peindre pour nous transformer en simples machines à produire. Mais cela n'est pas seul en cause. Au moment même où l'Africain se trouvait culturellement dépossédé, il était introduit dans le système d'une économie comptable, à laquelle rien ne le préparait, et projeté dans des entreprises où il devenait une force de travail anonyme. Cet effacement de la marque personnelle, dans les relations de la vie quotidienne et les rapports avec les choses, est venu renforcer en l'aggravant notre attaque des civilisations nègres.

De telles remarques aident à évaluer l'intensité des réactions évoquées. Je revois un de mes jeunes informateurs fang, et mon initiateur au *Bwiti*, qui m'exprimait sa colère avec une inquiétante passion. Il était la proie d'une agitation extrême. Son regard brillait d'une flamme que rien ne saurait éteindre. La scène se passait au moment de mon départ. Il se demandait soudain si je n'avais pas simplement joué avec cette croyance qui était la raison de sa vie. Il criait presque :

— Tu dois nous aider à devenir aussi forts que les catholiques. N'oublie pas que *Bwiti* sait se venger... On ne doit pas nous empêcher d'adorer notre Dieu. Nous avons une religion semblable aux autres. Pourquoi sommes-nous persécutés ? Les Espagnols tuent nos fidèles en Guinée. Les missionnaires détruisent nos reliques... Qui a le droit de nous priver du bonheur de vivre à notre manière ? Il faut faire cesser tout cela...

De terrifiants orages se préparent en Afrique. Ils peuvent avoir la soudaineté et la puissance dévastatrice des tornades qui s'abattent sur le continent. Les Noirs sont certainement plus sensibles à la dépossession culturelle qu'à la dépossession matérielle subie depuis un siècle. Les chefs poli-

tiques modernes doivent compter avec cette « poussée lente et irrésistible, humble et féroce » vers une vie qui ne soit pas façonnée à notre convenance. Ils s'appuient sur une telle force pour donner un dynamisme à leurs revendications d'indépendance et à leurs besoins de pouvoir. Ils adaptent leurs modes d'action afin de nous déconcerter et de se faire entendre par les plus traditionalistes des Africains. Les leaders « évolués », qui animent au Kénya la révolte antibritannique connue sous le nom de mouvement Mau-Mau, ont recours à de tels procédés ; ils engagent les combattants par un serment de vieux style, mais singulièrement contraignant ; ils affirment le droit des peuples à disposer de leurs cultures comme ils l'entendent ; ils jouent avec le feu.

L'écrivain noir américain Richard Wright rapporte, dans son ouvrage consacré à la Gold-Coast, des réflexions bien significatives. L'actuel responsable du destin de ce pays, le Dr Nkrumah, lui précise à l'occasion d'un entretien que seules trois ou quatre personnes ont la capacité de comprendre ce qui se « passe » aujourd'hui en fait de transformations économiques et politiques. Quant aux masses, qui donnent au parti gouvernemental sa puissance, elles sont littéralement séduites. Elles scandent avec ivresse le slogan : « Liberté ! Liberté ! Liberté ! » ; ce qui signifie pour elles, d'une manière immédiate : liberté d'être Africain et sans honte. Elles sont liées par des serments qui ont toute la valeur des anciens engagements. Elles idéalisent leur chef, lui donnent tous les attributs d'un messie et d'un faiseur de miracles, voyant en lui un « Rédempteur », un « Mahatma africain », une « porte ouverte sur l'avenir de l'Afrique ». Les intellectuels éduqués dans les universités anglaises font la fine bouche, mais ils ne constituent qu'une opposition à pauvre clientèle.

Partout, la vieille Afrique joue de tout son poids malgré les apparences de modernisation. Dans les territoires relevant de notre domination comme dans les autres. Au Soudan, les partis politiques doivent composer avec la puissante société d'initiation connue sous le nom de *Komo*. En Guinée Française et en Côte d'Ivoire, dans le haut pays, le « Rassemblement Démocratique Africain » consolide son emprise en utilisant une association comparable, celle du *Poro*. Des prophètes se lèvent et leur passion peut emporter les élites confectionnées sur mesure, en même temps que les traces d'une civilisation qui a exporté l'idée de tolérance sans savoir se faire tolérer.

VERS OU ?

L'ambiguïté trouvée dans l'Afrique d'aujourd'hui n'est-elle pas d'abord celle que nous portons en nous ? Nous y voyons, avec un extraordinaire effet de grossissement, l'image de nos incertitudes. Cette inquiétude devant la marche d'un progrès qui doit d'abord saccager avant de faire prévaloir un ordre supérieur. Cet effacement de civilisations vétustes qui accompagne le remaniement complet de sociétés jusqu'alors bien encloses dans leurs limites étroites. Cette disponibilité angoissée d'hommes qui, devant un tel raz-de-marée, ne savent plus guère à quel saint se vouer. Tout est remis en cause, en Afrique comme dans la vieille Europe, avec une égale violence. Leurs destins sont à cet égard solidaires, non pas dans la mesure où la colonisation les aurait liés, mais dans celle où elles ont à faire abandon de cadres de pensée et de manières d'être non accordés au monde qui se construit. Elles sont toutes deux trop vieilles, dans leur part la plus « civilisée », bien que leur vieillesse remonte à des âges fort différents.

Chez l'une et l'autre se reconnaissent des symptômes, des mirages et des espoirs qui sont de même nature. On y décèle la dégradation toute semblable de religions autrefois porteuses de civilisations créatrices, l'arrachement de l'individu à une sécurité qui ne pouvait se maintenir que dans un monde cloisonné, la discordance entre un ordre social qui veut se perpétuer et une transformation matérielle ayant atteint le seuil à partir duquel une mutation des vieilles sociétés s'impose. A des niveaux différents, les phénomènes restent comparables. Comme le sont les réponses. Les jeux du conservatisme paraissent partout les mêmes. Le besoin d'un « Sauveur », d'un « Conducteur », a une expression africaine comme il a une expression européenne. Et les esprits les plus réalistes se tournent, ici et là, vers les exemples américain et russe qui enseignent les techniques de fabrication des sociétés modernes. L'Afrique, après l'Europe, commence à ressentir cet effet de fascination.

Il ne convient pas de poursuivre une comparaison qui deviendrait d'autant plus fausse qu'elle serait plus appuyée. Mais il n'est pas douteux que l'Afrique moderne, en partie façonnée par nos mains, nous renvoie comme un reflet démesuré de nos propres incapacités. Les échecs que nous y con-

naissons ont les mêmes causes que notre difficulté à remodeler la société et la civilisation où nous vivons. Certaines réussites matérielles ne peuvent justifier l'oubli de notre impuissance à établir en Afrique des relations sociales et une activité créatrice, sur le plan de la culture, plus valables que celles détruites par notre domination. C'était pourtant cette tâche que nous avions voulu faire prévaloir sous le nom de « mission civilisatrice ». Il ne suffit pas d'avoir conduit l'Afrique depuis la date où l'Histoire l'avait comme oubliée jusqu'aux premières décades de notre XIX[e] siècle. Une telle marche n'est plus jugée assez rapide par beaucoup de jeunes Noirs. La Russie Soviétique a réalisé une « mise à jour » plus réelle et moins lente en Asie ; ce qui, entre autres choses, explique son prestige croissant et tend à faire considérer le socialisme marxiste comme une technique efficace de développement des pays « attardés ».

Mais l'ambiguïté que nous décelons en Afrique, c'est aussi celle que nous impose notre qualité de colonisateurs. Notre fierté autant que nos intérêts nous empêchent d'avoir un regard critique nous permettant d'évaluer la portée de notre emprise et ses effets. Nous évitons de faire le compte de nos tricheries et de nos désillusions, par crainte de fournir des arguments qui nous seront retournés. Nous refusons de prendre conscience de nos faiblesses et des changements profonds qui ont permis une représentation africaine, même si cette dernière siégeait au dernier rang, à la conférence anticolonialiste de Bandoeng. Nous continuons à charger le Noir du poids de nos carences et de nos mécomptes ; il faut un responsable : nous disons que l'élève a déçu le maître et ne sait payer qu'avec l'ingratitude. L'astuce est grossière et se retourne contre nous. Le Noir l'utilise à son tour pour omettre les insuffisances des sociétés qu'il a édifiées et accuser notre domination d'avoir contrarié le progrès du monde africain. La mauvaise foi induit la mauvaise foi, comme le racisme induit le contre-racisme.

Est-il possible d'apprécier objectivement la situation complexe des peuples noirs d'aujourd'hui ? Qui aura la capacité de le faire sans recevoir les coups tombant à la fois des deux camps ? Le Dr Nkrumah, dans une brochure polémique publiée à l'époque où il animait l'opposition, récusait les divers témoins blancs plus ou moins engagés dans le jeu colonial. Il les mettait tous dans la même charrette. En première place l'administrateur et l'homme d'affaires, auteurs de la domination politique et économique, mais après eux

le missionnaire, coupable d'avoir apporté un christianisme intolérant à l'égard du Noir et trop tolérant vis-à-vis du système colonial, et l'ethnologue, jugé responsable d'une emprise qui, se mêlant parfois aux conclusions scientifiques, devenait plus contraignante. Mais des réactions de même nature sont aussi le fait des Blancs qui veulent maintenir une certaine forme de la présence européenne. Le refus du conformisme et des idées admises (depuis combien de temps ?) entraîne immédiatement l'accusation de subversion. Il semble, dans un tel contexte, que le simple fait de penser avec indépendance soit une contribution à l'indépendance des peuples africains, et au-delà une activité « antinationale ».

On ne s'engage pas en Afrique sans perdre la possibilité de rester neutre ou simplement réceptif, en raison de ces influences contradictoires, que je viens d'évoquer à l'instant, et parce que la fréquentation des civilisations nègres a la valeur d'une épreuve entraînant loin des frontières familières. Lorsque j'arrivai à Dakar, en 1946, j'étais surtout animé par une volonté de fuite, de dépaysement. L'expérience ethnologique que je souhaitais conduire avait la valeur d'une retraite, au sens originel du mot : je désirais disposer d'un recul suffisant pour mieux me reprendre en mains, après une époque ne m'ayant guère laissé le temps de la réflexion, et j'éprouvais le besoin d'accéder à une modalité de l'existence radicalement nouvelle. J'abordais l'Afrique moins pour elle-même qu'en fonction de moi-même. Je devais vite m'apercevoir de la naïveté d'une telle croyance. Les sociétés noires, dans le cours de la vie quotidienne, imposent une monotonie paysanne qui a tôt fait de tuer l'exotisme. Je n'avais pas perdu le goût de l'activité, ou de l'agitation, au point de m'accorder aisément à leurs rythmes. Les aventures que le paysan noir accepte de courir sont celles de l'esprit, mais par des voies auxquelles je me trouvais incapable d'accéder ; la passion des connaissances révélées, à l'occasion d'épreuves exigeant une abdication totale du corps et de la pensée, ne pouvait se substituer en moi à la passion de la rigueur et de la lucidité. Cette distance toujours maintenue, et non pas par calcul, accusait ma situation d'observateur professionnel alors que j'avais nourri, au départ, l'espoir d'une véritable conversion.

D'un autre côté, il m'apparaissait que les formes de civilisation auxquelles j'avais eu l'illusion de pouvoir adhérer avaient pris, tout au moins certaines d'entre elles, un aspect

d'anachronisme. Allais-je apprendre la vieille Afrique au moment où les nouvelles générations nègres se donnaient pour tâche de désapprendre une partie de leur passé ? Il y a toujours quelque ridicule à vouloir se montrer plus royaliste que le roi. Et tout compte fait, je découvrais que l'enseignement essentiel à recevoir se trouvait dans cet effort que font les peuples noirs pour recouvrer leur dignité, devenir des partenaires moins inégaux et apporter à leurs civilisations une certaine dose d'universalité. On devine combien une telle situation donnait à ma démarche un caractère ambigu : j'avais désiré l'Afrique pour prendre quelque distance vis-à-vis de la civilisation dite occidentale, et je me trouvais déporté vers l'étude de ces transformations par lesquelles les sociétés noires « s'occidentalisent ». Je me suis efforcé de maintenir la balance entre ces deux tendances, y trouvant à l'expérience une condition plus favorable à une rigoureuse objectivité.

Après quelques années de recul, et à l'occasion de retours occasionnels en Afrique, j'ai tenté de faire un bilan de mes impressions, en évitant de me perdre dans le détail pour retenir seulement l'ensemble des caractères communs. Emmanuel Mounier, une fois accompli son voyage à travers le monde noir, avait conclu à un « éveil » de ce dernier. C'est trop peu dire, et d'une manière qui nous concède un rôle que nous perdons de plus en plus rapidement. Il faut bien davantage parler d'une attente, d'un besoin passionné de changement. Les Congolais, tendus depuis trente ans vers le moment où s'accomplira la « bonne nouvelle », ont à cet égard valeur de symbole. Nul ne sait précisément ce que peut apporter une telle réalisation, sinon un bouleversement dans les conditions actuelles d'existence. La colonisation a rendu insupportable, pour un nombre toujours croissant de paysans noirs, l'Afrique traditionnelle autant que l'Europe expansionniste qui s'est édifiée au cours du XIX[e] siècle ; elles se sont détruites l'une par l'autre, en tant qu'idéal de civilisation, au cours de combats insidieux. Ce double refus, n'est-ce pas Nganga Emmanuel, fondateur de l'une des « églises nègres » du Congo, qui le manifeste de la manière la plus évidente ? Devant sa chapelle fragile et insolite, il brûle les derniers « fétiches » témoignant des vieilles fidélités africaines, mais il exhorte aussi ses fidèles à croire à un messie qui n'est plus solidaire d'un monde blanc maintenant réprouvé. Et tous les prophètes, qui ont imposé ce rejet absolu et symbolique des dieux anciens et du Dieu

« importé », entretiennent l'espoir de bâtir une société meilleure avec les pièces ramassées dans les débris des deux civilisations qui se sont affrontées. Ne soyons pas tentés de ne voir là qu'utopie grossière. L'expérience la plus moderne, celle de Gold Coast, conduite par le premier gouvernement africain, révèle de manière moins schématique ce combat sur deux fronts. Le Parti de la Convention du Peuple, sur lequel elle s'appuie, atteint sans ménagement les soutiens de la société traditionnelle et se donne pour but d'avenir la construction d'un Etat socialiste — ce qui montre le détachement au moins théorique à l'égard de l'exemple « occidental ».

Il y a une vingtaine d'années, Gertrude Stein écrivait à propos des Noirs en général : « Ils ne souffraient pas d'être persécutés, ils souffraient de n'être rien. » L'affirmation n'est vraie que dans sa seconde partie. Après avoir subi un contrôle qui niait la valeur de ses cultures en même temps que sa capacité d'initiative, le Noir ressent un puissant besoin d'affirmation. Il veut s'imposer à notre attention et à celle d'un monde devenu plus curieux de son destin ; il éprouve les limites de nos faiblesses ; il cherche à se faire reconnaître en tant que sujet de l'Histoire après avoir été longtemps un objet de troc ou un instrument tenu par des mains étrangères.

Les initiatives multiples, dont il s'est révélé soudain capable, témoignent de son souci de nous obliger à compter maintenant avec lui autant que de sa tension pour construire une société nouvelle adaptée aux exigences modernes. Il en est de même avec l'étonnante passion théoricienne dont sont enfiévrés depuis quelques années les jeunes intellectuels nègres. J'ai le souvenir des premières tentatives qui remontent au commencement de l'année 1946. Quelques réunions publiques avaient été organisées à Paris, à la Maison des Lettres et en d'autres lieux, sur l'initiative de l'essayiste Alioune Diop. J.P. Sartre, A. Camus, Michel Leiris, L. Senghor et Jacques Rabémananjara, le poète malgache emprisonné lors de la révolte de Madagascar, participèrent à ces débats. Il n'était guère question, en cette époque, que de faire connaître, et reconnaître par un auditoire cultivé, l'importance de l'apport nègre à l'édifice monté par les diverses civilisations. Après avoir récupéré l'art noir, qui devint le symbole d'un combat contre la routine de nos esthétiques et la paresse de notre sensibilité, ce furent les expressions littéraires et dramatiques, les formes de la pensée que les jeunes défenseurs de la culture nègre proposèrent à notre besoin

de renouvellement. Ils venaient nous offrir leurs richesses, espérant ouvrir ainsi un circuit d'échanges grâce auquel nos relations se trouveraient établies à un niveau plus égal. Leur prosélytisme ardent bouleversait le conservatisme douillettement replié sur lui-même, et peu soucieux de recevoir les dons d'hommes qu'il s'était donné pour mission d'éduquer.

La théorie de la négritude représente à la fois une exaspération et une transformation de cette générosité ; elle la suit de très près, mais modifie son sens en y incorporant une intention combative. En cette occasion, le Noir ne nous demande plus de « considérer » les valeurs exaltées par les civilisations dont il est l'auteur. Il nous impose ces dernières, et les oppose aux nôtres. Il en fait les instruments de sa fierté et échappe aux malédictions à laquelle sa race semblait le vouer. Il nourrit ainsi une réaction contre un sentiment d'incapacité sans appel qui s'est exprimé dans les littératures orales, dont le paysan nègre est l'infatigable créateur, dès les débuts de la colonisation. Mes enquêtes auprès des Fang gabonais m'ont amené à recueillir un écho de ce désespoir absolu ; dans l'une des légendes modernes, le Créateur est mis en scène au moment où il assure le partage des biens de ce monde : il accorde « richesse, autorité et savoir » au Blanc ; il ne laisse que la misère et le soin de « peupler la terre » au Noir. L'exaltation de la négritude est d'abord une lutte contre l'acceptation de l'infériorité, une manifestation de l'orgueil et de la dignité noirs retrouvés en face de la prétention blanche « à faire la loi ». Mais elle est davantage, et c'est par là qu'elle redevient générosité. Elle veut apporter un enseignement dont les sociétés modernes, mécanisées et encombrées de leurs artifices, ont perdu le souvenir ; par les œuvres qu'elle inspire, elle glorifie l'accord presque sexuel avec la nature ; elle est un rappel à voir au-delà des murs de nos villes et de nos usines, une incitation à être, selon la formule de J.P. Sartre, « en amour avec toutes les formes de la vie ». Et la spontanéité nègre, dont j'ai parlé à diverses reprises, apparaît comme l'expression quotidienne de cette jouissance. En même temps, et par contraste, les écrivains noirs inventeurs de la négritude font de cette dernière un long cri de souffrance. Leurs chants, évoquant les « malheurs » de peuples jusqu'aujourd'hui victimes, effraient comme une explosion raciale. Pourtant, ils se veulent témoignage d'une race ayant pâti plus qu'aucune autre et, à ce titre, devenue responsable d'une révolte qui ne la concerne pas seule, mais aussi tous les opprimés. Sartre

a écrit : « On pourrait nommer la négritude une Passion. » Elle apporte une réplique littéraire à cette espérance messianique et populaire qui anime une large partie de l'Afrique christianisée. Dans l'un et l'autre cas se retrouvent le même refus de soumission et la même attente d'une remise à neuf capable de changer les rapports jusqu'alors établis entre les civilisations et entre les hommes. Toutes deux reprennent à leur compte l'espérance révolutionnaire : le monde va changer de face. Mais sont-elles plus qu'un mythe ajouté au capital mythique dont les civilisations nègres sont riches ? Elles idéalisent la race et supposent une unité très illusoire de l'univers noir. Elles rejettent le passé, dans la mesure où il est chargé de souvenirs d'esclavage et d'aliénation, mais elles ont besoin de faire appel à ce passé pour dresser le Noir révolté en face du maître blanc. Elles sont porteuses de contradictions ; elles contribuent à une sorte de révolte à l'état pur, mais n'aident guère à définir des moyens d'action propres à changer la société noire. Elles sont affaiblies par ce même irréalisme dont Malek Bennabi a déjà dit qu'il rendait vaine une certaine renaissance musulmane.

Au cours des récentes années, les jeunes intellectuels noirs sont allés au-delà de ces premières affirmations. Ils ne se contentent plus de montrer le Nègre en tant que créateur de civilisations incontestables, ils le transforment en héros civilisateur. Ils contestent notre science et font de nos érudits des falsificateurs inconscients. Cheihk Anta Diop, dans un livre touffu comme la forêt équatoriale et qui devient le guide à penser des étudiants africains, impose les origines nègres de l'Egypte — et par là même de toute civilisation. Ne va-t-il pas jusqu'à transformer les « Par-isiens » en descendants de ceux qui ont habité le Temple d'Isis ? Et Cheikh Anta Diop a des disciples qui poursuivent sa démonstration. Il n'est guère de grandes créations humaines qui puissent échapper à leur dévorante revendication de paternité. Dika Akwa, dans une étude intitulée : « Itinéraire de la pensée nègre », le montre d'une manière d'autant plus apparente que sa démarche est plus schématique. Son mouvement accroche tout au passage : Moïse et Bouddha, tous deux nègres égyptiens ; le christianisme qui « semble » être bâti sur ce corps de croyances dont les Dogon, au Soudan, restent les actuels conservateurs ; et Nietzsche, Bergson, Marx et les philosophes existentialistes qui ont élucidé des systèmes de pensée impliqués par la philosophie vécue des peuples bantou. Ainsi le processus est-il maintenant à son achève-

ment. Après avoir hissé la culture nègre au niveau des grandes civilisations mondiales, les jeunes essayistes africains lui donnent la priorité et la manifestent comme portant en son sein toutes les autres. Leur savoir est un savoir de combat racial ; un peu à la manière dont la science soviétique s'est voulue, en un temps, l'outil mis au service de tous les prolétariats.

Mais il y a davantage à voir en ces entreprises déconcertantes pour un esprit occidental. Elles expriment des vérités qui sont plus saisies à la faveur d'une intuition passionnée, d'une révélation, que d'une analyse se voulant objective et précautionneuse. Alors que nous nous efforçons de conquérir les vérités une à une, le Noir souhaite les embrasser toutes d'un coup par le truchement d'illuminations capitales. Les procédés de la connaisance restent encore très divergents, quelle que soit la capacité de l'intellectuel africain à pénétrer dans nos systèmes de pensée. Il ne saurait effacer les empreintes imposées par sa culture d'origine ; il ne le peut pas, et ne le souhaite pas — à juste raison. Or cette civilisation, où les préoccupations sacrées continuent à dominer ou affecter toutes les activités humaines, ne s'est perpétuée ni par les monuments, ni par les livres. Elle se maintient par le jeu de la tradition, c'est-à-dire d'un enseignement oral. Elle repose d'abord sur la parole, et les croyances qu'elle transmet donnent au « verbe » un pouvoir créateur. Ces conditions toutes matérielles, dont la pensée nègre a disposé pour s'exprimer et s'enrichir, ont une influence déterminante. Elles contrarient la capitalisation du savoir ; elles ne suscitent pas cet effort contraignant sur soi-même auquel oblige le recours à l'écriture ; elles gênent cette attention critique, cette possibilité de prendre ses distances par rapport aux œuvres de la pensée, qui permettent d'échapper au conformisme et de renouveler les connaissances. Ces dernières avaient d'autant plus tendance à rester semblables à elles-mêmes qu'il était plus difficile de les fixer, de les enregistrer. Des habitudes intellectuelles maintenues pendant un millénaire, ou plus, continuent à exercer une emprise inéluctable, même sur les esprits les plus ouverts aux apports étrangers. Que ce passé ait un pouvoir déformant, nous en avons la preuve avec les réactions des étudiants africains à l'égard du marxisme. Ce dernier dispose d'un prestige considérable, en tant que moyen d'opposition et symbole de la réussite soviétique en Asie, mais il est inconsciemment remanié en tant que philosophie sociale. Son assimilation ne peut s'ef-

fectuer sans qu'intervienne cet effet de gauchissement imposé par les orientations de la pensée traditionnelle ; le phénomène semble connu des « initiateurs » comme des « initiés ». Il est sûr que le marxisme africain aura ses formes propres, un aspect certain d'hérésie.

Ces remarques ne doivent pas être interprétées au désavantage des peuples noirs. Elles ne sont que le résultat d'une réflexion sincère qui se refuse aux tricheries polémiques. Elles manifestent au contraire la vitalité des manières d'être authentiquement nègres. Ouvrir la discussion avec les représentants valables du monde noir, c'est les reconnaître en tant que partenaires ; ce qui exige de ne les traiter ni en élèves ayant des leçons à recevoir, ni en interlocuteurs trop fragiles pour pouvoir supporter toutes les vérités. En ce sens, l'ethnologue a le devoir d'exprimer sa pensée sans réserve ; il ne fait pas profession d'être flatteur ou censeur à gages.

La plupart des sociétés africaines ne supportent plus l'emprise européenne. Elles veulent recouvrer une autonomie créatrice. Elles souhaitent se moderniser sans rien perdre de leur originalité. Mais il est plus facile de mobiliser les sentiments pour la première que pour la seconde de ces tâches. Le Dr Nkrumah en fait aujourd'hui l'expérience en Gold-Coast ; et les difficultés sont telles que l'écrivain noir Richard Wright ne lui suggère rien de moins qu'une « militarisation » totale de la population. Faut-il donc saisir la liberté pour la perdre aussitôt ? Avec cette différence, capitale aux yeux des Africains, que la contrainte n'est plus d'origine étrangère.

L'ouvrage qui attend les jeunes générations nègres est propre à décourager les plus impatients d'action constructive. Tout est à faire. Il faut édifier, au-delà des particularismes ethniques, les nations ou confédérations ayant quelque cohésion. Il faut donner à ces ensembles une assise matérielle et économique. Il faut contribuer à l'émergence des nouvelles civilisations africaines. En regard de ces obligations écrasantes, nous avons à dresser un double passif. Celui de la colonisation. Cette dernière a toujours agi dans le sens d'une évolution qui était empêchée d'atteindre son terme. Elle a suscité le développement de l'éducation et le progrès économique, mais en les limitant. Elle a favorisé les transformations sociales, mais en les contrôlant. En toutes circonstances, le colonisateur s'efforçait de rester seul maître du jeu. Aussi, la plupart des territoires africains apparaissent-ils comme des embryons « fixés » avant d'avoir pu par-

venir au terme de leur cycle ; ils n'ont pas encore acquis la structure qui les rendrait viables. D'un autre côté, dans la mesure même où les Africains n'ont guère eu d'emprise sur les divers secteurs de l'activité moderne, ils sont mal préparés à cette reprise en mains des responsabilités pour laquelle ils combattent. On pourrait appliquer aux élites africaines ce que le sociologue Franklin Frazier a dit de la bourgeoisie noire aux U.S.A. ; par impossibilité d'employer leur talent, elles ont souvent été conduites à vivre dans le monde de la facticité.

Cependant, les sociétés noires ont un passif qui les met seules en causes. Les cultures qu'elles ont créées présentent d'incontestables faiblesses. Elles sont surtout efficaces au niveau des groupements humains de médiocre extension et vivant dans un relatif isolement ; à cette échelle, elles excellent. Elles ont manqué des techniques d'aménagement de l'espace propices aux tendances unificatrices. Elles n'ont pas disposé de l'équipement « littéraire » indispensable à l'administration des grandes concentrations humaines. Les tentatives étatiques à grande échelle, révélées par l'Histoire africaine, ont pour la plupart échoué en raison de cette double incapacité ; elles ne laissèrent pas en place ces armatures qui ont, en Asie, survécu à toutes les vicissitudes. L'échec des entreprises unitaires a entraîné le renforcement du « tribalisme », cette extrême diversité qui dessine sur la carte d'Afrique une mosaïque de zones culturelles et linguistiques. Il n'a pas favorisé la fusion de peuples qui, en certaines parties du continent, représentent des âges très différents de la civilisation, laissant entre eux un « écart » qui contrarie maintenant la construction d'une nation moderne. Le repli sur soi des sociétés noires traditionnelles comporte des séquelles non négligeables. Il a enserré les groupes sociaux dans les limites étroites d'une micro-histoire et n'a pas permis cette préparation historique qui serait propice aux expériences actuelles. Il a renforcé le sentiment d'appartenance clanique ou tribale, et ce dernier continue à déterminer l'action des chefs ou responsables de type moderne alors que devrait prédominer l'esprit de « service public ». Je n'ai nullement l'intention de poursuivre un procès où serait pesé le pour et le contre, mais il me semble nécessaire d'ajouter encore une remarque. S'il existe un relatif accord pour agir contre la domination blanche, cette unanimité dans l'opposition recouvre de multiples divergences quant aux buts à atteindre et des rivalités d'intérêts. Les uns veulent une progres-

sion accélérée transformant la face du monde noir, les autres rêvent d'un retour à une Afrique retrouvant son ancien visage. Les uns entreprennent de construire des nations nègres au sein desquelles les particularismes s'aboliraient, les autres imaginent une prépondérance ethnique rétablissant les privilèges disparus. Les uns entrevoient une vaste action collective apportant à tous plus de prospérité, les autres conçoivent la prise du pouvoir comme limitée à une bourgeoisie qui devrait récolter les profits avec les responsabilités.

Les nouveaux responsables de l'avenir africain surmonteront les obstacles en recourant aux mesures d'exception. Mais c'est avec ces dernières que les risques paraissent les plus grands ; ils sont à la mesure de l'enjeu. Le cas de la Gold Coast est à ce titre riche d'enseignement. A l'encontre d'un nationalisme bourgeois, prudent et soucieux de maintenir l'apport occidental, le Dr Nkrumah a mobilisé les forces populaires pour les mettre au service d'une tâche de reconstruction totale. Afin de maintenir cette large adhésion, il a adapté le langage politique, le simplifiant et lui donnant une qualité émotive ; il a attaqué les pouvoirs traditionnels, mais il a été contraint de faire appel au dynamisme que recèle encore la tradition ; il a entrepris d'agir en tant que leader moderne mais dut consentir à apparaître comme un personnage sacré, capable d'accomplir des miracles, et un messie faisant des gens de Ghana un peuple élu. Il reste difficile de prévoir quelle tendance sera prépondérante si ce fragile équilibre d'influences contradictoires vient à se rompre. Le Dr Nkrumah a une connaissance profonde des réalités africaines ; il sait l'appliquer pour répondre aux besoins de sa politique. Dans les limites de la société noire typique, l'individu est soumis à une sorte de « dirigisme » qui régit ses sentiments et ses amours, ses croyances et ses peurs, ses loisirs en même temps que ses multiples activités. Il est pris dans un tissu social où tout se tient. Aussi le Dr Nkrumah, organisateur génial, a-t-il compris que le parti politique ne pouvait conserver, par rapport à un tel contexte, les caractères qui sont les siens dans les démocraties libérales. Il en a fait un cadre moderne recouvrant les sociétés tribales pour les unifier. Il l'a conçu comme un système social complet intervenant non seulement au niveau des divisions régionales et administratives, mais agissant aussi à l'intérieur des divers groupements spécialisés — depuis les syndicats, les coopératives jusqu'aux associations de femmes et de jeunes — et régissant le détail de la vie quotidienne. Le paysan

noir a été préparé par son passé à cet engagement total qui peut se substituer à son ancienne allégeance clanique ; il ne conçoit d'adhésion efficace qu'exclusive et capable d'affecter l'ensemble de son comportement. Toute la force du Dr Nkrumah est d'avoir obtenu une telle conversion.

On voit quels sont les risques. Les peuples africains, soucieux de retrouver leur autonomie, et en particulier sous la forme culturelle, s'opposent à l'Europe par des mouvements où la xénophobie et le racisme de combat interviennent. Ce ne sont pas là des armes qui se manient sans danger : elles ravagent souvent plus qu'il n'était envisagé au départ. Mais dans le même temps, la reconstruction des sociétés nègres exige une intervention à caractère « totalitaire », sans laquelle elle ne saurait être qu'illusoire. Qu'adviendra-t-il, pour les Noirs eux-mêmes, si ces deux forces s'associent de manière durable ? L'Afrique est en mouvement. Vers quels buts ? Elle peut offrir le spectacle d'une renaissance manquée, ou au contraire, donner l'exemple de cette grandeur exaltante qui est toujours celle des hommes s'astreignant à de nouveaux commencements. On est tenté de l'interroger. Elle continue à déconcerter. Sa face sombre reste énigmatique, ne livrant guère plus de révélations sur l'avenir que les statues funéraires fang sur les mystères de l'au-delà.

Georges BALANDIER.

Afrique ambiguë *paraîtra aux Éditions Plon dans la collection « Terre humaine ».*

Basil Davidson.

LES RAPIDES

Le capitaine Stanton occupe à Delmina, en Afrique tropicale, une situation privilégiée. C'est là que pendant trente ans il a travaillé aux côtés de son ami Martins, chez les Balongo de la côte, au bord du fleuve Wakengo. Il habite la villa Lunda avec James, un noir qui est devenu son ami. Dans cette villa luxueuse tout le monde trouve un accueil chaleureux, et dans certaines circonstances, l'hospitalité. Le capitaine Stanton, pour qui l'Afrique n'a plus de secrets, se sent chez lui et en sécurité. Les rapides du Wakengo représentent une frontière infranchissable entre lui et le reste du monde. Rien ne semble devoir troubler la paix régnant entre les Balongo et les Européens. Le capitaine Stanton maintenant âgé de soixante ans n'espère plus qu'une chose, l'arrivée de sa fille Stella qui vient de terminer ses études à Paris. Une grève éclate dans la plantation de sucre de Kowalski. L'agitateur principal est un certain Sabalu appartenant à un groupe nationaliste Balongo. Fidelis Musombe, un indigène qui a fait ses études en Europe, travaille à centraliser les forces des nationalistes, à défendre son peuple auprès des Nations Unies. Un vent de révolte souffle sur les Balongo et Fidelis Musombe, avec l'autorisation du nouveau gouverneur libéral de Delmina, débarque dans cette ville le même jour que Stella.

Le capitaine Stanton, qui espérait finir ses jours dans le calme auprès d'une fille européanisée, se trouve rapidement entraîné dans une situation où ses intérêts et ses croyances de vieux pionnier sont en opposition avec sa loyauté et son amour paternel. En effet Stella, dont la mère était une indigène Balongo, est revenue s'installer définitivement à Delmina non seulement pour y retrouver son père mais aussi parce qu'elle participe activement à la lutte des nationalistes aux côtés de son fiancé, Fidelis Musombe.

La population européenne est sur les dents. Tout le monde craint une révolte indigène. Tom Hansen et le Gouverneur demandent amicalement au capitaine Stanton de persuader Stella de se retirer de la lutte, d'éviter toute compromission avec Musombe. Stanton n'y parviendra pas et, peu à peu, sentira pour lui-même la nécessité de faire quelque chose, quelque chose qu'il ne perçoit pas encore très bien, mais que son attachement aux indigènes mêlé au respect que sa fille lui inspire finira par déterminer.

Stanton suivit à pied un chemin forestier conduisant à la Réserve indigène qu'il atteignit au bout d'une heure environ.

Les huttes paraissaient embusquées derrière les sous-bois verts et les ronces agglutinées. La route s'élargissait. Les gens étaient sortis des maisons. Ceux qui le virent approcher reculèrent, gardant leurs distances, rappelant les enfants; cependant personne ne l'inquiéta. Il passa sans encombre devant ceux qui, rassemblés sur la route, hors de leurs maisons, parlaient bruyamment. Mais il entendait et comprenait ce qu'ils disaient. Il percevait les rumeurs qui les agitaient.

Plus tard il serait impossible de définir l'idée ou l'orientation qui aurait permis à ces rumeurs de se transformer en convictions passionnées. Impossible et par surcroît inutile; aussi inutile que de discuter (de la manière dont les avocats et les fonctionnaires le feraient au cours de l'enquête et du procès) l'idée que rien ne motivait leur apparition et à plus forte raison leur développement. Elles surgissaient et elles se propageaient comme des rafales de vent empoisonné, pénétrant d'une hutte à l'autre et s'enflant en cours de route; elles prenaient des formes toujours changeantes, devenant plus sombres et plus denses au fur et à mesure de leur métamorphose.

En avançant au milieu de tous ces gens, Stanton entendait ce qu'ils disaient, ce qu'ils croyaient; il se sentait envahi par le désespoir et la peur. Les rumeurs se propageaient toujours de cette façon. Elles voyageaient comme le feu progresse dans l'herbe sèche; et seule l'absence totale de combustible pouvait amener leur disparition. Aujourd'hui, Stanton se rendait compte que les mots durs et rapides, les groupes serrés ne laisseraient pas ces rumeurs s'éteindre si aisément; l'incident des domes-

tiques de Bowles avait enflammé un convoi de matières explosives où s'étaient entassés des milliers de rancœurs provenant de milliers d'irritations profondes, de griefs ou de soi-disant griefs, d'années d'espoirs différés ou abandonnés, de peurs collectives et individuelles. Tout cela, oui, et bien d'autres choses encore. Il y avait le souvenir toujours aigu des événements survenus moins de trois mois plus tôt dans les plantations de sucre, il y avait certains abus ou soi-disant abus dont les Européens s'étaient rendus coupables vis-à-vis des femmes Balongo, il y avait la violence et, plus encore, la crainte de la violence. Et à tout ceci qui n'avait fait que s'amonceler, s'assembler et croître sans cesse, venait s'ajouter un arrière-fonds de souvenirs les uns intacts, les autres parcellaires, remontant à des événements vieux de plus de trente ans, à la grande révolte de 1915 et à de nombreux autres. Des souvenirs qui —, pourquoi pas ? — remontaient aux traditions antérieures à l'arrivée des Européens.

Il marchait parmi eux et il comprenait leur crainte, leur haine, leur exaspération. Néanmoins ils attendaient : ils attendaient toujours. Il pressa le pas en courant le risque de voir s'accroître leur défiance.

Il se dirigea vers la hutte de Sabalu, se rappelant qu'il la trouverait aisément au centre de l'agglomération. A l'extérieur, sur la route, un homme parlait avec deux autres. Tous les trois étaient des indigènes.

Stanton les héla en kilongo :

— Eh! vous autres! Où est Sabalu?

L'homme qui se trouvait le plus près de lui tourna la tête et répondit avec dignité :

— Me voici.

Stanton reconnut Sabalu et Fidelis Musombe, mais le troisième lui était inconnu. Il était heureux de voir Fidelis, il se sentait moins seul en sa présence.

— J'ai laissé Stella à l'hôtel, dit-il en anglais. Je suis allé à l'hôpital et j'ai entrepris Mme Bowles. Je lui ai fait raconter son histoire!

Mais ils le regardaient, tous les trois, même Fidelis, comme s'ils n'entendaient pas ou, s'ils entendaient, comme s'ils étaient décidés à ne rien croire. Ils étaient très loin de lui.

Il poursuivit, convaincu de parler en vain :

— Je sais donc ce qui s'est réellement passé. Je suis sans doute le seul Européen à le savoir. Tous les autres pensent qu'une révolte est sur le point d'éclater.

— Si vous savez ce qui s'est réellement passé, dit alors Sabalu, pourquoi n'allez-vous pas trouver les autres Européens pour le leur dire?

Fidelis Musombe, précis bien que légèrement pitoyable, fit une proposition :

— Je pense que nous devrions aller chercher Stella. Elle pourrait peut-être leur parler. Elle a des amis parmi eux.

— Non, dit Sabalu en souriant courtoisement, il est trop tard. Allons chez moi pour discuter un peu de tout ceci.

Ils s'assirent par terre et la discussion commença.

— James, mon domestique, dit Stanton, est venu vous voir la nuit dernière. C'est lui qui me l'a dit.

Sabalu raconta comment James, survenu au milieu de la nuit, leur avait appris l'incident relatif aux domestiques de M. Bowles.

— Un homme est venu nous prévenir. Il avait entendu un coup de feu et était allé voir. Il les avaient trouvés avant qu'ils ne s'enfuient. Il avait vu le blessé. Il avait vu l'Européen gisant par terre à l'extérieur de la hutte des domestiques. Effrayé, il s'était enfui.

Sabalu fit une pause, puis demanda d'une voix légèrement changée :

— Cet homme croyait que l'Européen était mort. Mais vous, vous savez qu'il ne l'était pas?

— Non il n'était pas mort. Tombé sur la tête, par derrière. Il pouvait s'être cogné sur le bord d'une pierre.

— Pourquoi donc a-t-on proclamé la loi martiale? Et pourquoi cette peur? Et l'interdiction des réunions?

— Ils craignent un soulèvement, dit Stanton. Un soulèvement Balongo. Ils disent que les domestiques de M. Bowles l'ont juré la nuit dernière. Que faisaient-ils, voulez-vous me le dire?

— Ils signaient notre pétition en faveur de Joseph, le boutiquier de Livingstone Square que l'on a expulsé. Un homme leur a pris ce papier, tard dans la soirée. Il n'avait pas le droit de le faire.

— Vous pensez qu'ils ne prêtaient aucune sorte de serment, ni rien de tel?

Sabalu répliqua sur un ton calme mais railleur :

— Bien sûr, nous sommes de vrais sauvages. Mais nous ne prêtons plus de serments. Ces temps sont révolus.

— Alors où sont ces domestiques? Pourquoi ne reviennent-ils pas pour expliquer ce qu'ils étaient en train de faire?

Fidelis intervint :

— C'est bien ce que je disais, capitaine Stanton. Ces hommes doivent revenir. Ils doivent se constituer prisonniers. Ils doivent expliquer la vérité.

— Ils diront que l'Européen était en état de légitime défense.

Fidelis jeta un regard méfiant et misérable à chacun de ses compagnons, il était obsédé par le sentiment de ses responsabilités.

— C'est peut-être vrai. Comment le savoir? Nous ne connaissons pas ces hommes.

Il s'adressa vivement au troisième homme : :

— Où sont-ils allés?

Le troisième homme marmonna à contre-cœur :

— Je vous l'ait dit. Ils se sont enfuis de l'autre côté de la rivière. Peut-être vers les nouvelles plantations. Peut-être au delà. Au delà de chez Kowalski. Nous devons vite les retrouver. Vite!

Sabalu intervint en appuyant bien sur les mots :

— Non, nous n'enverrons personne les chercher.

Ces deux-là, Sabalu et Fidelis, étaient solidement unis comme les côtés d'un même angle et, de ce fait, ils étaient aussi parfaitement opposés, aussi différents que possible l'un de l'autre.

— Vous avez vécu longtemps en Europe, dit Sabalu, vous avez oublié bien des choses. Ces hommes ne sont sans doute pas raisonnables. Peu importe. Nous ne pouvons pas les remettre entre les mains des Européens. Nous ne pouvons pas leur demander de revenir; même s'ils avaient tué un Européen, et cet homme blanc dit que ce n'est pas le cas, nous ne pourrions pas le faire. Pouvons-nous les accuser?

Fidelis lui répondit d'un ton aigre :

— Devons-nous donc accepter la violence? Devons-nous aller à l'encontre de nos décisions? Vous aussi, semblez avoir oublié bien des choses. Nous perdrons les amis que nous avons

en Europe. Ils penseront que nous aussi nous sommes pour la violence, que nous aussi nous sommes pour l'oppression. Vous avez tort.

Sabalu haussa les épaules. Il dit prudemment :

— Je ne connais pas l'Europe. Je n'y suis jamais allé. Si nous avons des amis en Europe...

Il fit une pause, comme si pour la première fois il tenait réellement compte de la présence de Stanton.

— Je ne pense pas que nous les perdrons. Mais il y a une chose que je sais. Si nous demandons à ces hommes de revenir nous perdrons des amis ici. Nous ne leur demanderons pas de revenir.

Stanton l'interrompit :

— Même si vous le leur demandiez ils ne reviendraient pas.

Et le son de sa voix s'élevant au-dessus de ces deux hommes, là, à cet instant et dans ce lieu, paraissait subitement amplifié et lourd de problèmes, prophétique, réduisant à rien leur querelle pacifique. Il vit que Sabalu se raidissait et lui jetait un coup d'œil : il sentit qu'il lui fallait absolument choisir. Maintenant, ici, vis-à-vis de Sabalu, vis-à-vis d'eux, il devait choisir à tout prix.

Il regarda fixement Sabalu et poussé par une force inexorable mais dégagé et presque joyeux il dit :

— Vous m'avez demandé de faire partie de votre délégation. Je le fais maintenant. Si ce n'est pas trop tard.

Il vit les traits de Sabalu se figer un instant sous l'emprise de la méfiance et se détendre aussitôt.

— C'est bien, répondit Sabalu. C'est très bien.

— Nous irons parler aux gens et nous les tranquilliserons, proposa-t-il rapidement, pour rompre l'atmosphère tendue qui régnait, nous nous rendrons ensuite en délégation chez le Gouverneur. Nous emmènerons Stella.

Sabalu sauta sur ses pieds, débordant de vie. Il dit avec énergie :

— Vous, M. Musombe, allez, s'il vous plaît, chercher la fille du capitaine Stanton. Et vous, dit-il en s'adressant au troisième homme, allez aux docks, M. Wahiri, voyez vos gens et dites-leur d'envoyer deux représentants destinés à la délégation qui partira d'ici dans une demi-heure.

Ce ne fut peut-être qu'à ce moment-là que Stanton put

évaluer la décision qu'il avait prise. Jusqu'alors il pouvait n'avoir écouté que sa propre colère, son sens de la justice, et son entêtement : et maintenant, pour aussi incroyable que ce fût, il lui faudrait marcher la main dans la main avec cet indigène. Il le regarda, cet enfant; et il vit un homme au regard pondéré et confiant, armé de courage et de dignité. Sa peau sombre et lisse ruisselait de sueur, ses yeux et l'expression de son visage tout entier semblaient tendus et fatigués; sa chemise déchirée était un peu plus décolorée qu'un chiffon aurait pu l'être et ses autres vêtements ne valaient guère mieux. Mais en dépit de tout cela ses yeux rouges et tirés restaient clairs et calmes, dénués de crainte. Il faisait bon regarder cet homme. Il inspirait le respect.

Sabalu l'avait observé silencieusement. Puis il commença à lui expliquer ce qui s'était passé depuis le matin.

Tout de suite après le lever du jour, dès que les rumeurs commencèrent de circuler dans la Réserve indigène, il avait entrepris de parler aux gens. Ces premières rumeurs étaient alarmantes mais il avait été aisé d'y répondre. Le bruit circulait que la proclamation du Gouverneur, le rappel des réserves de police, l'annonce de l'arrivée de forces militaires venant de la capitale concernaient non pas l'affaire de Bowles mais le fait que le vieux soulèvement de 1915 serait puni incessamment et d'une manière générale. A ceci on ajoutait que le Gouverneur allait envoyer sur les routes de l'intérieur toute la population mâle en âge de travailler; cette coutume était tombée en désuétude depuis plusieurs années mais sur les montagnes, loin de la côte, elle était toujours en vigueur. Un peu plus tard tout cela se trouvait confirmé. On apprenait, ou on disait, et il était difficile en un tel moment de distinguer la différence, que les lois s'appliquant au travail forcé allaient être rétablies. Aux dernières nouvelles on apprenait également que l'outillage des pêcheurs de la côte Balongo serait placé sous séquestre et que la pêche serait désormais l'apanage des Européens.

— Je pense qu'il n'y a pas un mot de vrai là-dedans, qu'il s'agisse du travail forcé ou de la pêche, dit Stanton.

— Je ne le pense pas non plus, fit Sabalu, mais il est tout aussi faux de dire que les Balongo fomentent une révolte.

Au début de la matinée, les gens avaient accordé quelque

crédit aux paroles de Sabalu. Mais au fur et à mesure que les mauvaises nouvelles, heure après heure, parvenaient de la ville, ils avaient continué de l'écouter mais ils ne le croyaient plus. Puis ils ne l'avaient même plus écouté. Alors, les rumeurs avaient commencé à grandir de telle manière qu'il n'était plus permis d'espérer les contrôler. Et peu de temps après, quelque part le long des sentiers où les rumeurs déchaînées voyagent, les femmes étaient rentrées dans le jeu.

Sabalu expliqua qu'au milieu de la matinée, les femmes savaient que la séparation massive des maris de leurs épouses, consécutive au travail forcé, irait de pair avec l'obligation de consommer dans la nourriture un produit spécial. Il s'agissait d'une certaine espèce de sucre. Une espèce de sucre bien connue qui rendait les hommes impuissants, inutiles. Bien sûr la consommation de ce sucre devait faciliter la séparation des hommes et des femmes mais elle avait aussi un autre but, celui d'empêcher les femmes Balongo d'avoir des enfants.

Devant cela Sabalu s'était trouvé sans aucun recours.

— Allons-y et essayons ensemble de nouveau, dit Stanton.

Le bruit ne fit que grandir lorsqu'ils approchèrent. Sabalu et son compagnon se faufilèrent à travers la foule pour atteindre un groupe constitué par un grand nombre de femmes et Sabalu commença de parler. Les épaules larges et puissantes de ces femmes lui faisaient face; c'étaient toutes des épouses et des mères en pleine force, mais leurs enfants ne les accompagnaient pas. Elles n'avaient ni enfants ni fardeaux; quelques-unes seulement s'étaient munies de bâtons longs et résistants et de branches dépouillées de leurs feuilles. Certaines avaient retiré leur robe et, le pagne excepté, se trouvaient nues. Stanton à qui le passé avait appris bien des choses comprenait parfaitement le caractère inquiétant de la situation.

Néanmoins, Sabalu continua de parler; il paraissait maigre et chétif en face de ces corps vigoureux et luisants; il continua jusqu'à ce que deux ou trois femmes se retournent pour l'écouter. A cet instant Stanton prit la parole. Il leur conseilla de rentrer chez elles, d'attendre de connaître ce qui se passait réellement, de ne pas s'en tenir aux rumeurs qui circulaient, d'envoyer une délégation chez le Gouverneur. Il expliqua qu'il se joindrait à la délégation et que le Gouverneur ne refuserait pas d'écouter un blanc. Pendant un bref moment Stanton

pensa que ces femmes allaient accepter ce qu'il leur proposait.

Mais il se rendit vite compte qu'il avait manqué de discernement. Une femme d'un certain âge, encore agile et vigoureuse, et qui de toute évidence était le chef, surgit impétueusement entre les épaules et les poitrines saillantes des jeunes et se planta devant Sabalu avec colère. Une énergie désespérée crispait ses mains; l'intensité de l'émotion se devinait à ses yeux humides. Ignorant Stanton comme si elle ne l'avait pas vu, déterminée à ne pas le voir, cette femme s'adressa uniquement à Sabalu; assise à califourchon devant lui, le visage tellement tendu par la colère que sa rigidité évoquait celle d'un clown grimaçant d'une façon grotesque, les deux seins flasques évoquant la faiblesse cachée dans son large corps vigoureux, elle lui lança des injures féroces, elle l'accusa d'être un couard, elle mit en doute sa virilité en des termes obscènes. Tout en continuant de crier elle se pencha rapidement en avant, et ses doigts crispés plongèrent brutalement dans les organes génitaux de l'homme, l'obligeant ainsi à reculer. Soudain elle s'emporta. Elle cracha sur Sabalu, sur Stanton et ce fut le seul geste dont elle gratifia celui-ci. Elle bondit vers les autres femmes et se mit à hurler.

— Qu'ils aillent trouver le Gouverneur! Qu'ils aillent lui faire part de leurs préoccupations et de leurs craintes, qu'ils lui demandent sa protection! Qu'ils y aillent tous, qu'ils y aillent donc!...

Stanton et son compagnon battirent en retraite. Stanton dit d'une voix lugubre :

— Heureusement que c'est vous qu'elle a pris à partie. A présent, l'affaire n'incombe plus qu'à nous deux. S'il accepte de nous recevoir, nous pourrions essayer de parler au Gouverneur.

— Ce serait une pure folie, dit Sabalu qui avait encore la respiration coupée et qui boitait légèrement à cause de la douleur provoquée par les doigts de la femme dans ses organes génitaux, nous ne pouvons rien faire tout seuls. Ils me mettraient en prison et vous aussi. Ces gens se trouveraient ainsi sans appui, sans personne qui puisse parler en leur nom.

— Mais ils ne raisonnent plus!

— Non ils ont peur, tout simplement.

Stanton regardait avec admiration l'homme déguenillé

et maigre qui marchait près de lui; cet homme savait ce qu'il voulait et se dirigeait droit au but.

— Cependant ils ne veulent pas qu'on les aide.

— Nous essayerons de nouveau.

Soudain Sabalu tendit la main :

— Regardez!

En face d'eux la place du marché semblait s'être vidée avec la rapidité de l'éclair. Le chemin qui en partait et que l'on empruntait pour aller à la ville regorgeait de monde. Sabalu se sentit envahi par le désespoir.

— A présent il est trop tard, dit-il.

— Oui, dit Sabalu qui allait beaucoup mieux maintenant; et après l'épreuve qu'il venait de subir avec les femmes le spectacle qui se déroulait devant lui semblait perdre de sa gravité. Nous ne pouvons plus les empêcher d'y aller. Il ne nous reste plus qu'à les accompagner.

Il hésita :

— Il vaudrait mieux, je pense, que vous ne veniez pas.

Mais il se trouva, tout simplement, qu'un tel problème n'existait plus pour Stanton. C'est sans aucune difficulté qu'il répondit à Sabalu :

— Si, je viens.

En atteignant la route ils hésitèrent; ils savaient qu'on les avait oubliés et qu'ils n'avaient aucun moyen d'empêcher la foule d'entrer en ville. Alors Sabalu franchit l'abîme qui les laissait indécis. Il toucha le bras de Stanton et le précéda en courant sur le côté de la route. Ils suivaient la foule mais leur allure était plus rapide. Ils dépassèrent tout le monde et ils se mirent à marcher en tête.

Comme ils approchaient, Stanton vit Stella et Fidelis marcher sur la route. Fidelis leva un bras et demanda aux gens d'arrêter, de l'écouter, de se rendre compte des dangers au devant desquels ils couraient en vain. Sa petite voix aiguë brisée par l'effort qu'il fit se décomposa en un cri. Stanton et Sabalu entendaient ce qu'il disait; mais les hommes et les femmes qui les entouraient et les suivaient n'avaient peut-être rien entendu ou n'avaient voulu rien entendre. Ils ignorèrent tout conseil, ils ne firent aucun cas de Fidelis qui, balayé et soulevé comme du bois mort, tomba à la renverse. A côté de Stanton des voix

criaient et vociféraient. Il tenait la main de Stella bien serrée dans la sienne. Il récupéra son calme et s'aperçut que Sabalu et Fidelis se trouvaient près de lui ainsi que Stella. Ils se remirent en route en direction de la ville.

*
* *

Ils s'enfoncèrent dans une ville qui ressemblait à un désert, à une région d'où l'homme se serait retiré. Devant eux des rues vides. De chaque côté des portes fermées, des boutiques cadenassées. Ils s'engagèrent dans ce désert avec le sentiment qu'il leur était hostile.

Lorsqu'ils atteignirent la poste centrale ils aperçurent trois soldats qui débouchaient sur la route, hésitaient et battaient en retraite vers le haut de la colline en direction de Livingstone Square où se trouvait la résidence du Gouverneur.

Ils attaquèrent la pente raide de la colline où l'on ne voyait plus ni voiture à bras ni marchandes et ils se rapprochèrent de la crête. Ils passèrent devant le Consulat britannique. La crête de la colline se rapprochait. Au delà du sommet ils pouvaient apercevoir les jacarandas qui protègent de leur ombre le centre du Square, et aussi les ruines de la vieille basilique qui est entourée des mêmes arbres vert pâle et opulents.

Sabalu dit d'un ton décisif :

— Ce sera pour bientôt.

Ils entendirent ces paroles prononcées d'une voix claire et dure qui semblait vouloir se refuser au frottement de tous ces pieds en marche. En atteignant le sommet de la colline Stanton se retourna un instant ; aussi loin qu'il pouvait voir il ne distinguait plus que des têtes et des épaules armées d'yeux tendus en avant. Ces yeux étaient devenus des milliers de points lumineux.

Sabalu dit :

— C'est maintenant.

Un petit chemin s'ouvrait devant eux, dépassait la crête de la colline pour aller se jeter dans le square ; une mince rangée de soldats armés de fusils se tenaient là, épaule contre épaule. Derrière eux se trouvaient deux ou trois officiers européens qui semblaient coller à leurs hommes.

Sabalu répéta :

— C'est maintenant.

Alors Sabalu et Fidelis firent demi-tour et commencèrent à se diriger vers la crête toute proche de la colline. Stella aussi fit demi-tour. Stanton les regarda et se décida à les suivre.

Devant eux en contrebas se trouvait maintenant la foule qui atteignait la colline, semblable à un immense et sombre raz de marée humain où brillaient des milliers de lumières.

Sabalu et Fidelis levèrent les mains au-dessus de leur tête et Sabalu leur cria de s'arrêter. Stanton aussi leva une main et cria. Ceux qui arrivaient en premier se raidirent, l'air anxieux et semblèrent vouloir retenir, les épaules contractées, le flot qui les poussait. Mais ils furent débordés et projetés en avant par tous ceux qui n'avaient pu ni entendre, ni comprendre. Ils arrivèrent devant Stanton et Fidelis puis devant Stella et Sabalu qui, en reculant, se trouvèrent contraints de s'engager dans l'étroit chemin.

C'est ainsi que peu à peu ils atteignirent de nouveau lentement la crête de la colline et parvinrent tout près de la rangée de soldats armés de fusils et étroitement collés à leurs officiers. Et c'est ainsi qu'ils atteignirent la rangée de soldats qui baissèrent leurs armes et firent demi-tour lentement avec leurs officiers.

Cet obstacle une fois vaincu, au moins pour un instant, le raz de marée et ceux qui le précédaient firent halte. A ce moment-là, dominant les voix des Européens qui se trouvaient derrière lui, dominant le murmure des soldats et le brouhaha de la foule, Sabalu cria et demanda qu'on l'écoute.

Il parlait en kilongo, il criait, il hurlait presque afin qu'un nombre de gens plus grand puisse l'entendre. On ne pouvait pas tous aller voir le Gouverneur. Quatre personnes pouvaient s'y rendre. Quatre pouvaient s'y rendre pendant que tout le monde attendrait.

On l'écouta. On attendrait pendant que quatre personnes iraient trouver le Gouverneur.

Sabalu se tourna rapidement vers ses trois compagnons :

— Dépêchons-nous, dit-il.

Les soldats ne les laisseraient peut-être pas passer. Mais Stanton encadré de Sabalu et de Fidelis s'élança vers les soldats qui reculèrent à son appproche et ménagèrent un passage aux

quatre arrivants pour se rassembler de nouveau rapidement. De cette manière ils se trouvaient séparés de la foule par la troupe.

Ils restèrent solidement groupés; à cent mètres, derrière un portail, s'étendaient les immenses jardins de la résidence. Entre eux et ces jardins il y avait un abîme de lumière creusé par la réverbération du soleil sur le pavé. Au bord de ce gouffre éclatant de blancheur ils hésitèrent un instant, serrés plus étroitement les uns contre les autres; alors ils furent abordés par deux officiers européens portant des shorts et des chemises kaki et protégés par des chapeaux à larges bords, qui tirèrent un revolver de leur ceinturon.

Stanton s'adressa au premier officier :

— John, allez trouver le Gouverneur et dites-lui qu'il n'existe qu'un moyen d'arranger cette affaire. Dites-lui qu'il vaudrait mieux qu'il nous reçoive tout de suite. Ensuite il pourra venir s'expliquer lui-même.

Et, désignant la foule du doigt, il ajouta :

— Ils pensent qu'on va les attaquer.

Le bel et jeune officier hésita et regarda la foule, à la fois anxieux et stupéfait. Mais son compagnon Browne intervint :

— Qu'on vous reçoive, *vous*, n'est-ce pas?

Ils firent comme si Browne n'existait pas. Stanton de nouveau insistait auprès du jeune officier pour qu'il les conduise tous les quatre auprès du Gouverneur.

Alors, derrière les épaules des deux officiers, au delà de l'étendue blanche de lumière on vit arriver trois hommes de la résidence. Ils portaient des uniformes bleus et leurs bottes claquaient sur le pavé. L'un d'eux était Tom Hansen.

— Écoutez, Tom, dit Stanton, pour l'amour de Dieu conduisez-nous auprès du Gouverneur.

Hansen eut un mouvement de surprise, et parut sceptique. Il dit d'un ton légèrement aigu :

— Je regrette, j'ai l'ordre de vous arrêter tous les quatre.

Stella éclata de rire. Sa voix tremblait et trahissait la peur qu'elle n'était pas loin d'éprouver.

— Ne voyez-vous pas tous ces gens? dit-elle, ne savez-vous pas qu'ils attendent que nous ayons vu le Gouverneur?

Un long silence suivit durant lequel l'idée que Stella et Hansen à eux seuls pussent décider de quelque chose parut

grotesque. Ils observaient ces deux-là se considérer fixement, l'air gêné et déjà hostile, quelque peu effrayé aussi; autour d'eux le silence devenait épais et le murmure croissant de la foule venait le remplir.

Hansen intervint le premier. Il se tourna vivement vers Stanton :

— Pouvez-vous faire quelque chose? Pouvez-vous les faire retourner à la Réserve?

— Je vous ai déjà dit ce qu'il faut faire, dit-il.

— Nous ne pouvons pas vous laisser passer, dit le bel et jeune officier, les ordres sont formels, capitaine Stanton.

— Ainsi vous avez l'intention de tirer? demanda Stella.

— Mais pas du tout, répondit le bel et jeune officier aimablement, du moins je ne le pense pas. La consigne est de ne pas tirer. A moins qu'il ne se produise quelque chose. Et je m'excuse, dit-il en lui souriant, d'ajouter : à moins que *vous* ne commenciez.

Son aisance ne faisait que les aiguillonner. Browne ne cessait de s'agiter, de murmurer, de s'agiter encore, mais le bel et jeune officier ne bougeait pas, il haussait les sourcils.

Stella dit :

— C'est absurde. Capitaine Stanton, pourquoi n'iriez-vous pas vous-même?

L'officier sembla hésiter. Car, en effet, à ce moment précis, il ne semblait pas que l'affaire pût trouver une solution pacifique. Il répondit d'un ton dubitatif :

— Je ne sais pas, mais je peux le faire.

Browne sursauta et, montrant avec son revolver ce qui avait attiré son attention, il s'écria :

— Regardez là-bas!

Ils se retournèrent pour constater que le rang de soldats poussé par la foule envahissante reculait pas à pas vers eux et commençait d'empiéter sur l'espace lumineux qui les séparait des jardins de la résidence.

Harrington harcelait bruyamment les soldats :

— Résistez, bon Dieu!

Puis il haussa les épaules, et il ajouta en manière d'excuse :

— Ils ne peuvent pas, vous le voyez bien!

Les soldats, toujours face à la foule qui avançait, continuaient de reculer.

Mais Sabalu saisit le bras de Stanton pour lui montrer ce qui se passait de l'autre côté. Un groupe de soldats en rangs serrés se tenait devant les jardins de la résidence. Ils se répandaient partout et se couchaient sur le pavé. Deux fusils mitrailleurs Bren montés sur pieds se dressaient devant les hommes couchés; et ces deux fusils plongeaient droit sur le rang de soldats, plongeaient droit sur la foule.

Stanton s'écria :

— John, c'est une folie de faire ça. Arrêtez-les!

Au même instant ils entendirent quelqu'un crier en kilongo, quelqu'un qui prévenait la foule que les quatre de la délégation avaient changé de côté, qu'ils avaient trahi. Cette voix happée par d'autres voix leur parvint comme un cri de désespoir.

— Sabalu, qui est-ce ? demanda Stanton.

— C'est Joseph, lui répondit Sabalu.

Stanton enleva son chapeau et s'épongea le front.

— Vous feriez mieux de vous dépêcher, John, dit-il à Harrington.

Hansen ne semblait pas exister; tout se passait comme si la décision à prendre était dans les mains du bel et jeune officier qui ne savait que faire.

— Impossible, dit-il, ce sont les ordres. Ils ignoraient sûrement que *vous* les accompagniez, n'est-ce pas ?

— Il est bien question des ordres! Allez dire au gouverneur ce que je vous ai déjà demandé. Qu'on vous ordonne autre chose, n'importe quoi d'autre.

Tout cela ressemblait à la répétition d'une scène, à une mauvaise répétition, comme si la mémoire faisait parfois défaut aux acteurs. Ils parlaient avec gaucherie, d'une voix incertaine; ils ne faisaient qu'attendre ce qui allait se produire, ce qui devait se produire.

Tom Hansen murmura quelque chose pour Harrington, puis il se tourna vers Stanton et lui dit :

— Vous pouvez venir avec moi tous les quatre.

— Pour être arrêtés ? demanda Stella.

Hansen haussa les épaules. Il y eut de nouveau une pause, une hésitation, et pendant ce temps des milliers de gens commençaient d'emplir le square.

— Vous entendez, Fidelis, c'est un piège, dit Stella. Il nou-

emmène dans les jardins et une fois là il nous arrête. Une fois que nous serons entrés.

— Il n'y a rien d'autre à faire, répondit Fidelis, nous devons le suivre.

Derrière eux la voix de Joseph s'élevait toujours, clamait le message, le répétait et le répétait encore, jetait son cri de désespoir.

— Je n'arrive pas à comprendre, dit Sabalu, allons les rejoindre rapidement.

Ainsi il venait d'ajouter le dernier maillon de la chaîne qui les liait. Browne intervint :

— Salaud! C'est bien fait! cria-t-il.

Il avança un bras, saisit Sabalu par l'épaule et, en trébuchant, le poussa dans l'espace lumineux; il le poussa encore plus loin au milieu de ce désert brillant, entre la foule et les jardins de la résidence, entre le peuple et les fusils mitrailleurs.

En l'apercevant, la foule attentive émit un lourd gémissement qui aurait bien pu être l'expression de l'angoisse. Mais il ne s'agissait pas d'angoisse. La mince colonne de soldats tantôt résistait, tantôt cédait du terrain. Finalement elle se rompit. L'étendue lumineuse fut envahie par des silhouettes noires qui, en criant, se précipitèrent vers Browne et Sabalu.

Dès l'instant où la mince colonne de soldats s'effondra et où les gens se ruèrent dans l'espace lumineux chaque scène se déroula lentement, existant pour elle-même, séparée des autres, comme appartenant à une série de photos que l'on examine les unes après les autres. Puis tout se transforma en un mouvement rapide de métal en fusion.

Les silhouettes noires s'éparpillèrent dans la lumière blanche, la transpercèrent pour atteindre Browne et Sabalu; elles couraient et criaient. La colonne de soldats avait disparu comme par magie. Dans cette petite zone de silence un tumulte gigantesque venait de surgir.

Une fois, deux fois la détonation d'un revolver déchira, frappa et augmenta ce tumulte. Une silhouette noire s'effondra dans la lumière.

Des hommes en uniforme s'élancèrent vers les jardins de la résidence; l'espace d'un éclair on les vit passer et disparaître dans les arbres. La pause qui s'ensuivit ne ressemblait plus à la précédente; c'était un simple moment de silence, de retenue

devant la fatalité, devant le pire qui allait se produire. Derrière eux des vagues frémissantes de gens semblaient porter une crête brisée et défaillante, menaçaient de s'élancer en avant. Tout autour, des silhouettes noires couraient en criant.

Puis on entendit les deux fusils mitrailleurs entrer en action. Ils tiraient en l'air. A ce vacarme soudain la foule réagit en baissant la tête.

Stanton tenait Stella dans ses bras; il écartait les jambes pour mieux résister à la pression de la foule.

Les fusils mitrailleurs ouvrirent le feu une seconde fois. Ils tiraient dans la foule. Ils en eurent la certitude en entendant les hurlements de douleur et en se sentant déportés. Stanton marcha en trébuchant dans la foule; il reculait et s'enfonçait au milieu des hommes et des femmes, et Stella se trouvait toujours près de lui.

A présent ils sentaient la panique de tous ces gens qui, pour échapper à la fusillade, reculaient. On entendit une troisième fois les fusils mitrailleurs qui tiraient, mais ce fut de courte durée. Ils tiraient de nouveau dans la foule. Ils en eurent la certitude en sentant les mêmes soubresauts, en constatant la même panique qui auparavant avaient précipité hommes et femmes en arrière. Ils se sentirent poussés, entraînés, emmenés, écrasés, mais Stanton avait réussi à garder l'équilibre. Il tenait toujours Stella. Le ciel semblait tournoyer mais ses pieds étaient rivés au sol.

Devant eux un homme parlait d'une voix insistante. Des mains d'homme saisirent Stanton et le poussèrent en avant. Ils se trouvaient enfin à l'ombre des grands arbres. La lumière blanche était derrière eux; la lumière blanche et le sang sur le pavé. Le visage de Stella était crispé de douleur; elle fermait les yeux à demi et ses lèvres tremblaient. Stanton la tenait par la taille et la portait en se frayant un chemin de l'épaule gauche qu'il avait libre; la main de l'homme serrait toujours la sienne et l'entraînait.

Ils dépassèrent la zone d'ombre et se trouvèrent à nouveau en pleine lumière. La foule compacte essayait pesamment d'échapper au destin qui l'attendait; il lui était dur de bouger, elle n'y arrivait pas. Un instant s'écoula pendant lequel elle resta complètement immobile.

Stanton vit près de lui un soldat indigène qui gémissait

de frayeur. Il n'avait plus de fusil; son uniforme était sale et déchiré. Le sang qu'il avait perdu par le nez et la bouche était coagulé sur son visage couvert de sueur. Ses yeux qui étaient grands et figés exprimaient la terreur. La foule l'avait assailli et avait failli le tuer.

Des mains poussaient Stanton en avant, des mains inconnues qui le tiraient, les mains de quelqu'un qu'il n'avait jamais vu. Il voyait avancer devant lui un dos musclé et tendu, recouvert d'une chemise fanée sur laquelle étaient brodées les initiales de l'Administration du Port; le dos bougeait d'arrière en avant, fendait la foule pour se frayer un chemin; la main de cet homme noir tendue en arrière tenait serrée celle de Stanton et l'entraînait.

Fidelis n'était pas loin non plus, tantôt se rapprochant, tantôt disparaissant à nouveau.

Lorsqu'ils furent dégagés de cette foule chargée de haine qui grouillait, luttait et piétinait ils suivirent un petit espace en forme de triangle et ils atteignirent un côté du square. Ils descendirent la colline et quelque cent mètres plus loin ils s'arrêtèrent subitement sous le porche d'une boutique. L'homme à la chemise de l'Administration du Port frappa du poing contre une porte; un autre homme l'ouvrit. Suivis par deux autres hommes qu'ils n'avaient pas encore aperçus ils entrèrent.

A l'intérieur de la boutique sombre et silencieuse ils firent une pause pour reprendre haleine; puis ils sortirent par derrière et se mirent à suivre un sentier qui les conduisit jusqu'au bas de la colline. Ils marchaient très vite. Ils couraient presque. Stella trébucha et se rattrapa en saisissant le bras de Stanton. Un des inconnus s'arrêta et la prit dans ses bras avec aisance et rapidité; son visage n'exprimait aucune émotion, il ouvrait légèrement la bouche et un peu de salive moussait sur ses larges lèvres noires.

Stanton appela cet homme, mais il fut de nouveau saisi par la main et entraîné. Il tenta de s'en débarrasser mais elle était trop forte pour lui; elle le tira et il finit par se laisser faire. Ils allaient très vite et ils précipitèrent leur allure pour s'éloigner des dernières maisons et pénétrer dans le sous-bois clairsemé au delà de la garde côtière de la ville. Ils n'entendaient plus le bruit de la foule; ils ne percevaient plus que le martèlement de leurs pieds et le son rauque de leur respiration.

Le long du sentier qui traversait le sous-bois ils allaient un par un; Stella était toujours dans les bras de l'homme; sa tête reposait sur l'épaule de son compagnon et ses cheveux s'accrochaient aux branchages. Stanton essaya de l'en préserver en les retenant de la main, mais il ne put y parvenir.

Le trajet dura longtemps et ils couraient toujours.

Ils coururent dans le bois jusqu'à ce qu'ils atteignirent le bord de la rivière où se trouvait une petite baie boueuse presque entièrement cachée par les arbres qui poussaient tout autour et par d'autres qui en pourrissant étaient tombés dans l'eau tranquille.

C'est dans cet endroit paisible qu'ils s'arrêtèrent. Stanton s'accroupit dans la boue pour reprendre haleine.

Un long moment s'écoula.

Stanton sentit une main se poser sur son épaule. Il leva la tête et vit James.

— Tout va bien, dit James, le bateau est là.

Stanton aperçut le bateau amarré qu'un arbre énorme dissimulait. James ajouta :

— Il nous faut attendre, attendre Sabalu.

Stanton regarda autour de lui pour voir ceux qui l'avaient emmené là, les hommes aux chemises de l'Administration du Port. Mais ils avaient disparu. Il ne vit que Stella qui était étendue près de lui sur le côté, la tête dans ses bras, et un peu plus loin Fidelis.

Ils s'assirent au bord de la crique boueuse sans parler et sans se regarder. Ils attendaient Sabalu mais Sabalu ne venait pas.

Un peu avant la tombée de la nuit quelqu'un arriva et prit James à part.

— Ils ont arrêté Sabalu. Il est en prison, dit James en revenant.

Ils en étaient sûrs depuis longtemps mais ils s'étaient refusés d'y penser. Ils s'inclinèrent en silence devant le fait accompli.

— Je vais aller à la Villa Lunda, dit Stanton au bout d'un moment.

Mais James se dressa devant lui :

— Non, vous n'irez pas. Ils vous attendent. J'ai envoyé quelqu'un pour m'en assurer.

Il avait bien dû s'en douter, mais il n'en fut pas moins choqué.

— Que me veulent-ils, dit-il avec ennui, après tout c'est ma maison.

Mais il savait que ce n'était pas vrai, du moins au vrai sens du mot. Tout était fini. Sa longue association avec Martins, leurs relations cordiales, leur tolérance, leur corruption décente, sa réputation, les excentricités inoffensives, les clubs et le plaisir d'en former d'autres, tout cela était fini. Tout ce qu'il avait édifié, Mfuni Stella, sa vie au sein de cette communauté, tout était fini. Et son attitude était bien étrange car il n'y pensait pas vraiment.

— C'est grave pour Sabalu. C'est un homme en qui j'ai confiance, dit-il tristement.

James murmura :

— Ils vont le garder en prison. Mais nous sommes toujours là et nous sommes nombreux.

Stanton se secoua. Il vit que Stella et les autres debout au bord de la rivière sombre lui jetaient un coup d'œil et l'attendaient. Ils attendaient qu'il ait fait son choix.

— Je vais de l'autre côté de la rivière. Je viens avec vous, dit-il négligemment.

Ils le regardèrent avec reconnaissance mais personne ne dit mot. Ils firent comme si cela allait de soi; et cependant ce n'était pas si simple et si évident. Stanton ajouta :

— J'ai vécu ici pendant trente ans. J'étais un des premiers chefs de la communauté.

Mais ils ne pouvaient pas le comprendre et ils ne répondirent pas. Il se leva et se pencha vers Stella en la prenant par l'épaule.

Ils se mirent à marcher dans l'eau peu profonde en direction du bateau caché sous l'arbre cent mètres plus loin. Ils enjambèrent le pont avant.

— J'ai apporté des vêtements et des vivres, dit James.

De valises et des paniers étaient là. Ils s'assirent tandis que James descendait dans la cabine du moteur pour le mettre en marche. Il démarra aussitôt et le bateau s'élança hors de la rade vers l'immense fleuve. Il faisait nuit et ils avançaient dans la sécurité que leur offraient les ténèbres.

Une fois loin de la rive, le bateau fut pris par le courant et déporté. Le grondement des rapides leur parvenait de loin, mais il se rapprochait peu à peu. Stanton était assis les bras

croisés autour des jambes; il observait les ténèbres qui s'étendaient juste au-dessous des lumières de la ville.

Ils avançaient doucement car James voulait éviter de faire ronfler le moteur trop fort; ils furent donc déportés en aval de la première cataracte dont ils entendaient les grondements. Ils descendirent la rivière et Stanton put voir la silhouette de sa maison, de la villa Linda tapie dans la nuit, au bord de l'eau.

Lorsqu'ils atteignirent le rivage opposé du Wakengo et traversèrent l'ombre que projetaient les arbres sur la rivière ils se trouvèrent exactement en face de l'endroit où s'élevait la villa Lunda.

Après avoir amarré le bateau, ils attendirent James pour gagner ensuite le rivage. Pendant que James déchargeait les bagages ils s'assirent sur un banc de sable, les yeux tournés vers la rivière.

C'est alors qu'ils aperçurent les flammes qui s'élevaient dans la nuit à l'emplacement de la villa Lunda. Un deuxième et un troisième feu s'allumèrent.

— Il y a le feu, dit Fidelis en anglais.

Sa voix et le clapotis de l'eau ressemblaient dans l'obscurité à de petits bruits étouffés.

— On brûle votre maison, dit Fidelis. Qui peut bien faire cela ?

Stanton pouvait à peine parler; il avait la gorge serrée et il souffrait de ne pouvoir se mettre à courir. Il haussa les épaules et avança au bord de la rivière pour observer les feux qui devenaient plus nombreux et plus puissants. On commençait même à entendre le crépitement des flammes.

Stanton grogna d'une manière un peu grotesque :

— Qui ne voudrait pas ?

Car ces petites flammes ne faisaient que rendre toutes choses évidentes et compréhensibles. Les petites décisions enflammeraient les grandes.

— La crucifixion non plus n'a pas dû être un très joli spectacle, dit-il d'une voix railleuse.

Alors Stella s'approcha de lui :

— A quoi servirait-il de le regretter ? Cela n'avancerait à rien.

Il lui prit la main pour la réconforter, car jusque-là il semblait avoir oublié son existence.

— Non, tout au plus j'essaie de me faire à cette idée.

Sa voix craquait, semblable au crépitement des flammes. Elle aurait voulu qu'il trouvât des paroles rassurantes; mais il ne savait que dire. Il n'y avait rien d'essentiel à ajouter. Il ne pourrait pas justifier vis-à-vis d'elle la position qu'il avait prise dans cette affaire; elle était capable de la comprendre toute seule.

— Vous vous en êtes bien tirée, dit-il, épuisé. C'est déjà bien que nous en soyons sortis indemnes. J'avais peur que vous ne soyez blessée par les gens.

— Ils ont blessé Fidelis, dit-elle avec un entêtement qui fit comprendre à Stanton qu'elle avait récupéré ses forces.

Surpris, Stanton se retourna.

Fidelis était blessé à l'avant-bras gauche.

— On m'a fait un pansement à la boutique, dit Fidelis, ce n'est pas grave.

Et il ajouta amèrement :

— Nous avons perdu Sabalu.

Il avait l'air d'un homme qui a perdu son chemin.

Stanton se sentait incapable de le réconforter au sujet de Sabalu car plus il y pensait plus il se rendait compte que c'était bien là le pire de tout. Il lui semblait qu'il en était responsable. Il ne pourrait jamais se débarrasser de cette idée et il ne voulait pas non plus.

— Ce n'est pas votre faute, dit-il à Fidelis, vous devez maintenant sortir de là. C'est ce que penserait Sabalu.

Il eut un petit rire qui sonnait un peu faux :

— C'est encore une chance qu'ils ne vous aient pas pris, vous et Stella. Ou moi.

Les bagages étaient déchargés mais personne ne se décidait à partir. Ils s'attardaient sur ce banc de sable, assis dans la faible clarté, avec la forêt derrière eux, et ils regardaient vers la rivière.

Du côté de la mer, au-dessus de la longue péninsule, le ciel était paisible et semé d'étoiles familières. Et juste au-dessous, semblable à un doigt élancé découpant l'horizon, on voyait la ville bâtie sur la crête de la colline qui sépare le Wakengo de la mer. Un peu plus bas il n'y avait plus qu'une ceinture de ténèbres au milieu de laquelle s'élevaient les flammes de la maison incendiée.

D'immenses langues de feu éclairaient la rivière tandis qu'ils regardaient en silence.

— Elle brûle bien, la vieille maison, dit Stanton.

Ils attendaient.

James intervint en objectant qu'il ne fallait pas s'attarder là. A côté de Stanton, Fidelis bougea dans l'obscurité avec quelque difficulté :

— Comment pouvons-nous partir ? Sabalu est là-bas et ils ont tué des gens, dit Fidelis le visage luisant.

Ils se sentaient rivés à ce banc de sable, obligés de rester.

— Nous pourrions revenir de l'autre côté de la rivière, dit Fidelis, je pourrais même y revenir seul.

On sentait que c'était réellement ce qu'il voulait faire.

Stanton le prit par la main. Il tenait toujours Stella de l'autre.

— Non, si quelqu'un doit revenir en arrière, c'est bien moi. Croyez-moi, vous ne vous êtes pas enfui, ajouta-t-il.

. . . .

Il se sentit de nouveau très près d'elle et de Fidelis; uni à eux et fiers d'eux et même fier de lui. Il s'inclina vers l'incendie qui éclairait la rivière.

— Ce n'est pas seulement ma maison et trente ans de ma vie qu'ils sont en train de brûler. Ils brûlent aussi l'histoire et ils n'en sont même pas conscients.

Sa propre éloquence ne le surprenait pas car il se sentait léger comme s'il avait abandonné un lourd fardeau.

— C'est peut-être mieux ainsi. Les gens ne recommenceront pas — d'un bout à l'autre — s'ils ne doivent pas.

Stella et Fidelis le regardaient avec attention, avec le désir de le comprendre.

Ils s'aimaient et ils en avaient bien le droit. Qu'ils vivent donc en s'accrochant à cela; ils s'aimaient, ils avaient le désir d'être heureux et ils voulaient construire leur monde à eux une fois de plus.

— Oui, il faut absolument que vous sortiez de là et que vous alliez parler aux gens, dit Stanton brusquement.

— Nous irons devant les Nations Unies, dit Fidelis.

— Vous ferez tout ce que vous pourrez. Vous combattrez de votre côté, comme ceux — et il fit un effort pour se contenir — comme tous les gens là-bas luttent pour leurs idées.

Il se détendit :

— Ils perdent mais vous gagnerez.

Stella et Fidelis étaient étonnés mais il en resta là. Il ne voulait pas savourer tout de suite la satisfaction que lui procurait leur réaction. Il en aurait besoin plus tard.

Leurs yeux brillaient et James les incitait à partir.

— Vous venez avec nous, père ? demanda Stella avec insistance.

Stanton se sentait heureux. Stella et Fidelis étaient réunis et ils le resteraient. Peu importe ce qui arriverait; ensemble ils trouveraient la paix. Il avait confiance en Fidelis. Il sourit à Stella et répondit d'une voix indifférente :

— Non.

Ce mot unique était trop effrayant. Il s'empressa d'ajouter :

— J'ai encore des choses à faire ici. Des choses que je suis peut-être le seul à pouvoir faire.

Et pour adoucir le choc produit par la vérité, pour que la certitude de la séparation fût moins cruelle, il se retourna brusquement vers James et lui demanda de descendre dans le bateau :

— Lâche les amarres et laisse-le suivre le courant.

James s'insurgea :

— Le bateau va être entraîné par les rapides; un si bon bateau !

— Fais ce que je te dis, répondit-il.

Il sentit qu'il s'attendrissait et il ajouta :

— Sinon ils le trouveront et ils auront une piste.

Il entendit discuter Stella et Fidelis.

— Vous ne retournez donc pas là-bas, vous venez avec nous, dit Stella précipitamment.

Il n'avait jamais été aussi certain de ce qu'il voulait faire mais il renonça à lui répondre tout de suite.

Ils virent James descendre dans le bateau; le moteur se mit à ronfler, le bateau s'élança et piqua vers le courant. James revenait, trempé jusqu'aux os.

Stanton se sentait en pleine forme.

— Partons maintenant, dit-il tranquillement; c'est bien, James, il ne me restait plus qu'à voir la fin du bateau.

Cependant il savait que ce n'était pas le sort du bateau qui l'avait retenu là; il voulait savourer un peu plus longtemps le

merveilleux pouvoir de la vérité et de son accomplissement.

Il prit fermement la main de Stella; il sentait qu'elle avait confiance en lui et qu'elle était profondément émue. Il continuait de regarder en direction de sa maison; les flammes perdaient peu à peu de leur vigueur. Elles s'enfonçaient au bas de colline vers le brasier toujours incandescent; les sentiers rouges et jaunes disparaissaient au fur et à mesure que les flammes sombraient, puis ils s'effacèrent tout à fait et la silhouette noire du bateau devint elle-même à peine visible. Au bout d'un moment on ne vit plus que les cendres rougeoyantes de l'incendie. Le bateau fut happé par l'obscurité et il n'en resta plus rien.

— Il a disparu, murmura Stanton.

Un dernier lien venait de se rompre.

— Il s'écrasera au milieu des rapides. Mais sans nous.

Il se tourna vers Stella :

— Pouvez-vous marcher maintenant ? James voudrait que nous partions.

L'un contre l'autre ils se mirent à avancer dans l'épaisse forêt qui pousse sur ce rivage lointain du Wakengo. Ils glissaient dans la boue et les herbes où leurs pieds s'enfonçaient.

Chaque fois qu'ils s'arrêtaient dans les clairières pour se reposer, attendre et se cacher, ils voyaient passer des centaines de Balongo. Ils marchaient sans hâte et d'un pied léger vers les collines; parfois ils s'arrêtaient pour se reposer ou manger avec eux; lorsque la forêt devenait plus accessible, ils marchaient près d'eux durant toute la journée.

Ils avançaient en secret dans cette forêt énorme qui, sur la carte, était figurée par un vide, une longue ceinture désertique-non cultivable et abandonnée, où régnait la malaria. Ils suivaient un nouveau sentier que d'innombrables pieds venus de Delmina avaient piétiné, un passage étroit mais bien visible, une ligne de terre rouge protégée de tous côtés. Ils passèrent des jours et des jours dans cette forêt secrète et paisible. A présent ils rencontraient peu de monde, puis ils finirent par ne plus voir personne.

La plaine finissait là et il ne leur restait plus qu'à sortir de la forêt pour atteindre les collines rouges et arides qui se découpaient sur le ciel en face d'eux.

. . . .



Bien que remontant à quelques semaines, les troubles de Delmina semblaient fort loin. C'était l'après-midi, et le nouveau chef de la police prenait le thé avec Mme Danvers, sous la jolie véranda, dans les jardins du Consulat.

Ce bel et jeune officier détaché du Régiment Royal Balongo était le favori de Mme Danvers; et sans froisser la modestie de John Harrington, on peut dire qu'il le méritait. Harrington — qui n'était après tout que capitaine — devait son avancement au renvoi de Tom Hansen qui n'occupait plus qu'un poste subalterne quelque part sur la côte. Mme Danvers et d'autres personnes prétendaient qu'on avait commis là une erreur et une injustice. Les autorités, d'après elle, avaient utilisé Tom Hansen comme bouc émissaire.

John Harrington était reconnaissant à Mme Danvers de l'amitié et de la protection qu'elle lui offrait. Il avait de l'affection pour elle. Il aimait secrètement l'attitude maternelle qu'elle avait adoptée vis-à-vis de lui. Son jardin, au milieu de cette Afrique déserte, lui faisait l'effet d'être une oasis qu'il n'avait jamais découvert. Comme il s'était attaché à elle, il se rendit compte qu'au cours de ces semaines terribles elle avait vieilli et qu'elle se fatiguait plus vite. Il savait qu'elle souffrait profondément de la disparition du vieux Stanton et de sa fille, mais il savait aussi que ce sujet était banni de leur conversation. Il remarqua qu'elle voyait moins de monde qu'autrefois, qu'elle invitait moins de gens à l'heure du thé, et qu'elle évitait la société de Delmina. Elle parlait même de revenir plus tôt en Angleterre, avant son mari qui devait rester encore un an en Afrique; et Simon Danvers, qui ne semblait pas avoir retrouvé son calme habituel, avait dit à John Harrington qu'en cela sa femme avait peut-être raison.

— Nous ne nous sommes jamais séparés, avait-il dit, mais il est certain que nous ne nous sommes jamais trouvés dans une situation comme celle-ci. Tout a changé ici. Et je n'en vois pas la fin.

Et Mme Danvers, en prenant le thé sous la véranda, lui posait aujourd'hui la même question. Est-ce que ça va durer ? Est-ce que ça va durer longtemps ?

Il éludait la réponse parce qu'il ne savait que dire. Cela pouvait durer des semaines, des mois; il ne voyait pas pourquoi cela ne durerait pas des années.

Delmina n'était plus que désolation. Il y avait bien les patrouilles en uniforme du Corps de Défense, les fusils hérissés des troupes indigènes qui défilaient, les émissions de la radio gouvernementale qui assuraient que tout allait bien, la superstition populaire qui parlait d'incident, de « soulèvement temporaire », qui ne voyait là qu'un petit sentier un peu rude au milieu de la grande surface brillante de la paix coloniale; mais rien de tout cela ne faisait se dissiper les nuages.

John Harrington était sceptique. Un chef de la police, même s'il est très jeune, ne manque pas d'avoir une opinion personnelle. Il pensait, en effet, qu'il n'y avait plus aucun contact possible avec les indigènes. Au delà de la rivière, la forêt putréfiée gardait son secret. Elle cachait un grand nombre de gens et il aurait fallu savoir où ils étaient, ce qu'ils pensaient et pour quelles raisons ils persistaient à ne pas revenir. Un événement remplirait le vide et les rumeurs retrouveraient des ailes. John Harrington prenait tout cela avec une joyeuse indifférence qu'il ne cachait pas. Mais, ce faisant, il risquait de devenir impopulaire. Certaines personnes disaient qu'après tout il était jeune, que sa nomination était temporaire et ne relevait que de la loi martiale; mais les autres ne lui pardonnaient pas son attitude.

Il est vrai qu'il ne s'était encore rien produit de dramatique. Est-ce que les Balongo allaient se révolter ? Personne n'aurait pu le dire. Des compagnies entières avaient exploré la forêt et n'avaient trouvé personne; elles n'avaient rien découvert. Un silence lugubre s'était joué de l'armée.

Pendant ce temps, dans toute la province de Delmina, le long de la côte, les planteurs manquaient de main-d'œuvre. Seuls quelques Balongo plus hardis ou plus affamés que les autres étaient revenus à la Réserve ou dans les villages de la côte. La police les avait arrêtés et dûment contrôlés avant de les remettre entre les mains de l'Association des Planteurs qui, à son tour, les avait répartis dans les plantations les plus touchées. Mais il y en avait très peu. De plus, ceux qui avaient donné des explications insuffisantes aux autorités locales avaient été parqués dans un camp de barbelés où ils ne travail.

ient pas. John Harrington allait chaque jour rendre visite ces prisonniers. Ils restaient là accroupis sur les talons et rsqu'ils l'apercevaient ils regardaient par terre. Ils ne disaient en et sans doute n'avaient-ils rien à dire.

— John, quand cela va-t-il finir ? disait Mme Danvers avec ostination.

Il secoua la tête. Personne ne le savait. Il semblait bien que ersonne n'eût jamais vécu une situation de ce genre. En onséquence les choses suivraient le cours officiel. Le gouvernement, en Europe, avait voté des crédits. La flotte aérienne était enue de la capitale pour survoler la forêt mais elle n'avait rien u. De toute cette foule qui avait quitté Delmina et les villages ôtiers, personne n'avait rien vu ni entendu.

— Et les plantations de sucre, John ?

Les planteurs de sucre étaient désespérés quant au travail. s envisageaient de faire venir des Indous. Un ou deux parient de vendre et de rentrer chez eux; mais tout cela ne rimait rien puisque personne n'achèterait quoi que ce soit tant que a situation serait stagnante.

— C'est vraiment tragique pour eux, dit Mme Danvers, la lupart d'entre eux avaient *tout* investi dans ce pays.

— Oui, bien sûr, dit Harrington d'un ton sarcastique.

Mais Mme Danvers ne donna pas suite à cette réflexion; elle vait pris l'habitude de lui faire bien des concessions.

Le vieux Danvers, l'air absent et professionnellement ovial, vint les rejoindre et s'assit pour prendre le thé. Harington l'aimait beaucoup; Danvers faisait penser très exactement à une sorte de vieil oiseau sauvage, imperméable au monde. Sa place était là, au Consulat Britannique. Il repréentait le type parfait de l'Anglais qui, au sommet d'un volcan n éruption, y reste pendant toute une vie sans jamais admettre u'il n'est pas bien.

Aussi longtemps qu'il y aura des hommes comme Danvers, ensait Harrington, l'Angleterre se portera bien. Pour Danvers, ien ne pouvait aller mal dans l'Empire anglais; la situation ctuelle ne pouvait se rencontrer que dans des pays étrangers.

— Mais au Kenya ? avait osé dire Harrington.

Il aimait le vieil homme et près de lui il se sentait en sécurité.

— Non, avait répondu Danvers; au Kenya c'est tout à fait différent, la situation n'a rien à voir avec celle-ci...

— Cependant, voyez-vous, il y a une chose..., dit Danvers.

Et à le voir hésiter en tortillant sa moustache, Harrington se rendit compte de sa perplexité.

— Il y a une chose qui m'échappe.

— Oui, dit Mme Danvers, soulagée de parler enfin de cela, vous voyez, capitaine Harrington, nous le connaissions si bien. Et sa fille aussi. Une belle jeune fille. Croyez-moi. Je n'ai pas peur de ce que vous pourriez m'apprendre.

Harrington ne savait que dire. Il en était réduit à anticiper leurs questions.

— Je m'excuse, dit-il, mais le point de vue officiel est qu'ils — il hésita — qu'ils ont été entraînés par les rapides. Sans doute en essayant de fuir ? En somme, nous ne savons rien et nous ne cherchons pas à savoir.

— C'était une belle jeune fille, dit Mme Danvers.

— Oui, en effet; je l'ai vue ce jour-là...

Mais Mme Danvers changea brutalement de sujet.

— Vous avez arrêté un de ces agitateurs indigènes, n'est-ce pas?

Harrington ne répondit pas tout de suite.

— Oui, dit-il enfin, un nommé Sabalu. Il est un fait, entre nous soit dit, que c'est ce qui a tout déclenché. Un type qui s'appelle Browne.

Mais ils ne pouvaient pas le suivre plus loin. Il se rendit compte que sur ce terrain-là ils resteraient extrêmement réservés.

— Il ne parlera pas, continua-t-il, il n'a pas dit un mot depuis que nous l'avons arrêté.

Il regardait au loin, l'air morose; il détestait se souvenir du jour où l'on avait arrêté Sabalu, des fusils Bren, des six morts laissés sur place et des blessés qui remplissaient l'hôpital. Cet après-midi-là ne lui avait procuré aucune satisfaction.

Mais ils continuaient de le harceler de questions qu'ils posaient tranquillement comme d'habitude; et il n'avait pas la force de se ressaisir, de se lever et de partir. Ils avaient eu beaucoup d'après-midi comme celui-ci au cours desquels ils n'étaient pas arrivés à se délivrer de leurs hésitations, leurs doutes, leurs incertitudes et leurs désillusions. Il n'y avait pas de raison pour que cet après-midi s'écoulât différemment.

Cependant quelque chose se produisit.

On appelait John Harrington au téléphone. D'urgence. Lorsqu'il revint sous la véranda les Danvers comprirent que quelque chose s'était enfin passé. Ils se levèrent à moitié.

Il leur fit un signe d'adieu :

— Excusez-moi. Quelqu'un vient par la rivière. Dans un canot indigène. Un Européen.

Ils le questionnèrent avidement, mais Harrington était déjà loin.

Un peu plus tard Harrington se rendit chez le Gouverneur, un homme de faible constitution et par surcroît fatigué; les ennuis avaient rendu son teint grisâtre, il ne dormait plus et le crédit que le Gouvernement lui accordait ne tenait plus qu'à un fil.

— Ils ont traversé sous les rapides. Au-dessus de la troisième cataracte. Il semble qu'ils aient voulu venir la nuit mais qu'une patrouille leur a fait peur.

Le visage du Gouverneur ne bougeait pas.

— Il est impossible de traverser sous les rapides, dit-il avec mauvaise humeur.

— C'est ainsi, monsieur. Ils pensaient qu'on ne les verrait pas. Et c'est ce qui se serait passé si une patrouille ne s'était pas trouvée là par hasard.

— Racontez, dit le Gouverneur qui, les yeux hagards, croisa ses bras nus sur une pile de papiers.

Mais il n'avait rien à dire de plus. Il raconta au Gouverneur ce que le chef de patrouille lui avait dit et ce qu'il avait vu lui-même.

La patrouille avait repéré le canot, tout à fait par hasard, au moment où elle revenait de la pointe de la péninsule où se trouvent les panneaux d'affichage. Elle se dirigeait en suivant la rivière vers la Réserve Indigène pour relever le garde du camp de prisonniers.

Le chemin qu'elle avait emprunté la rapprochait des rapides. Au niveau de la troisième cataracte, les soldats s'étonnèrent de voir un canot à cet endroit. En face d'eux, à moins d'un kilomètre se trouvaient la première et la deuxième cataractes; en se brisant, elles déversent une eau blanche et déchaînée qui retombe en une multitude de petits rapides que par déférence on a surnommée la troisième cataracte. A cet endroit précis, la

patrouille aperçut un canot dans lequel deux hommes, un indigène et un Européen, ramaient violemment.

La patrouille se dissimula dans les arbres et attendit que le canot fût englouti ou se rapprochât des bancs de sable. Une fois le bateau près d'eux, les soldats sortirent de leur cachette et rentrèrent dans l'eau peu profonde où ils barbotèrent jusqu'à ce qu'ils purent s'emparer du canot et de ses deux occupants.

Ils envoyèrent quelqu'un chercher un officier, lequel devina qui se trouvait dans l'embarcation et appela John Harrington.

— Vous êtes sûr que c'est lui? interrompit le Gouverneur. Il n'y a aucun doute?

Harrington en était sûr. Cependant il n'en avait pas été certain sur-le-champ. En arrivant à l'endroit où la patrouille s'était emparée du canot, il n'avait pas reconnu Stanton dans ce vieil homme ratatiné au visage épuisé et envahi de barbe blanche, aux joues creuses, aux lèvres fendillées et sans couleur. Ils avaient dû avoir beaucoup de mal à retirer le vieil homme de son canot car il se tenait serré contre l'indigène et s'appuyait lourdement sur lui. Ils étaient assis ensemble dans la boue, la main dans la main; ils échangèrent à voix basse quelques paroles et l'indigène mit les bras du vieil homme autour de ses propres épaules afin de le soutenir davantage.

— Nous connaissons l'indigène également, dit Harrington, il s'agit de son domestique.

— Où sont-ils maintenant?

— Le docteur est auprès de Stanton, monsieur, dit Harrington pour éviter de répondre.

Il n'avait pas suivi le règlement et avait permis aux deux hommes de rester dans la même cellule. Stanton le lui avait expressément demandé. Il voulait rester avec l'indigène. Harrington avait accepté; il ne pouvait pas se débarrasser de l'image de ce vieil homme et de l'indigène assis dans la boue, la main dans la main, miraculeusement sauvés de la traversée des rapides et bien vivants. Le lien qui unissait ces deux hommes semblait bien étrange.

— Qu'a-t-il dit? demanda impatiemment le Gouverneur, irrité par l'expression lointaine d'Harrington.

— Presque rien, monsieur, dit Harrington en rougissant. A vrai dire, il m'a confondu avec Tom Hansen. Il dit qu'il est

revenu vous porter un message. C'est la raison pour laquelle il a traversé la rivière. Pour vous voir. Il veut vous voir.

La vérité était que Stanton s'était montré grossier, voire insultant.

— Poursuivez donc, dit le Gouverneur, de quel message s'agit-il?

Harrington haussa les épaules.

— Le docteur prétend qu'il n'est pas dans son état normal, monsieur. Ce message semble être une véritable obsession.

Le Gouverneur tapa sur le bureau.

— Je vous en prie, Harrington, le message.

— C'est un non-sens, monsieur, le docteur...

Le Gouverneur se leva brusquement les mains en avant.

— Quel est le contenu du message, Harrington?

Et il s'assit de nouveau, le visage pâle et convulsé.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur, tout ce qu'il a dit c'est qu'il vous apporte un message. Que les gens de la forêt veulent la paix, qu'il vient de leur part.

Le Gouverneur s'était raidi, il attendait; ses yeux n'étaient plus hagards. Harrington poursuivit :

— Ils veulent la paix, dit-il. Mais ils ne reviendront pas si vous ne leur envoyez pas un homme en qui ils peuvent avoir confiance. Il dit qu'il n'y a qu'un seul homme qui puisse y aller. C'est Sabalu. Oui, monsieur, l'agitateur que nous avons arrêté le premier jour. Sabalu.

Le Gouverneur se taisait et une fois de plus ses yeux s'étaient éteints.

— Il dit, monsieur, continua Harrington d'un ton officiel, que la seule chose à faire est de négocier la paix par l'intermédiaire de Sabalu. Sinon ils ne reviendront pas.

Le dégoût, sinon la douleur, tordait le visage du Gouverneur. Il finit par parler à voix basse :

— C'est tout ce que Stanton trouve à dire? Que nous leur envoyions leur chef le plus dangereux? Que nous acceptions des *négociations?*

Harrington était extrêmement gêné.

— Je m'excuse, monsieur, c'est ainsi. Le docteur prétend que le vieil homme n'a pas toute sa raison. Malaria et tout le reste.

Il se dépêcha de poursuivre car il ne pensait pas que Stanton n'eût plus tous ses esprits.

— Il tient à son idée. Il dit que nous avons arrêté le seul homme en qui ils ont vraiment confiance, le seul avec lequel nous puissions traiter.

Le Gouverneur se détourna d'Harrington et regarda par la fenêtre comme s'il n'avait pas entendu. De sa main gauche il pianotait sur le bord du bureau. Sans tourner la tête et du ton de quelqu'un qui souffre beaucoup il dit :

— C'est bien triste, Harrington. Stanton était un homme très agréable. Je l'aimais beaucoup et je le respectais.

Il pivota sur sa chaise et Harrington aperçut son profil ingrat mais sympathique, que le chagrin et l'angoisse déformaient. Il se sentit attristé pour le Gouverneur.

La voix du Gouverneur s'éleva; elle semblait venir de très loin.

— Je veux un rapport médical. Faites de votre mieux. Il *doit* nous dire ce qui se passe. Il le faut, entendez-vous?

— Oui, monsieur.

— Et tâchez de savoir ce qui est arrivé à sa fille. Si elle se trouve quelque part, elle y est avec Musombe. Nous n'avons encore aucune piste.

Harrington était soulagé de s'en aller. Mais il ajouta :

— Il dit, monsieur, que nous ne retrouverons jamais ni sa fille, ni Musombe.

Et sans oser regarder le Gouverneur, il sortit de la pièce.

Tous les jours, Harrington faisait son rapport au Gouverneur; l'entretien était rapide car il n'y avait rien à dire.

Le corps médical était dans l'embarras. Du point de vue mental, Stanton leur paraissait tout à fait normal; pourtant l'inspecteur médical, tenant compte du fait que le vieil homme était obsédé par le message et refusait d'en dire plus, concluait que la forêt, la fièvre, l'âge et l'épuisement avaient contribué à troubler son esprit. Harrington pensait qu'il n'en était rien.

L'examen médical une fois terminé ils conduisirent Stanton à la prison pour y procéder aussi longtemps qu'il le faudrait à des interrogatoires ou pour attendre de décider ce que l'on ferait de lui; ils différèrent le jugement que les lois applicables en période d'urgence et la réglementation de 1944 rendaient possible dans l'immédiat. Ils le séparèrent également de son

serviteur malgré ses violentes protestations; ils mirent le serviteur au secret en attendant qu'une décision administrative soit prise.

En conséquence il n'y avait rien à dire au Gouverneur.

— Je ne peux rien sortir de lui, monsieur, dit Harrington, au cours de ces pénibles entrevues. Il parle très peu. Il reste étendu sur le banc, le regard pensif. Parfois il me semble qu'il sourit. Il tient des discours décousus sur son passé et ses voyages, puis il répète à nouveau son *message.* C'est tout. A mon avis, il connaît parfaitement ce qui se passe dans ce pays, ajouta-t-il à contre-cœur.

Le Gouverneur le regarda d'un air las :

— Certainement. Il me semble, Harrington, que vous vous êtes pris de sympathie pour lui.

On aurait dit que le Gouverneur avait esquissé un sourire. Mais ce ne devait être qu'une illusion. Car le Gouverneur baissa les yeux et d'une voix familière fit comprendre à Harrington qu'il pouvait se retirer.

— Prenez votre temps. Mais il parlera. Il le faut.

Harrington se surprit à passer de longs moments dans la cellule paisible de Stanton. Chez Mme Danvers, dont l'intérêt ne faiblissait jamais lorsqu'ils abordaient ce sujet, il se surprenait à livrer l'essentiel de ses conversations avec Stanton; cependant il n'y avait rien de spécial à raconter, car rien ne se produisit jusqu'au début de la deuxième semaine.

C'est à ce moment-là qu'arriva de Paris une lettre destinée à Stanton. Obéissant aux ordres, Harrington l'ouvrit avant de la remettre. La lettre venait de Stella, mariée à Fidelis Musombe qui avait ajouté un post-scriptum respectueux. Le contenu de la lettre était affectueux; ils n'avaient pas été surpris en apprenant que Stanton était revenu à Delmina; ils s'exprìmaient avec tendresse et précaution comme s'ils avaient supposé que la lettre tomberait entre les mains de quelqu'un d'autre. Harrington se sentit très mal à l'aise. Ils ajoutaient que « Fidelis irait consulter les Nations Unies » et aussi que « l'on enverrait des avocats éminents » pour défendre Stanton et Sabalu. Et par-dessus tout ils lui demandaient de ne pas craindre qu'ils lui manqueraient en quoi que ce soit.

Après avoir recopié la lettre, Harrington la remit à Stanton sans un mot.

Stanton se dressa sur un coude et se mit à palper l'enveloppe sans l'ouvrir.

— Voulez-vous me la lire, John, dit-il lentement, je n'y vois plus très bien. Faites-le, je vous prie.

Harrington s'exécuta. Il se mit à lire d'une voix froide et irritée, furieux contre lui-même de se sentir ému.

Lorsqu'il eut achevé, le vieil homme, étendu sur le dos, dit au bout d'un long moment :

— Je ne veux pas d'avocats. C'est gentil de leur part d'y avoir pensé, c'est vraiment très gentil.

Il se tut à nouveau comme s'il n'y avait plus rien d'autre à en dire. Harrington que le silence effrayait lui demanda hâtivement :

— Est-ce que cela vous ennuie que je la montre à Son Excellence ?

— Mais pas du tout.

Et il lui tendit la lettre.

— Vous pouvez dire au Gouverneur que je ne veux pas d'avocats. Je ne vais pas me mettre à faire de la politique ; non, pas à mon âge.

Il eut un petit rire inattendu :

— Je laisse ce soin à la jeune génération, aux *enfants*.

Puis il rit pour de bon comme s'il avait dit quelque chose de vraiment comique à ses dépens et aux dépens de tous.

Le rire se transforma en toux et il se redressa sur un coude pour se pencher vers Harrington :

— Allez, mon garçon, allez dire ceci au Gouverneur. Il me comprendra. Dites-lui que je laisse ces affaires aux enfants. Dites-lui que tout est changé maintenant, que nous avons tous eu tort dans cette affaire.

Et une fois allongé il se mit de nouveau à sourire ; il respirait vite et s'épongeait le front avec un grand mouchoir rouge qu'il serrait très fort dans sa main. Il n'y avait plus rien à tirer de lui.

Les jours suivants, Stanton parla volontiers plus librement. Cependant ce qu'il disait ne pouvait être d'aucune utilité. Le vieil homme retrouvait la paix et lorsqu'il décrivait longuement dans quelles circonstances ils avaient atteint la frontière, il semblait se référer à un passé extrêmement lointain ; il devenait difficile de situer l'époque à laquelle il faisait allusion,

’il parlait des événements qui avaient succédé à la grande évolte de 1915 ou s’il s’agissait du présent.

Pourtant il fallait bien prendre une décision. On ne pouvait ternellement en rester là.

— Dites-lui, dit le Gouverneur, dont le regard s’alluma our un instant, et dites-lui cela à titre personnel, que je me rouve en face de l’alternative suivante : ouvrir son procès u accepter son appui quel qu’il soit.

Le jour suivant, Harrington se rendit chez le Gouverneur ont il avait transmis le message; il le salua très vite et il lui it sèchement que la situation était inchangée.

— Mais qu’a-t-il fait ?

— Ce qu’il fait toujours, monsieur. Il est allongé sur le lit, l rêve et de temps en temps il rit pour lui-même comme si uelque chose d’heureux lui arrivait. Il vous envoie le message abituel, avec une légère modification.

— Vraiment ?

— Il dit que nous pourrions envoyer son domestique dans a forêt. A défaut de Sabalu. Oui, je sais, monsieur, je lui ai épondu qu’il n’avait pas les pieds sur la terre; cela ne l’a guère mu. Il s’est mis à sourire et il m’a dit que c’est nous qui ’avions pas les pieds sur la terre! Qu’il est revenu pour nous e dire et qu’il ne peut rien faire de plus. Que tout est changé t que finalement nous serons obligés de négocier — oui, bien ûr, avec nos moyens habituels.

— Il ne se rend donc pas compte de la gravité de la situation?

— Bien qu’il ne le montre pas il s’en rend parfaitement ompte, monsieur. En général il est gai comme un pinson. Il ient de recevoir une autre lettre de sa fille.

Leurs regards se croisèrent rapidement.

— C’est tout, monsieur, ajouta Harrington d’une voix orne.

Le Gouverneur fronça les sourcils et murmura avec lassitude :

— Oui, c’est tout pour le moment.

Six semaines plus tard Stanton fut conduit à la capitale, à 50 kilomètres de la côte, pour être jugé. Sabalu, l’agitateur, t James, le serviteur de Stanton, prirent le même chemin, le nême jour. Le procès dura longtemps. Mme Danvers revint n Europe bien avant la fin. En conclusion, Sabalu, l’agitateur, fut condamné à dix ans de travaux forcés, James à dix-huit

mois de la même peine, et Stanton à trois ans de prison. Le bruit courut que l'indulgence avec laquelle on avait jugé Stanton revenait au gouverneur de Delmina. Mais personne ne pouvait l'affirmer avec certitude.

Le procès ne contenta personne. Les deux indigènes l'utilisèrent à des fins de propagande. Sabalu en profita pour parler longuement et tenir des propos gênants. Stanton lui-même redit son message sans jamais se lasser. Les journaux firent à ce procès une énorme publicité et les échos venant des autres pays n'étaient guère flatteurs. Mais le résultat fut nul quant aux renseignements dont on avait besoin.

On raconta que Stanton resta indifférent pendant la lecture du jugement. Il sembla que parfois il ne prêtait même pas attention à ce qui se passait. Pendant la plus grande partie du procès il ne cessa pas de sourire avec l'air de quelqu'un qui s'amuse vraiment, et son attitude ne fit ainsi que corroborer l'opinion commune, à savoir qu'il n'était plus tout à fait normal.

C'est la dernière vision que l'on garda de lui : un excentrique de plus, victime du terrible climat africain, selon l'expression indulgente des journalistes. On l'oublia vite et l'on passa à des affaires plus urgentes. On avait déjà perdu beaucoup de temps en se montrant juste, tolérant et compréhensif, et l'on ne tenait pas à en gaspiller davantage, à laisser aller les affaires à vau-l'eau.

L'absence persistante des Balongo de la côte devint beaucoup plus intolérable que leur présence ne l'avait jamais été. En conséquence on décida dans le plus grand calme mais l'œil vigilant de ramener les Balongo. Pacifiquement, dans la mesure du possible. Sinon...

D'énormes expéditions furent entreprises dans la forêt, après avoir été mûrement organisées. On finit par rencontrer des gens qui se cachaient. Ils se montrèrent intraitables et des incidents se produisirent.

Les événements suivirent leur cours et un peu plus tard, une chose en entraînant une autre, la guerre éclata.

Personne ne sait comment cela finira.

Basil DAVIDSON.

(Traduit de l'anglais par Rilka Walker).

FERRIÈRES-EN-TAPINOIS (III)

Trochu sait que Jules Favre est sur le point de partir « au-devant de la paix[321] », pour le quartier général prussien. Il estime donc assez ingénieux, *pendant que* son collègue et ami jettera les bases de la reddition, dite, publiquement, « armistice », assez subtil et, pour tout dire, finement rusé, de faire parler la poudre et massacrer quelques lignards. Intelligente mise en scène qui convaincra les Parisiens à la fois de sa fureur belliqueuse et de la déchirante impuissance où nous sommes de repousser l'envahisseur. Je suis étonné de l'oubli où presque tous les « historiens » de la guerre franco-allemande ont laissé cette concomitance. Chacun raconte ce qu'on appelle obstinément « la bataille de Châtillon »; mais je ne vois point rappelé ce qui est essentiel dans l'affaire : à savoir que cette fallacieuse escarmouche baptisée grand combat (à la manière de Bazaine pour sa plaisanterie crépitante du 7 octobre à Ladonchamps), est engagée par un chef de guerre qui se prépare à capituler. L'attention donnée aux dates, lorsqu'on veut écrire l'Histoire loyalement, est une règle aussi féconde qu'impérieuse. Retenons donc cette conjonction : l' « offensive » Trochu du lundi 19 septembre 1870 se déroule le jour même où Favre, cherchant Bismarck depuis la veille à travers les lignes allemandes, le rencontre enfin, à Montry.

L'armée d'invasion allait fermer le cercle autour de Paris. Demeurer coi, placidement, devenait tout de même difficile. Trochu ordonne donc une petite démonstration militaire. Pas de général moins prétentieux que ce brave homme. Sur ce que fut sa « stratégie » devant le siège, Jules Trochu, dans ses Mémoires, se montrera d'une humilité insigne et toute chrétienne. Mes

321. « Dans l'entrevue de Ferrières, par l'organe de M. Jules Favre, nous allions en réalité au devant de la paix. » (Déposition du général Trochu, le 26 juin 1871, devant la *Commission Parlementaire d'Enquête sur le 18 mars*, p. 185.)

« sorties » contre l'assiégeant, dira-t-il, elles se déroulèrent, en vérité, « au hasard des circonstances [322] ». Nous savons la raison très simple de la « sortie » de Châtillon. Quelle était la situation ce 19? Recourons aux spécialistes, etnon point à ceux qui pourraient passer pour suspects. Le colonel suisse F. Lecomte présente, semble-t-il, toutes les garanties de l'équité; c'est un neutre, et une compétence (il a suivi les cours de notre École de Guerre); au surplus, il pense bien [323]. L'avis des Prussiens ne sera pas non plus négligeable. Lecomte estime que les derniers jours qui s'écoulèrent avant l'investissement complet de Paris — du 15 au 19 janvier — offrirent à l'état-major français une remarquable possibilité d'action. Les troupes allemandes défilaient, autour de la capitale, sur une circonférence énorme (cent vingt kilomètres environ) et formaient un cordon sans aucune épaisseur; elles étaient, au surplus, dans leur marche, assez disjointes les unes des autres; « l'état-major parisien n'avait pas à hésiter; il devait profiter de sa position centrale pour assaillir l'ennemi [324] », lançant avec violence, sur tel point choisi, toutes ses meilleures troupes, et profitant du désarroi inévitable pour pousser ailleurs une offensive de diversion. « Pendant quatre semaines », révélera d'autre part le Dr Moritz Busch (l'attaché de presse de Bismarck) qui se réfère aux travaux du major Blume, « il n'y eut, sur notre immense ligne d'investissement, qu'un soldat d'infanterie pour l'espace d'un pas [325] ». Trochu, de son côté, de quoi dispose-t-il réellement en fait de soldats efficaces? Il articulera un chiffre, dans son grand discours des 13 et 14 juin à l'Assemblée Nationale; il affirmera qu'il avait alors « 85.000 hommes en état de combattre». Cependant le colonel Chaper, un des membres de la Commission d'Enquête de 1871, un député très sage de la majorité conservatrice, un ennemi décidé de Gambetta et de sa « politique d'aventure » (Chaper est le neveu du général Chabaud-Latour, directeur

322. Trochu. *Œuvres posthumes.* I. 273.

323. On le constate, par exemple, dans son appréciation de la garde nationale parisienne, « où dominait, dit-il, l'élément ouvrier », plein de « haine et de basse envie contre tout ce qui représente l'autorité ». (Colonel Lecomte. *Relation historique et critique de la guerre de 1870-1871* (III. 21).

324. *Id.* III. 53.

325. Moritz Busch. *Le comte de Bismarck et sa suite pendant la guerre de France* (1879) p. 251. Et Moltke, dans ses *Mémoires* (p. 181) précise que « la moitié de l'armée allemande étant retenue devant Metz et Strasbourg », mi-septembre, il n'avait, pour les opérations sous Paris que « 150.000 hommes seulement disponibles ».

e l'Artillerie), Chaper à qui tous les documents officiels ont été ournis et qui a pu en faire, à loisir, l'étude et la critique, Chaper éfute absolument, pièces et chiffres en mains, dans son *Examen, u point de vue militaire, des actes du Gouvernement de la Défense Vationale*[326], l'assertion du Gouverneur. Il veut bien ne compter our rien la cohue des gardes nationaux, qui n'avaient encore ucune formation militaire. Cette défalcation effectuée, restaient, 19 septembre 1870, sous la main du général Trochu, pour les pérations de guerre qu'il eût résolu d'entreprendre : 95.000 soldats le la « ligne », 14.000 marins, quelque 100.000 mobiles de province' lus de 15.000 mobiles parisiens, et 19.000 gendarmes, douaniers, orestiers et ex-sergents de ville, tous de solides gaillards, rudes et guerris. Au total, si l'on admet que les marins, préposés à la arde des forts, ne doivent point quitter leurs positions, si l'on e peut demander à Trochu d'employer contre l'ennemi ses gen-armes et ses ex-sergents de ville, réservés à l'intimidation des rouges », et si l'on veut encore même tenir pour imparfaits 0 ou 30.000 soldats trop jeunes ou mobiles inexpérimentés, près e 180.000 combattants valables. Combien en engagera-t-il dans affaire de Châtillon? Sur le papier, 26.000. En fait, 3.000 à peine. a « bataille » se soldera, en tués, du côté français, par 4 officiers t 95 hommes de troupe.

Ducrot, qui sait de quoi il parle, écrira dans sa relation du iège : « La diplomatie [du Gouvernement de la Défense Nationale] t presque toute la défense ont tourné autour d'une seule chose : crainte d'une émeute », l' « ennemi le plus éloigné » n'étant pas elui « qu'on redoutait le plus[327] ». C'est la « crainte d'une émeute », n effet, d'une émeute prématurée, qui a décidé Trochu à la sortie » de Châtillon, comme elle commandera sa « grande rtie » du 29 novembre, comme elle explique l'ultime combat du 9 janvier. Et Lecomte, qui n'est pas dans le secret, souligne la acilité avec laquelle les Allemands ont pu, en septembre, autour le Paris, exécuter une manœuvre lourde, en elle-même, des plus ros périls. Leur comportement, dit Lecomte, déconcerte tant fut d'un extraordinaire « sans gêne »; l' « on ne saurait qu'y eprendre », ajoute-t-il, à la condition expresse qu'ils aient eu la certitude que leur marche et leur installation sur les lignes de

326. *Annales de l'Assemblée Nationale*, n° 1416 D (1875).
327. Ducrot. *La Défense de Paris*. I. 215.

blocus ne seraient troublées en rien par l'ennemi. *Pouvait-on avoir cette certitude? Il le paraît. Il le fallait*, car un adversaire tant soit peu actif eût pu singulièrement compliquer ce majestueux déroulement », cet étirement, si « critique », de leurs forces « affaiblies [ainsi] sur tous les points[328] ». La « certitude » d'un travail sans risques, Favre s'était chargé de la leur fournir. On n'ignorait plus, depuis dix jours, du côté de la Prusse, que le Gouvernement de la Défense Nationale n'avait qu'une pensée : se rendre. Rien à redouter, par conséquent, des militaires de la capitale. Ils n'iront pas importuner les troupes allemandes dans la mise en place d'un investissement qui fait partie de leurs calculs.

Instructions du général Trochu au général Ducrot, chargé du petit trompe-l'œil innocent : « *tâter* le flanc » de l'ennemi « *mais avec la plus grande circonspection* » (*sic*]; si Ducrot juge bon de lancer quelques charges à la baïonnette, ne pas dépasser le village du Plessis-Saquet; « les hauteurs environnantes seront la limite extrême de cet engagement »; puis, « après un combat de canon, et de mousqueterie si les distances le permettent, la retraite par échelons sur Paris[329] ». On saurait mal se montrer plus modeste. « Il est facile de voir, commente Ducrot, avec aigreur, que l'abandon des hauteurs de la rive gauche était chose arrêtée » dans l'esprit du général en chef[330]. Ducrot, chez qui l'horreur de la République est au moins aussi vive que chez Trochu, n'a certes pas l'espoir, avec les maigres effectifs dont on l'a pourvu, de culbuter les Allemands et de les tailler en pièces, au point de leur interdire le siège de Paris. Il ne désire à aucun degré offrir aux gens de l'Hôtel de Ville l'occasion d'un triomphe militaire qui serait, pour la cause de l'ordre, une calamité. Mais il a le goût, en revanche, de faire parler de lui, — et d'autant plus que sa nomination par Trochu (un vieux camarade, qu'il tutoie) au commandement des XIIIe et XIVe Corps, quand l'âge et l'ancienneté y désignaient Vinoy, a provoqué de violents remous dans l'armée. Un « acte d'iniquité », déclarera le général baron Ambert[331]; Trochu avait reculé aussitôt, restituant à Vinoy son XIIIe Corps; mais Vinoy reste ulcéré[332], et Ducrot entend faire preuve de ses capacités et de sa

328. Lecomte. *Op. cit.* III. 9.
329. Trochu. *Op. cit.* I. 277; et cf. également Ducrot, *Op. cit.* I. 20.
330. Ducrot. *Id.* I. 48.
331. Ambert. *Op. cit.* p. 335.
332. « Ces froissements, par malheur, n'ont pas cessé d'avoir un rôle pendant le siège », écrit Mazade (*La Guerre de France*, II. 86) qui cherche

'ougue. Cet agité est embarrassant avec la tendance qui est la ienne de convertir en « efforts de fond des essais peu compro-nettants[333] ». Le 19 septembre, en dépit des instructions très ıettes du général en chef, et « sans l'avouer », Ducrot « se réservait le s'engager bien davantage[334] ». Il voudrait mettre la main sur es hauteurs de Clamart et de Châtillon, et interdire à l'ennemi es positions qui dominent les forts de Vanves et de Montrouge. 'ourquoi faire, mon Dieu, pourquoi faire, puisque M. Favre est éjà parti, depuis la veille au soir, qu'il doit être en train, présen-ement, de converser en tête à tête avec le comte de Bismarck t que les canonnades et feux de mousqueterie prescrits à Ducrot ont de pure forme? Mais Trochu n'a pas osé mettre son vieux amarade dans la confidence du grand secret, et l'autre, qui adore ı poudre, veut à tout prix faire l'intéressant. Il protestera encore, et aveugle, dans son livre de 1875; il écrira, comme un sot : les troupes d'élite [le 19 septembre] furent soigneusement onservées en réserve[335] ». J'espère bien! Il se fera accusateur : État-Major général, dira-t-il, « négligea singulièrement [pour ıon « offensive »] les détails de la préparation et de l'exécu-on[336] ». Il voulait peut-être, quand le Gouverneur n'avait d'yeux ue pour Ferrières, qu'il s'occupât encore de la saynète burlesque e Châtillon! Ducrot s'emportera contre un de ses subordonnés, général Béchon de Caussade, qui, écrira-t-il « m'a *abandonné* à hâtillon », rentrant à Paris, avec sa division, sans y avoir été moins du monde autorisé, quittant tranquillement ses positions e Bagneux, ramenant ses troupes en arrière, sans crier gare, se endant coupable, de la sorte, d'un véritable crime militaire pour quel on aurait dû le fusiller. C'est vrai, c'est parfaitement vrai : aussade est parti, au commencement de l'après-midi, de lui-ıême; il a jugé qu'une demi-journée de spectacle, un spectacle ès fatigant et qui n'allait pas sans dangers avec ces obus ennemis ui tombaient çà et là, suffisait pleinement à remplir les vœux du ouverneur. C'est un ami de Schmitz, le chef d'état-major de rochu; et il sait à quoi s'en tenir sur le sérieux de l'opération.

cacher, sous l'évocation de ces incidents négligeables, la détermination ı'avait Trochu de ne point se battre.

333. Trochu. *Op. cit.* I. 253.

334. *Id.* I. 277.

335. Ducrot. *Op. cit.* IV. 366.

336. *Ibid.*

La paisible retraite de Caussade n'a pas été, du reste, le seul épisode significatif de cette « bataille » de vaudeville. Le général Appert, raconte encore Ducrot, « sous le coup d'une émotion inexplicable, prit sur lui de faire rétrograder la division Maussion [337] ». Autrement dit, tout le monde s'en va. Les généraux ne sont pas fous; pas un d'entre eux ne veut se battre; c'est entendu avec le Louvre. La guerre est finie. La parole est maintenant aux civils pour les basses besognes de liquidation. De très mauvaise grâce, ils ont consenti à ce divertissement parodique dont Trochu leur a fait comprendre qu'il était convenable, et, d'une certaine façon, nécessaire, avant les signatures imminentes. Mais cette farce doit être courte, et ils la bâclent sans vergogne.

Trochu bâcle, tout autant qu'eux. Il néglige la mimique, tenant pour superflu de se donner du mal. Et chacun l'approuve, — sauf Ducrot qui n'y comprend rien et mène un train d'enfer. « Chose étrange », écrira le bon Mazade dans son récit *La Guerre de France*, « personne », à l'état-major général, « ne savait ce qui se passait sur le champ de bataille de Châtillon, et on ne prenait pas des moyens trop efficaces pour le savoir [338] ». Trochu ne bougeait pas; il se sentait mal à l'aise à l'égard de Ducrot, et ne souhaitait point de se trouver en sa présence. La petite bagarre a commencé dès le lever du jour. A midi, le Gouverneur n'a toujours pas quitté son cabinet. Les nouvelles qu'il reçoit le contrarient, l'alarment. Ducrot fonce tant qu'il peut. A midi 40, Trochu lui fait télégraphier par Schmitz : « Je fais appel à tous vos sentiments de prudence... [339] » et se décide à monter à cheval pour le tirer par ses basques, le ramener à tout prix au bon sens. Jolie scène en perspective! Des soldats pris de panique ont reflué en débandade jusque dans les rues de Paris, et Sarcey, qui s'est précipité, avec des journalistes, au ministère de l'Intérieur, pour savoir ce qui se passe, aperçoit, entre deux portes, un Gambetta bouleversé qui croit à une ruée subite de l'ennemi : « les Allemands sont peut-être à la porte Maillot! » L'incident est sans gravité; le court front de bataille de Ducrot n'a jamais été rompu et si, tout à coup, Ducrot s'est trouvé sans appui, un vide s'ouvrant soudain, à sa droite et à sa

337. *Id.* I. 43.
338. Mazade. *Op. cit.* II. 94 (et Ducrot, rageur : « personne, à Paris, ne savait au juste ce qui se passait sur le lieu du combat parce que, depuis onze heures du matin, personne n'y était venu voir » — Ducrot. *Op. cit.* I. 53).
339. Ducrot. *Op. cit.* I. 48.

gauche, c'est qu'il a été lâché net par ses divisionnaires Caussade t Maussion, sans que compte pour rien, dans la situation navrante ù le voilà, l'épouvante qui s'est emparée, sur ses arrières, de uelques zouaves, immobiles jusqu'alors dans un champ, et qu'une olée d'obus, tombant près d'eux à l'improviste, a fait s'enfuir errifiés. Quant aux Allemands, ils ne songent point à une offen-ive. Ils n'y songeront jamais. Dédaigneux de cette piqûre de noustique, ils poursuivent leurs opérations dans le plus grand alme, et au rythme prévu. Le Ve Corps prussien a soutenu le remier choc sans s'affoler aucunement, puis il a poursuivi sa narche sur Versailles où la boucle doit être bouclée, laissant aux Bavarois qui le suivaient le soin de régler, avec Ducrot, cette ffaire dénuée d'intérêt. C'était, dira trop justement le colonel ecomte, « traiter avec peu de sérieux, mais comme elle le méritait lu reste, la grande offensive [340] » libératrice à laquelle avait cru a population parisienne, dès qu'elle avait entendu, à son réveil, onner le canon. Se dirigeant vers Châtillon, le Gouverneur a encontré en route la division Caussade qui regagnait ses canton-ements. Très bien. Il en a profité pour tourner bride lui-même et ller faire une inspection des remparts. Ducrot se débrouillera our son décrochage. Trochu est trop heureux d'avoir ce prétexte our s'épargner un entretien désagréable avec un Ducrot qui n'a as cessé, depuis des heures, le niais, de lui demander pathéti-uement des renforts. Il faudra l'arracher de force au terrain et chmitz, à 17 h. 40, devra lui adresser cette dépêche : « Prenez ispositions immédiates pour faire rentrer les troupes à Paris. *a division Caussade est déjà en ordre derrière l'enceinte* [341]. » e pauvre Caussade, qui a si raisonnablement agi, Trochu aura, lendemain, une peine infinie à le protéger des vociférations et enaces que Ducrot répand sur sa tête. Il veut le faire passer en nseil de guerre [342], ni plus ni moins. Le Gouverneur arrangera la, consentant, pour apaiser Ducrot, à signer l'ordre d'une enquête », dont l'issue était prévisible [343]. Restait à rédiger le rapport militaire » qu'il fallait bien fournir aux Parisiens.

340. Lecomte. *Op. cit.* III. 57.
341. *Dépêches télégraphiques officielles* (1875) II. 248.
342. Cf. *Commission Parlementaire d'Enquête sur le* 18 *mars, Dép.* p. 454.
343. « L'enquête dont cet officier général fut l'objet amnistia sa retraite », rit gravement Trochu dans ses *Mémoires* posthumes; Caussade n'était ctime que d'un « malentendu » (Trochu. *Op. cit.* I. 279).

L'épisode piteux des zouaves était survenu comme une grâce du ciel. Le Gouverneur tenait son thème. Il allait gonfler l'incident aux proportions d'une catastrophe cruellement instructive, hélas, sur l'étendue de notre faiblesse et l'infirmité de ces malheureuses troupes, sans expérience, que nous étions réduits à opposer aux bataillons allemands. Les zouaves fuyards, ces lampistes, serviront aussi à taire, comme il se doit, les initiatives des généraux. Trochu prend le parti, d'ailleurs — vu l'exiguïté des effectifs lancés dans la « bataille » — d'avouer qu'il n'a point songé à livrer un très grand combat. Comment pourrait-il y prétendre? Nous n'avons plus d'armée réelle. Il invente donc une expression qui lui servira beaucoup, par la suite. « Aujourd'hui 19 septembre, dès le point du jour, le général Ducrot a fait une *reconnaissance offensive* en avant de ses positions [...] Après un engagement assez vif, les troupes ont dû se replier [...] Des ordres sont donnés pour que les troupes se concentrent *définitivement* dans Paris. » (Traduction : cette fois, nous sommes cernés, et déjà, en quelque manière, captifs.) Et le lendemain, il désignera hautement à la colère des patriotes les affreux zouaves, « ces indignes », lesquels ont « compromis » par leur lâcheté, « une affaire de guerre dont, malgré eux, les résultats sont considérables ». Le *populo*, comme parle Goncourt, fera confiance à son chef de guerre pour l'appréciation de ces « résultats » innommés — secret militaire! — dont il y a lieu de se réjouir et qui se résument en un abandon sans combat, au profit des envahisseurs, des grandes redoutes de Meudon, Brimborion, Montrebout. (« L'ennemi, conclut Ducrot, put compléter son investissement sans être inquiété[344]. »)

Mais quelle importance? Nous sommes le 20 septembre 1870. Et M. Favre, ce soir même, va rentrer de Ferrières, apportant dans sa redingote — n'est-ce pas? c'est sûr? il ne peut en être autrement! — le pacte sauveur qui, ramenant la paix, permettra de remettre enfin la société sur ses bases.

*
* *

Favre avait pris sa résolution le 17. Il savait, depuis le 13, que le Foreign Office avait autorisé Lyons à envoyer quelqu'un au Quartier Général allemand pour décider Bismarck à le recevoir, lui Favre, représentant le Gouvernement de la Défense Nationale,

344. Ducrot. *Op. cit.* IV. 362

t « désireux de savoir » les « conditions » du chancelier « pour un rmistice, et, au besoin, pour les bases d'un traité[345] ». Le secré-aire britannique Malet est sorti de Paris, ce 13, à 18 heures, pour ller trouver le chancelier là où il doit être, quelque part en Seine-t-Marne. Favre, à qui le Conseil a interdit, le 9, ce contact per-onnel avec Bismarck dont il avait lancé l'idée, signale toutefois ses collègues, le 13 au soir, le départ de l'émissaire anglais. Raison-able prudence. Les soldats des avant-postes ont vu passer Malet. l est donc impossible à Favre de dissimuler le fait. Lord Lyons, it-il, lui a demandé l' « autorisation » d'envoyer chez les Prussiens un agent chargé de mission[346] ». Il n'en sait, là-dessus, pas avantage. Mais, par courtoisie, il a déféré au vœu du ministre nglais. Simple information qu'il apporte au Conseil, comme en assant d'ailleurs, et sans insister, car l'épisode est peut-être out à fait dénué d'importance; mais Favre a tenu à en faire part u Gouvernement dans le scrupuleux souci qui est le sien de mettre es collègues, sans cesse, au courant de tout, des petites choses omme des grandes. Gambetta et sa clique ignoreront donc ce qui e trame entre Bismarck et les entremetteurs britanniques. Et 'avre, le surlendemain, pour mieux encore leur donner le change, ouera l'indignation et le mépris, comme on sait, à propos de ce ruit qui court d'un délégué prussien désirant entrer en pourparlers vec lui. Le 14, le 15, le 16 se sont écoulés, pour Favre, dans une ttente crucifiante. Le 17 enfin, Lyons lui apprend que l'émissaire st revenu et qu'il rapporte une excellente nouvelle; mieux qu'une

345. Les Anglais n'avaient pas voulu faire plus. Thiers affirme qu'il eût ouhaité que le gouvernement britannique, en recommandant à Bismarck requête de Jules Favre, employât l'expression : « dans l'intérêt de *équilibre européen* »; Granville décida de s'en tenir, très prudemment, à formule suivante : « dans l'intérêt de *la paix* ». Averti par Thiers, Favre, 14 septembre, a remis à Lyons cette note manuscrite : « J'accepte avec itisfaction l'offre de Lord Granville de me faciliter une entrevue avec I. le comte de Bismarck [etc...] » Mais, dès la veille, il a appris avec joie ue les Anglais — en un geste de prévenance qui n'est point dû à M. Thiers, uisqu'il est antérieur à son arrivée à Londres — ont déjà consenti, pour ccélérer les choses, à l'envoi, par Lyons, d'un émissaire direct auprès du hancelier. Thiers, à dire vrai, ne paraît pas se démener beaucoup, à ondres, pour hâter les choses en faveur de Favre. On a même le sentiment a suite des faits l'accroîtra) qu'il n'est aucunement pressé de savoir avre en tête à tête avec Bismarck. Il tient beaucoup à son tour d'Europe, ses visites de Vienne et de Saint-Pétersbourg et n'aimerait guère que avre, en traitant trop vite, à présent, rendît son « pèlerinage » inutile.

346. *Procès-verbaux* [...] p. 117.

nouvelle, mieux que des paroles, une phrase tracée de la main même du chancelier prussien : « Meaux, 15 septembre 1870. Nous serons toujours prêts à négociations *pour la paix, non pour un armistice.* » Bravo! Bravo! Favre est pleinemeènt d'accord. La paix, bien entendu, — l'armistice n'étant qu'une adroite façon de conduire l'affaire en deux temps. Sans doute ce morceau de papier n'a-t-il nullement la forme d'une réponse officielle de la Prusse à la demande présentée, dans les règles, et par l'entremise de Bernstorff, au gouvernement de Berlin. Tant pis. « Je pris la résolution de partir sans avoir reçu la réponse de la Prusse[347]. » Si les Allemands ne sont pas pressés, M. Favre, lui, est dans les transes. Sa « conscience » crie trop fort, nous en sommes avertis, ainsi que son amour du genre humain. La sagesse diplomatique exigerait qu'avant d'entreprendre sa démarche, il ait entre les mains le document sollicité, la pièce incontestable, transmise par Bernstorff au Foreign Office, et par le Foreign Office à lord Lyons portant acceptation par les autorités prussiennes d'une entrée en pourparlers avec le Gouvernement de la Défense Nationale. Mais il y a la question préjudicielle d'une « reconnaissance » *de facto* qu'impliquerait cette acceptation et les Allemands hésitent, et tout cela fait perdre du temps, alors que chaque minute compte pour le salut des gens de bien, avec cette plèbe, fusil au poing, dans Paris. Non, non! Les rigueurs, les lenteurs en usage dans les chancelleries ne sont plus de mise, dans une circonstance à ce point extrême. M. Malet a ramené de son expédition un « oui » de Bismarck qui comble les vœux de Favre. C'est tout ce qu'il lui faut. Le consentement du chancelier après ses déclarations dédaigneuses du 11, dans l'*Indépendant Rémois*, laisse assez comprendre qu'il trouve son intérêt à recevoir le « délégué » français? Et puis? Où est le mal? Mais bien sûr que la Prusse aussi, et les « gouvernements allemands », ont intérêt à ce que l'ordre public soit rétabli en France! M. Favre compte bien insister là-dessus lorsqu'il se trouvera en présence de « M. le comte de Bismarck »; c'est un des arguments qu'il a préparés, et, à son sens, le meilleur, pour le convaincre d'entrer dans ses plans. Ce que Favre s'apprête à dire à Bismarck, c'est que la Prusse, et toutes les nations de l'Europe doivent vigoureusement désirer que la France ne tombe point aux mains des « anarchistes »; qui sait l'ébranlement que

347. Favre. *Op. cit.* I. 152.

ourrait produire en Allemagne une subversion sociale en France? ien de contagieux comme l'esprit révolutionnaire. Rien qui fasse iche d'huile comme une victoire, sur un point quelconque, de la lèbe. Et déjà, dans sa seconde « circulaire diplomatique », Favre, ès discrètement — car il lui faut se faire entendre à demi-mot — eu soin de donner l'éveil, là-dessus, à l'Europe comme à la russe. Tel était le sens de sa phrase appelant l'attention des cabinets » sur la « noble attitude » qu'a su garder « Paris (lisons : ans laquelle, miraculeusement, l'équipe de l'Hôtel de Ville a su aintenir Paris) « *au milieu de tant de causes de redoutables crises* ».

Donc Jules Favre, sachant — ce qui lui suffit — que Bismarck onsent à le voir, se précipite. « J'entourai mes préparatifs de épart du plus profond secret [348]. » Il a choisi, pour l'accompagner, eux amis sûrs, son chef de cabinet, le baron de Ring, et son secréire particulier, Hendlé [349]. Le Flô, qui souhaite passionnément succès de l'entreprise, a « bien voulu » prêter un officier de son at-major qui couvrira le ministre et ses deux acolytes au moment abreux du franchissement des avant-postes et Favre emmène issi un interprète, l'alsacien Lutz, « facteur » aux Affaires Étranères. Le voyage devant être tout à fait clandestin, Hendlé est iargé par Favre, le 17, de louer un simple fiacre, dont on payera cocher sans lésiner, et d'acheter également « quelques vivres », es provisions de route, car on ne sait ce qu'on pourra trouver our se sustenter dans les lignes allemandes. Le départ est fixé ı lendemain matin, dimanche 18 septembre; on sortira de Paris ar la porte de Charenton, — à l'aveuglette, car Le Flô n'a aucune lée précise de l'endroit où peut se trouver le Quartier Général lemand, et les Anglais, d'après Malet, le supposent établi mainnant à Gros-Bois. Tout se passe bien, d'abord. Les gardes ationaux, raconte Hendlé, qui nous virent franchir l'enceinte supposèrent naturellement que M. Jules Favre allait inspecter s fortifications et le saluèrent de vivats énergiques [350] ». On arrive 14 heures à Villeneuve-Saint-Georges où les premiers officiers llemands qu'on a rencontrés ont dit que se trouvait le général ömpling. Contretemps; le général Tömpling n'est pas là. Les èlerins français sont parqués dans l'étude d'un notaire, où ils

348. Favre. *Op. cit.* I. 153.
349. Un très précieux récit de l'équipée de Ferrières, rédigé par Hendlé, été publié en 1912 par M. Reclus dans son *Jules Favre.*
350. Reclus. *Jules Favre,* p. 353.

déballent leur casse-croûte. Puis « un jeune et brillant officier appartenant à l'aristocratie de Berlin » vient s'entretenir avec eux; il a eu la délicatesse de leur apporter « le *Figaro* du jour même ». Sont-ils organisés, ces Prussiens! A 16 heures, Tömpling apparaît. Il se montre d'une courtoisie parfaite, invitant Jules Favre à se rendre en sa compagnie chez le vicomte de Balzac où lui-même est « descendu »; il lui apprend que le roi Guillaume et le chancelier ne sont pas du tout à Gros-Bois, mais toujours à Meaux. Meaux est à 48 kilomètres de Villeneuve. Ce n'est pas rien. Tömpling insiste pour que M. Favre lui fasse l'amitié de passer la nuit sous son toit; il gagnera Meaux lundi matin. Entendu. Confortable accueil, et bonne nuit à Balzac, « grâce — c'est toujours Hendlé qui parle — à la bienveillante sollicitude d'un état-major plein d'activité et de ressources [351] ». Favre a confié à Tömpling, pour une prompte transmission à Bismarck, le message que voici :

« Monsieur le Comte,

« J'ai toujours cru qu'avant d'engager sérieusement les hostilités sous les murs de Paris, il était impossible qu'une transaction honorable ne fût pas essayée. La personne qui a eu l'honneur de voir Votre Excellence il y a deux jours [c'est de Malet qu'il s'agit] m'a dit avoir recueilli de sa bouche l'expression d'un désir analogue. Je suis venu aux avant-postes me mettre à la disposition de Votre Excellence. J'attends qu'Elle veuille bien me faire savoir comment et où je pourrais avoir l'honneur de conférer quelques instants avec Elle.

« J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération, de Votre Excellence

le très humble et très obéissant serviteur.

« Jules Favre. »

Le lundi 19 septembre, à 6 heures du matin, on réveille le ministre pour lui apporter la réponse du chancelier :

« Je viens de recevoir la lettre que Votre Excellence a eu l'obligeance de m'écrire et ce me sera extrêmement agréable si vous

351. Reclus. *Op. cit.* p. 355.

voulez bien me faire l'honneur de me voir demain, ici, à Meaux.

« Le porteur de la présente, le prince Biren, veillera à ce que Votre Excellence soit guidée à travers nos lignes.

« J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération, de Votre Excellence, le très obéissant serviteur.

De Bismarck. »

Vers neuf heures[352], par une chaleur déjà étouffante — et tandis que les lignards de Ducrot se font tuer sur les pentes de Châtillon pour la diversion psychologique imaginée par Trochu — Jules Favre remonte en voiture et prend la direction de Meaux. Le chancelier, malheureusement, n'est plus au rendez-vous qu'il a fixé à Son Excellence. « Vers trois heures », alors que le fiacre du ministre est tout près de Meaux (on a dû s'arrêter un moment, vers midi, pour le pique-nique) un officier allemand survient au galop. C'est « M. le comte de Hatzfeld, premier secrétaire de M. le comte de Bismarck », et que son maître délègue auprès de Jules Favre pour le prier de rebrousser chemin. Le chancelier, quittant Meaux, avait compté qu'il croiserait M. Favre sur sa route. L'on s'est manqué, les itinéraires étant différents, et M. de Bismarck fait lui-même demi-tour pour venir à la rencontre du ministre français. (Ce dernier, racontera Hatzfeld, quelques jours plus tard, dans une lettre à sa femme, a vraiment d'excellentes manières, et une grande déférence pour l'uniforme allemand : « Comme je m'approchais à cheval de sa voiture pour lui parler », dit le petit Hatzfeld, M. Favre « ôta son chapeau et le garda à la main pendant tout notre entretien[353]. ») Le cocher tourne bride. Un moment après, la chaleur étant excessive, le fiacre s'arrête. On est à Montry; le village a été fort saccagé et Favre s'assied à l'ombre dans la cour d'une ferme « sur quelques débris ». « Au bout d'une heure », des cavaliers allemands arrivent; ils escortent un homme à grosses moustaches « d'une taille élevée, coiffé d'une casquette blanche avec un large galon en soie jaune ». C'est le chancelier. Il s'avance. Il est affable. Favre et lui tombent d'accord qu'il est « difficile de causer dans un tel lieu »; à proximité, par bonheur, se trouve un endroit correct, le château de la Haute-Maison, demeure du comte de Rillac. C'est là que se déroule le

352. D'après le « *Compte rendu* » de J. Favre. (*Journal Officiel* du 23 septembre 1870.)
353. Lettre publiée dans *Le Temps* du 24 novembre 1906.

premier entretien, de 17 h. 30 à 19 heures. Bismarck doit aller coucher à Ferrières où il a décidé de s'installer, pour quelque temps. Il est convenu qu'on s'y retrouvera, pour une seconde conversation, dans la soirée. Favre est ravi de son interlocuteur, si « poli », si « cordial », « tolérant », « presque affectueux »; « en me quittant, à la Haute-Maison, il m'a tendu la main, que je n'ai pas cru pouvoir refuser[354] ». A Ferrières, misérablement, Favre campe d'abord à l'auberge; à 20 h. 30, le chancelier lui fait dire que des chambres sont préparées pour lui au château. Favre accepte, à la condition d'occuper seulement, au bout du parc, l'humble bâtisse du régisseur. A 21 h. 30, il se présente au perron d'honneur. Bismarck est encore à table mais donne l'ordre d'introduire aussitôt le ministre; il se lève; il est plus charmant que jamais; il veut que Favre, qui doit être affamé, partage son repas. Favre a le sens de la dignité : merci, non. Du café, au moins? L'héroïsme humain a des bornes; « mon cerveau était surchauffé; le café fut pour moi une telle tentation que je ne pus y résister [...] Je bus la liqueur qui m'était offerte avec une grâce si opportune[355]». Deuxième entretien. Le troisième et dernier aura lieu le lendemain, mardi 20 septembre. Favre se fait annoncer à l'heure dite (onze heures juste); mais Bismarck le laisse attendre pendant trois quarts d'heure; il le reçoit à « midi moins le quart », et ils causent jusqu'à 13 heures à peu près, avec une interruption de dix minutes, pendant lesquelles le chancelier est allé s'entretenir avec le Roi. Au cours de cette conversation ultime, Bismarck, dont l'appétit était toujours ouvert, s'était fait apporter « un large plateau » couvert de « viande froide », ainsi que « trois bouteilles de bière et de vin »; à cette collation sans apprêts Favre ne s'était point, cette fois, dérobé, et il gardait un souvenir ému de l'aménité si touchante avec laquelle le comte de Bismarck, engloutissant pêle-mêle la viande froide et l'Alsace-Lorraine, le servait, de ses propres mains, piquant des tranches sur le plateau pour les lui mettre dans son assiette.

Bismarck a pu, sans effort, apparaître à Favre de bonne humeur,

354. Documents publiés par Reclus, *Op. cit.* p. 361. Dans son livre de 1871, Favre se risquera — l'ordre est revenu — à dire publiquement tout le bien qu'il pense du Chancelier : « Je fus frappé de la netteté de ses idées, de la rigueur de son bon sens et de l'originalité de son esprit »; « j'avais beaucoup entendu parler de son excès d'habileté [...] Je l'ai constamment rencontré droit et ponctuel ». (Favre, *Op. cit.* I. 171.)
355. Reclus, *Op. cit.* p. 362.

et jovial, et détendu. Il est gagnant d'avance, et il le sait bien. Il y a d'abord pour lui, et avant tout, cette fièvre que depuis deux semaines, depuis qu'il est au pouvoir, Favre apporte à solliciter des négociations. Très bon, cela. A elle seule, dit le roi Guillaume, « l'arrivée de M. Favre prouve un grand découragement » chez les Français[356]. Raison de plus pour tenir ferme dans le marchandage et pour vendre au chiffre marqué dès le début (à savoir Metz et Strasbourg, plus quelques milliards) cette paix que M. Favre vient aujourd'hui quémander. On a contre lui, en outre, pour le décider à toper là, quelques solides moyens de pression; *primo*, un fait qu'il ignore sans doute et qu'on lui apprendra utilement : les dispositions très claires du maréchal Bazaine, lequel a mordu à l'hameçon caché dans la note de l'*Indépendant Rémois*, et s'est mis en contact, déjà, avec le prince Frédéric-Charles; *secundo*, une menace, qui ne laissera point Favre indifférent, encore qu'elle relève de cette technique, usuelle en affaires, nommée bluff : Bismarck ne manquera pas de laisser entendre à Jules Favre que les armées allemandes, victorieuses, peuvent le plus aisément du monde, si l'actuel gouvernement parisien ne comprend pas l'urgence de se montrer docile, ramener l'empereur, et le rétablir sur son trône. Bismarck, en vérité, y songe d'autant moins qu'il sait déjà, et par sa propre expérience, et par la lettre que Napoléon III a adressée au czar, que l' « empereur », l'ex-empereur, s'oppose à tout traité comportant pour la France une amputation territoriale. Bismarck a constaté, au surplus, en traversant les régions occupées, l'hostilité déclarée des populations, y compris les notables, au régime qui s'est effondré à Sedan; dès nos premières défaites d'août, le roi Guillaume avait dit à Schneider : « La France ne voudra pas supporter un empereur aussi humilié[357] », et l'historiographe observait maintenant, pour son compte : « Partout règne une haine furieuse contre Napoléon III qu'on ne désigne que sous les noms les plus

356. Propos du roi Guillaume, le 19 septembre, devant Schneider (cf. Schneider, *Op. cit.* II. 281). De cette constatation d'une évidence on rapprochera ce commentaire, non moins lucide, que Blanqui affichera sur les murs de Paris, le 12 février 1871 : « Les « démarches éplorées » de M. Jules Favre « nous ont porté un coup terrible; elles ont rassuré, encouragé l'ennemi et lui ont donné la certitude de vaincre en montrant à Bismarck, dans ces trembleurs, des auxiliaires de l'invasion par cela seul qu'ils avaient peur du peuple. »

357. Schneider. *Op. cit.* II. 191.

injurieux[358] ». Bismarck, en conséquence, n'a nul intérêt à une restauration de l'empire, sans profit pour la Prusse et matériellement impraticable; il n'en fait pas moins semblant d'avoir cette solution toute prête, et sous la main; et Favre aura le frisson à la pensée du sort que lui réserverait un retour au pouvoir des Palikao et des Jérôme David, augmentés des Dréolle et des Piétri; *tertio* : dépêchez-vous de traiter, car « vous êtes nés d'une sédition et vous pouvez, demain, être jetés à terre par la populace de Paris[359] »; l'autre danger, quoi; inspirer, du mieux possible, à ce républicain bourgeois, le sentiment qu'il est happé dans un étau : péril d'une restauration impériale, que les Allemands tiennent en réserve, et qu'ils sont les maîtres d'accomplir à leur gré; et péril, encore pire, d'une révolution d'en bas, d'un raz de marée de la canaille et des « socialistes », avec pillages et guillotine. Bismarck ne souhaite pas plus un tel événement qu'il n'a de goût pour ramener Napoléon III aux Tuileries. Cette complication des choses, il la redoute au contraire; d'abord parce qu'il est informé, grâce à la presse parisienne (qu'il lit attentivement chaque jour) des dispositions de l'extrême-gauche française, résolue à la « guerre-à-outrance »; ces gens-là, à l'Hôtel de Ville, seraient certainement beaucoup plus coriaces que Favre et que Trochu; en outre, si Paris tombe, et il finira bien par tomber, d'une manière ou de l'autre, une France convulsive et déchirée par des émeutes dans toutes les grandes villes, ne lui offrirait point le partenaire stable, le gouvernement écouté dont il a besoin pour encaisser l'indemnité de guerre qu'il exigera, et pour signer en bonne et due forme le traité qui lui livrera Metz et Strasbourg. Donc, aucun désir chez lui de voir la plèbe « jeter à terre » M. Jules Favre. Mais l'image est bonne à mettre sous les yeux de son visiteur pour le terrifier et le convaincre de traiter vite; les Allemands une fois dans les forts, si bien conçus jadis par M. Thiers pour tenir sous le feu de leurs canons la dangereuse capitale, ce problème-là, angoissant, c'est vrai, n'existera plus; *quarto* : l'inanité des moyens militaires qui restent à la France; la seule crainte sérieuse du chancelier, comme de son maître Guillaume, concerne l'esprit de résistance qui pourrait souffler sur le pays, et cette « levée en masse », cette véritable guerre nationale dont un des membres du gouvernement de Paris, le jeune Gambetta, paraît entiché et à laquelle Victor

358. *Id.* p. 275.
359. Favre. *Op. cit.* I. 175.

Hugo vient tout justement, l'avant-veille, d'appeler, de sa grande voix, les Français; inquiétant, cela; à éviter, à empêcher, par tous les moyens. On ne sait ce qui pourrait sortir d'une campagne un peu longue; et, si la France se mettait tout à coup, face à la Prusse, à ressembler à l'Espagne ou à la Russie de jadis face à Napoléon, le danger deviendrait très grave; insister donc, devant Jules Favre, et sur la disparition, à Sedan comme à Metz aussi, qui ne compte plus, des armées françaises régulières et solides, capables de se battre réellement, et lui remontrer combien c'est « une entreprise peu raisonnable que d'opposer des foules mal armées à des troupes aguerries, disciplinées, bien commandées[360] »; le détourner tout de suite, si jamais il en a l'idée, d'une pareille folie qui ne peut conduire son pays qu'à de nouveaux désastres, et, retardant la paix, la rendre, infailliblement, plus coûteuse. Bismarck a donc son jeu bien en main, avec des cartes d'une telle force que ce « ministre des Affaires étrangères » qui lui arrive, le dos rond, de chez les Français, n'est guère de taille à l'intimider. Il y n'y a qu'un point qu'il ignore, avant d'avoir vu le personnage. Qu'est-ce que c'est que cet avocat? Comment est-il construit, au dedans? Un homme sérieux, qui sait écouter, qui a le sens du réel, un interlocuteur valable, ou bien — c'est possible, d'après ses discours — une manière d'inconsistant rhéteur, de saliveux sans cervelle, d'idéaliste imbécile qui, la main sur le cœur, lui débitera quelque harangue sentimentale; ou bien encore un naïf mâtiné de roublard, épris de grands mots mais à la fibre patriote et qui tâchera de le circonvenir, le mettant même, qui sait? dans l'embarras s'il s'abrite derrière la distinction, effectivement imprudente, faite par le roi et par son fils entre l'Empire et la France (« Nous ne faisons pas la guerre à la nation française [etc.]. ») Mais le chancelier ne tardera point à être édifié. Il le sera dès le premier instant, car Favre n'a que faire, devant lui, du masque qu'il est obligé, devant les Français, de s'appliquer sur le visage. Un homme intéressant, ce M. Favre, et avec lequel on ne perd pas son temps. Un homme qui comprend les choses. Nul abîme, entre le chancelier et lui. Ou, pour mieux dire, toutes sortes de passerelles. Albert Sorel a parfaitement saisi le sens du dialogue entre Favre et le

360. Propos de Bismarck à Favre, le 19 ou le 20 septembre 1870, rapportés par Favre dans son *Gouvernement de la Défense Nationale* (1871) p. 224.

chancelier; mais c'est un historien de bonne compagnie et qui sait les égards qu'on doit aux gens de bien. Aussi se bornera-t-il, dans son *Histoire diplomatique de la Guerre franco-allemande*, à cette petite phrase, d'un ton retenu, et qu'accompagne le demi-sourire du gentleman fort averti, discret et reconnaissant : M. de Bismarck trouva « dans M. Jules Favre plus de sérieux et des dispositions plus accommodantes qu'il ne s'y attendait [361] ».

***

Pour connaître au moins dans leurs grandes lignes les propos qui s'échangèrent entre Jules Favre et Bismarck, personne n'aurait, je pense, la simplicité de s'en remettre au *Rapport* publié à l'*Officiel* par Jules Favre. Nous verrons de quels avatars ce document est le fruit; ignorerions-nous entièrement ses métamorphoses que les circonstances de sa publication et les exigences auxquelles il répond suffisent, tel quel, à en faire le type même du témoignage irrecevable, précieux, d'ailleurs, très précieux et très révélateur, mais qui doit être, ligne à ligne, interrogé et contrôlé. Grâce à quoi, contrôlé? Grâce au récit, d'une part, beaucoup plus détaillé, qui figure dans l'ouvrage de Jules Favre : le *Gouvernement de la Défense Nationale* (1871), — à ses dépositions, d'autre part, des 8 juillet 1871 et 7 juin 1872 devant la Commission parlementaire d'enquête sur le 4 septembre; — à son intervention, également, du 17 juin 1871 à la tribune de l'Assemblée, faisant suite à ses confidences du 17 février, dans le 3e bureau; — à la circulaire diplomatique, enfin, de Bismarck du 27 septembre 1870. Le tout constitue un ensemble d'où se lève la vérité.

Impossible, certes, de reconstituer avec exactitude le déroulement des trois conversations Favre-Bismarck, je veux dire l'ordre dans lequel les questions furent abordées ; l'allusion que M. Favre rendit si retentissante, du chancelier à la « populace » de Paris (encore en avons-nous deux versions qui ne se superposent point), Favre, dans son « récit », la situe à Ferrières au cours de son second entretien; le *Rapport*, au contraire, lui fait prendre place dans les premiers échanges de vues, qui se déroulèrent à la Haute-Maison; et cette discussion première elle-même, si Favre lui accorda, dans son *Rapport*, une ampleur considérable, bien supé-

361. A. Sorel. *Histoire diplomatique de la Guerre franco-allemande*, I. 357.

rieure à celle des deux autres (l'analyse de la seconde, chose curieuse, tient en quatre lignes seulement dans ce document officiel), Bismarck assure, de son côté, qu'elle ne « dépassa pas les limites d'une conversation académique[362] ». Résignons-nous à cette ignorance, peu grave. On voit assez bien, en revanche, et c'est ce qui importe avant tout, ce que Jules Favre déclara, proposa, suggéra au chancelier prussien, et ce que ce dernier lui répondit.

Favre expose à Bismarck pourquoi la France doit au plus vite bénéficier d'une assemblée élue, et il lui remontre les raisons qui devraient inciter la Prusse à faciliter les choses, sur ce point, au Gouvernement de la Défense Nationale. Et c'est là qu'il met tout son effort. C'est l'objectif primordial qu'il s'est assigné. Laissons-le parler. On s'en voudrait de substituer une traduction qui pourrait paraître infidèle aux paroles mêmes qu'il nous rapporte, sous la garantie des guillemets; « je veux, par hypothèse, dit-il à Bismarck, que vous obteniez des avantages décisifs »; pour ce faire « vous avez besoin d'un contractant compétent », capable de « conclure un traité obligatoire »; or, nous-mêmes, gouvernement provisoire, sans doute sommes-nous, pour le moment, indispensables (car « à côté de nous il n'y a rien », que l'anarchie rouge, à laquelle nous barrons la route), mais nous n'avons pas compétence pour traiter; « laissez-nous donc réunir l'Assemblée que [déjà] nous avons convoquée »; « la convocation de l'Assemblée est, pour vous comme pour nous, le seul moyen de sortir de l'impasse et de concilier tous les intérêts[363] ». Dans le préambule de cette narration — préambule d'une cocasserie sinistre, où Jules Favre se convulse en replis pour faire entendre le *oui* sous le *non* et pour suggérer comme très évidemment nécessaire ce qu'il feint de repousser avec un sursaut de toute l'âme, — l'ancien ministre assure un instant ses lecteurs que, s'il souhaitait si fort la réunion de l'Assemblée, c'est qu'une cession de territoire, cette Assemblée « l'aurait repoussée », et qu'en conséquence il voyait « un énorme avantage » à la présence immédiate de la Chambre, car « la défense et les négociations [*sic*] y auraient puisé, écrit-il, la force que nous ne pouvions pas leur donner[364] ». En fait de « défense », nous savons déjà, et de la manière la moins ambiguë, ce que Favre entend par ce mot.

362. La circulaire de Bismarck figure dans les *Pièces justificatives* jointes au t. I du livre de Jules Favre (pp. 439 et 443).
363. Favre. *Op. cit.* I. 178.
364. *Id.* I. 154.

La France, déclare Jules Favre à Bismarck, la France ne veut plus de cette guerre, et elle n'en a jamais voulu. La France « demande la cessation d'une guerre qui n'a plus d'objet[365] »; c'est l'Empire, l'Empire tout seul, et dans un pur intérêt dynastique, qui a voulu la guerre; « une fois la guerre déclarée, la nation a cru que son honneur était engagé à la soutenir, mais elle l'a constamment vue avec déplaisir[366] »; maintenant, le sort a parlé; la Prusse, c'est fait, est victorieuse; elle n'a donc plus qu'à s'arrêter. « Cette courte campagne — dit Jules Favre — suffisait à sa gloire et lui permettait de replacer au fourreau l'épée devant laquelle l'Europe s'inclinerait désormais[367]. » [*sic*]. Bismarck n'aura donc nullement à lui opposer, sur le sujet de l'Assemblée, cette inquiétude que lui prête le *Rapport* : l' « Assemblée, aurait dit Bismarck, aura des desseins que rien ne peut nous faire pressentir [...]. Si elle obéit au sentiment français, elle voudra la guerre [etc.] », et le chancelier estimera opportun, dans sa circulaire du 27 septembre, de rappeler à Jules Favre les avantages de la vérité, précisant qu'il sait bien et n'a pas cessé de savoir que des « élections générales [en France] tendraient à des résultats favorables à la paix[368] ». Ce n'est point du *pays réel* que Bismarck a parlé à Favre, lorsqu'il a évoqué — à moins que Jules Favre (ce qui est fort possible) ne l'ait fait le premier — les obstacles que le Gouvernement de la Défense Nationale, si excellemment disposé qu'il soit en vue d'un traité à conclure, pourra rencontrer sous ses pas; c'est de Paris seulement qu'il a été question, ce Paris qui manifeste, à l'égard de l'envahisseur, une malveillance dont le chancelier, mettant sous les yeux de Jules Favre une caricature peu tendre pour la Prusse, se montre affecté et perplexe. « Si vous étiez le maître », a dit expressément Bismarck à Jules Favre (et c'est Jules Favre, avec complaisance, qui nous livre lui-même ces paroles riches de sens) « si vous étiez le maître, *je traiterais de suite avec vous*; mais vous êtes en opposition avec les sentiments véritables de votre pays (ici un léger coup de pouce; une retouche à l'enregistrement; non; Bismarck n'a pas dit « votre pays », puisqu'il connaît, et s'en félicite, l'heureux pacifisme de la province française; Bismarck a dit « votre capitale »; il a dit : « la population

365. *Id.* I. 176.
366. *Id.* I. 167.
367. *Id.* I. 160.
368. *Id.* I. 443.

parisienne ») qui garde son humeur belliqueuse »; et la preuve qu'il a bien dit ici non pas « la France », mais « Paris », c'est la phrase qui suit exactement dans ses propos, selon Jules Favre, celle qu'il vient de prononcer, et qui s'y enchaîne logiquement : « Vous êtes nés [vous, Gouvernement de la Défense Nationale] d'une sédition, et vous pouvez demain être jetés à terre par la populace... [369] » En d'autres termes : nous ne demandons pas mieux, nous gouvernements allemands, que de signer quelque chose avec vous, parce que vous nous convenez tout à fait, et que, je m'en aperçois avec joie, nous nous entendons à merveille; mais serez-vous les maîtres chez vous? Vous ferez-vous obéir? La « populace » vous suivra-t-elle dans cet arrangement que vous nous proposez, et dont le principe rencontre toute notre approbation? Hélas, Jules Favre n'en disconvient pas; il y a là une difficulté. Mais il se fait fort d'en venir à bout.

Du côté d'une restauration impériale, Favre se rassure. Il était assez anxieux, là-dessus, et son « récit » le laisse assez voir; dès le 19 au soir, il a posé la question à Bismarck, donnant comme affirmatif, afin d'obliger le chancelier à se découvrir, ce qui n'est en lui qu'une grande crainte dont il voudrait ardemment se voir délivré : « — Vous n'êtes, je le crois, que l'instrument de la politique impériale, que vous avez le dessein de nous imposer [370] »; et Bismarck a eu beau lui répondre par des dénégations, Favre a repris peur, le lendemain, quand le chancelier, très habilement, et pour rendre sa bonne volonté plus chaleureuse encore, ne lui a point caché l'arrivée de Régnier — après lui avoir, la veille au soir, clairement indiqué déjà que Bazaine ne reconnaissait point son « gouvernement », allons bon! Bismarck reçoit un émissaire bonapartiste! « J'avais raison [...] il est clair qu'on vous pratique et que vous vous laissez faire [371]! » Ce Napoléon, « votre hôte », comme vous dites, et auprès de qui vous ne voyez pas d'inconvénient à laisser partir le « personnage » venant d'Hastings, « vous nous le ramènerez [372]! » Son but atteint, qui est d'aiguillonner encore le zèle, déjà si vif, de M. Jules Favre et de l'amener à signer au plus vite afin de ne se point laisser distancer par un

369. Favre. *Op. cit.* I. 175.
370. *Id.* I. 176.
371. *Id.* I. 182, 183.
372. *Id.* I. 183.

candidat plus offrant, Bismarck s'est montré bonhomme, et tout simple, tout positif. En somme, a conclu Jules Favre, « vous vous réservez toutes les éventualités? » Et le chancelier a souri avec bienveillance : « Je ne puis dire ni oui ni non [...] Nous n'avons pris aucun parti [...] [373]. » Il tranquillise le pauvre Favre: l'individu arrivant d'Hastings n'a pas l'air d'un homme « sérieux ». Et Favre, bien au point, désormais, joue l'indifférent. (« Laissons donc ce sujet, qui m'importe fort peu [...] [374] ») et revient en hâte à l'immédiat.

« Nous sommes d'accord sur un point important », a dit Jules Favre (c'est lui-même qui l'affirme), dès le début de son second entretien avec le chancelier; et ce « point » extrêmement important, en effet, c'est « la nécessité et le bienfait de la paix ». Pour qu'ils soient ainsi « d'accord » sur la « nécessité » d'une prompte paix, d'une paix telle que l'entendent les Prussiens, profitable à leurs intérêts et répondant à leurs buts de guerre, il faut donc que Favre se soit enquis de ces desseins et qu'il ne les ait point jugés inadmissibles. Jules Favre n'a rien de satanique. L'idée d'une trahison lui ferait horreur. Et nul ne l'imaginera provoquant l'ennemi à dépecer la France, à tailler ferme, à *se servir* sans timidité. Il a tenté, sans espoir, bien sûr, mais en bon Français loyal, de « désintéresser » les Allemands, de les indemniser, pour leurs pertes et leurs dépenses, au moyen de sacrifices pécuniaires devant lesquels, a-t-il dit, le Gouvernement de la Défense Nationale ne reculerait pas, quelle qu'en fût l'énormité. Il a déclaré à Bismarck qu'il était prêt à lui céder « tout l'argent que nous avons »; ce furent là ses propres paroles, racontera le chancelier [375]. Et quand Bismarck lui eut fait connaître que les Gaulois ne s'en tireraient pas ainsi, que certes on voulait bien de leur or, et qu'on en exigerait un beau tas, mais qu'en outre, on voulait de leur chair, et premièrement, et comme condition *sine qua non* de la paix (j'ai signalé à M. Favre, dira Bismarck, qu'une cession de territoire était « tout à fait indispensable [376] »), Favre a commencé par prétendre que, dans ce cas, « les négociations pour la paix n'auraient aucune chance de succès [377] ». Paroles de convenance, pures

373. *Id.* I. 183.
374. *Id.* I. 183.
375. Circulaire diplomatique de Bismarck, 27 septembre 1870, dans *Op. cit.* I. 440.
376. *Ibid.*
377. *Ibid.*

:lauses de style dont M. de Bismarck savait d'avance qu'elles ɛ̃taient requises par la décence, mais qu'il n'y avait lieu, ıucunement, de s'en alarmer. Et, de fait, lorsque, sur la lemande de son interlocuteur, il lui eut exposé les revendi-:ations allemandes, les conditions irrévocables et dont les Français 'eraient mieux de se bien persuader tout de suite qu'on n'y admet-.rait nul rabais, et que c'était à prendre ou à laisser, lorsque Favre, lonc, eut appris que les Allemands ne cesseraient la guerre qu'après 'octroi, à leur profit, de toute l'Alsace avec Strasbourg, et d'une ›artie de la Lorraine, avec Metz, on n'avait point vu, pour autant, e « négociateur français » se lever, saluer, et prendre la porte en :oncluant que tout était rompu. Favre assurera bien, dans son *Rapport* écrit à l'usage des jobards, que s'il est allé à Ferrières, :'est que la Prusse « gardait le silence » sur ses buts de guerre, :t qu'il fallait absolument savoir ce qu'elle désirait. Mais ce que lésirait la Prusse, Jules Favre le savait très exactement, Bismarck 'en étant expliqué à voix haute, plusieurs fois, et de la manière a plus limpide; à Wimpffen, le 1er septembre, il avait dit qu'il 'oulait Strasbourg et Metz [378]; il avait répété la chose au correspon-lant du *Standard* qui l'avait publiée le 12 septembre [379]; il avait :té catégorique à souhait dans ses circulaires diplomatiques des .3 et 16 septembre : « Aussi longtemps que la France demeurera :n la possession de Strasbourg et de Metz, elle sera la plus forte quant à l'offensive » et l'installation, dès le mois d'août, du « Gou-'ernement d'Alsace », avec une juridiction étendue au quadrilatère nosellan était déjà une annexion. Personne, chez les informés, ı'avait le moindre doute sur les intentions voraces de la Prusse; :t Favre en avait parlé avec Thiers, lequel saluait en Bismarck ‹ le moins déraisonnable parmi les Prussiens ». (C'était devant le :omte d'Haussonville que Thiers avait, le 10 septembre, émis :ette appréciation; il y a, disait-il, des Prussiens si fous, si méchants :ontre la France! M. de Bismarck, lui, « se contente d'exiger » strasbourg et Metz; « c'est affreux », bien sûr; mais enfin « ce ı'est peut-être pas aller au-delà, comme exigences, de l'horrible ituation où nous laisse le système tombé [380] »). Favre partage e point de vue de Thiers. Le prix de la paix sociale, qui dépend le la victoire allemande, c'est cela. Cher? Si l'on veut; pas telle-

378. Cf. Sorel. *Op. cit.* I. 333.
379. Cf. Steenackers et Le Goff. *Op. cit.* I. 297.
380. Cf. D'Haussonville. *Op. cit.*, pp. 145-146.

ment. Et puis il n'y a pas à hésiter. C'est bien la raison pour laquelle il a envoyé à Londres l'illustre vieillard dont il dira, dans son *Rapport*, et de si émouvante manière, que le cher grand homme, pour sauver la France, le savait prêt à s'immoler, « connaissant le fond de mon cœur[381] ».

Et donc Jules Favre, entendant Bismarck lui répéter ce qu'il savait déjà fort bien, ne se met point hors de lui. On ne le voit ni saisir à deux mains sa chevelure, ni proférer des mugissements. Il hoche la tête avec tristesse; il observe que c'est une violation du droit des gens et que les annexés seront mécontents (Bismarck n'en disconvient pas); il ajoute, sans insister, que l'Europe ne verra peut-être pas la chose d'un bon œil (Bismarck ne s'en émeut guère[382]); et il trouve rapidement dans sa poche, pour les douleurs de sa conscience, cet analgésique de longue date préparé : après tout, les conditions de paix ne sont point son affaire; cela regarde la nation, autrement dit l'Assemblée. « Le pays seul est compétent pour prononcer sur une cession territoriale »; « laissez-nous réunir l'Assemblée [...]; elle appréciera vos conditions[383] »). C'est très bien. Bismarck a nettement spécifié qu'il n'accepterait jamais d'armistice s'il ne s'agissait que d'une provisoire suspension d'armes, et qu'armistice signifiait pour lui arrêt définitif des hostilités entre un vainqueur et un vaincu, les conditions de paix du vainqueur étant formellement acceptées par un vaincu se reconnaissant tel, sans ambages. L'armistice que lui demande Jules Favre est strictement conforme à ce vœu. Quant à l'acceptation de l'Assemblée, le chancelier n'a pas à la mettre en doute. Elle est donnée d'avance. L'Assemblée, pour avoir la paix, signera, des deux mains, le traité quel qu'il soit dont on lui présentera le texte. C'était Paris qui l'inquiétait. Au nom de Paris, Favre laisse entendre qu'il est d'accord. Parfait. C'est évidemment tabler sur pas autre chose qu'une promesse tacite; la Prusse n'aura pas en mains le papier qu'exigerait un légiste; mais le risque d'un mécompte est bien mince et Bismarck est prêt à aller de l'avant

381. *Journal Officiel*, 23 septembre 1870.

382. Favre, d'ailleurs, connaît le texte que Bismarck a publié dans l'*Indépendant Rémois* du 11 septembre, et dans lequel, avec une insolence magnifiquement sûre d'elle-même, le chancelier prussien a déjà averti l'Europe de n'avoir point à se mêler de ses affaires. « Aucune puissance », a déclaré Bismarck, « n'a essayé jusqu'à présent d'intervenir et il est peu probable qu'une médiation soit tentée *car elle n'aurait aucune chance d'aboutir* .»

383. Rapport (*Officiel* du 23 septembre 1870).

avec ce bon M. Favre qui lui apporte, dans un grand apeurement bourgeois, l'affaire toute faite, les proies toutes cuites.

Le chancelier, pourtant, sans le dire à cet interlocuteur qui prend si gentiment figure de complice, sent venir une difficulté. Si Favre a ses Parisiens, lui, Bismarck, a ses militaires, les généraux et leur « incroyable esprit de routine » dont il vient tout juste, la semaine dernière, de parler à sa femme avec agacement [384]. Il prévoit trop que cette clique va élever des objections; il aura beau leur dire qu' « armistice » n'est qu'un mot convenu pour rendre plus aisée à M. Favre sa besogne opportune et qu'il s'agit bien — ils peuvent l'en croire — d'une fin réelle des hostilités; il aura beau leur exposer qu'on peut faire confiance à ce Favre ainsi qu'au général Trochu; que leurs angoisses « sociales » sont un garant très sûr de leur sincérité; que ces messieurs n'ont vraiment qu'une pensée : remettre de l'ordre à l'intérieur de la France, et qu'ils sont résolus, sans réserve, à payer le prix qu'il faudra pour ne plus s'occuper que de ce grave problème qui fait leur torture et leur obsession; qu'on peut y aller; que si on les laisse se débrouiller comme ils le proposent, c'est la guerre bien définitivement gagnée, et tout de suite, avec Metz et Strasbourg inclus dans le territoire allemand; qu'il ne faut pas les ennuyer avec des clauses trop visibles, et qui compromettraient leur jeu; Bismarck se méfie de ces idiots de l'État-Major. Ils sont capables de s'opposer à tout sous le prétexte que c'est un piège, peut-être, que Gambetta va profiter de l'armistice pour répandre en France l'esprit de lutte; ils réclameront en tout cas pour la Prusse des sûretés immédiates, massives, irrésistibles — c'est-à-dire de quoi démolir, à l'instant, toutes les délicates combinaisons de Favre, ce partenaire en or. Et le chancelier, qui ne peut, devant le Français, découvrir ses compatriotes chamarrés, fait semblant (à leur intention, et pour avoir quelque calmant propre à contenter leur sottise) d'hésiter devant les désavantages que comporterait pour la Prusse cet armistice-suspension d'armes dont il sait très bien qu'il n'est pas question; il « appelle l'attention » de M. Favre sur « le gain précieux » que peut constituer, pour la France, en vue de « la réorganisation de son armée », les quinze jours d'interruption dans le combat que le ministre sollicite pour l'élection de l'Assemblée; il dit qu'il lui faut, en compensation, des « avantages militaires équivalents ». Quels? interroge Favre, qui tremble pour la crédi-

384. Bismarck. *Lettres à sa femme* [...] p. 83.

bilité, auprès des Parisiens, de ce qu'il compte leur exposer, si les Allemands, dès maintenant, démasquent trop leur gourmandise; Bismarck qui a vu ses généraux, et le Roi, et qui est bien obligé d'en passer (que c'est exaspérant!) par où ils l'exigent, Bismarck répond qu'il doit subordonner la conclusion d'un armistice à la livraison préalable des « forteresses des Vosges », Toul et Phalsbourg, qui résistent toujours et celle de Strasbourg; il veut en outre « un gage contre Paris [385] »; enfin la Prusse n'autorisera pas les élections en Alsace ni, dit-il, dans « la partie de la Lorraine que nous retenons [386] ». Consternation! La vraie nature de l'entreprise va se révéler en plein soleil! Tout le monde comprendra ce qui se cache sous le vocable d' « armistice », et que c'est la reddition à merci, avec l'Alsace et la Lorraine livrées à l'ennemi. Lâcher Strasbourg, au surplus, Strasbourg qu'entoure dans la capitale une espèce de légende mystique, Strasbourg, la ville-symbole de la résistance à tout prix, sous le fer et le feu, c'est inconcevable, c'est une provocation, et d'autant plus absurde que la ville va tomber, inévitablement, ces jours-ci, Bismarck l'avoue lui-même; alors pourquoi cette insanité, cette mauvaiseté gratuite, sans profit pour personne et qui est capable, à elle seule, de casser net et sur-le-champ le scénario si bien préparé pour faire glisser les Parisiens dans la trappe? Favre ne cache pas son désespoir : « Il faut vouloir ce qu'on veut, s'écrie-t-il (selon son propre récit), et ne point se placer à un point de vue exclusif rendant toute solution impossible [387] »; et il se fait pressant fiévreux : « Vous reconnaissez comme moi » que l'issue, la seule issue, c'est la réunion de l'Assemblée, et vous allez m'empêcher d'y parvenir!

Bismarck, qui lui donne raison *in petto*, promet d'insister auprès du « conseil militaire » de Guillaume pour tenter d'obtenir que le point des « gages » soit reconsidéré. Et Favre passe la nuit du 19 au 20 à faire des vœux pour que les généraux allemands ne soient pas absolument stupides. Hélas, ils le sont. Ils ne démordent pas de l' « occupation » de Strasbourg; ils exigent que la garnison se rende prisonnière. Au surplus, du côté de Paris, ils veulent « un fort dominant la ville », celui du Mont Valérien, par exemple. Et Bismarck, qui plaide comme il peut le dossier que son maître et l'État-Major lui imposent, explique à Favre que la chose, pénible

385. Favre. *Op. cit.* p. 181.
386. *Id.* p. 185.
387. *Id.* p. 179.

peut-être, n'est pas, au fond, désobligeante, qu'on l'aide ainsi, qu'on lui apporte, indirectement, un secours, non négligeable, contre ses fâcheux des faubourgs. Maxime Du Camp, en ce qui le concerne, comprendra très bien le geste, et il en parlera, dans ses *Souvenirs d'un demi-siècle*, avec l'intelligence et la sympathie d'un homme éclairé. Comme tous les bons esprits d'alors, Du Camp souhaitait la paix au plus vite, pour le bien de la société; les « gens sages », écrit-il, « pensaient que, l'honneur étant sauf, il était patriotique de négocier[388] »; la remise du Mont Valérien aux Allemands était une « précaution » bien conçue, car sans elle, et ce rappel au calme, si nécessaire, que constitueraient en permanence les canons prussiens braqués sur Belleville, l'Assemblée, pour les décisions de salut qu'elle aurait à prendre, « serait indubitablement troublée par la populace de Paris[389] ». Possible; mais Favre lui est dans le bain. Livrer Strasbourg, dont le nom sert à désigner un des pires abcès du chauvinisme purulent auquel la population est en proie, c'est déjà hors des moyens du gouvernement Trochu[390]; mais parler aux gens, pour comble, de laisser entrer les Teutons au Mont Valérien, après la revue du 13 surtout, et quand toute la ville s'imagine invincible, c'est de la démence, c'est vouloir se faire balayer à la seconde même, par une insurrection formidable. Il est bien aimable, M. de Bismarck, avec le discret soutien de ses canons; mais il n'a pas l'air du tout de se rendre compte de la situation du gouvernement, en équilibre depuis quinze jours sur ce *quiproquo* qu'il entretient comme par miracle et dont on veut qu'il se prive brutalement. C'est insensé! C'est du suicide!

Bismarck, très ennuyé, propose : « Cherchons une autre combinaison. » Et Favre invente aussitôt ceci : la réunion de l'Assemblée non point à Paris, mais à Tours. Ingénieux. Un homme de ressources, ce M. Favre; Bismarck trouve que, ma foi, ça pourrait aller; à la réflexion il estime même que ça ira. Il va prendre sur lui de retourner une fois de plus, au risque d'être importun, chez les militaires et chez le roi. Pour ce qui est du Mont Valérien, la solution Tours doit tout arranger; et pour Strasbourg, il va tenter un nouvel effort de persuasion. Il revient. C'est non. Le roi —

388. Du Camp. *Souvenirs d'un demi-siècle*. II. 192.
389. *Id.* II. 153.
390. « Il eût été impossible de faire accepter cela à la population parisienne. Le lendemain, nous aurions été renversés », dira Favre devant la Commission d'enquête (*Dép.* I. 335).

est-ce bien lui ? — est intraitable : « Il insiste pour que la garnison de Strasbourg soit rendue prisonnière. » Pas d'armistice si le gouvernement de Paris ne donne pas immédiatement au général Uhrich l'ordre de capituler.

C'est trop bête, vrai, trop, trop, trop bête! « Je touchais au terme », racontera Jules Favre, et tout s'écroulait. « La force m'abandonnait [...]; un nuage sortant de mon sein obscurcit mes regards et je me détournai contre un chambranle pour y appuyer un instant ma tête qui éclatait et y dévorer mes larmes [391]. » La colère, l'exaspération, la peur, qui sont ses vrais sentiments, n'engendrent pas directement les larmes et Bismarck, qui ne le quitte pas du regard, constate, lorsqu'il « se reprend », dans un beau redressement viril, qu'il ne s'est tiré aucun pleur [392]. Toujours réaliste, le chancelier qui voit M. Favre éperdu à cause de ses « rouges » et terrifié par l'accueil qu'ils vont lui faire, lui suggère alors d'être un peu moins pusillanime. Puisqu'il n'y a plus moyen de les prendre au filet sans qu'ils s'en aperçoivent, puisque, tôt ou tard, lui dit-il, vous n'éviterez pas une émeute, puisque l'armée est avec vous, la marine aussi, et ses grosses pièces, alors allez-y! Cette « canaille » qui vous menace autant qu'elle nous ennuie, allez-y, rentrez dedans! L'émeute que vous redoutez, choisissez-en l'heure vous-même; suscitez-là dès maintenant, et, les faubourgs dûment écrasés, vous serez tranquilles, dès lors, entre gens de bien, pour tout régler avec nous [393]. Tentant! Vinoy, Ducrot, le vice-amiral baron de la Roncière Le Noury verraient sûrement ce projet avec la plus grande faveur et les mobiles bretons seraient admirables. Mais cette masse énorme de gardes nationaux! Ce n'est pas une simple poignée d'hommes qu'il faut exterminer; c'est les trois quarts de Paris mâle. Non. On ne peut pas. On n'est pas de taille. Favre, contre tout espoir, espère encore que l'adresse, l'habileté, la ruse, même avec cette obligation navrante de livrer

391. Favre. *Op. cit.* I. 187.

392. « Je l'observai fort attentivement, dira le soir Bismarck à son secrétaire Busch; je pus me convaincre qu'il n'avait pas versé une larme. » (Busch. *Op. cit.* I. 129.)

393. Favre, dans son livre, ne parlera de ce conseil du chancelier qu'à l'occasion de sa seconde visite au Quartier général prussien, fin janvier. Mais, le 17 juin 1871, dans son discours à l'Assemblée Nationale, il glissera cette phrase, néanmoins, à propos de l'entretien de Ferrières : « M. le comte de Bismarck, me parlant politique, m'adressa certaines suggestions que je repoussai. » Il me paraît hors de doute que ces « suggestions » sur lesquelles Favre garde une discrétion pudique sont celles-là mêmes que Bismarck lui renouvela à Versailles.

rasbourg, suffiront peut-être. Il ne veut pas se laisser abattre. dit à Bismarck, en le quittant : « Si mon gouvernement estime ı'il y ait quelque chose à faire dans l'intérêt de la paix, avec les nditions que vous m'avez posées, je [...] serai ici demain. » ıi sait? On ne soufflera mot de Metz et de la Lorraine; on ne vélera à personne, qu'aux initiés, l'étendue des revendications lemandes; on ne dira pas tout de suite aux Parisiens que la russe interdit les élections dans les deux provinces de l'Est; si Strasbourg, comme on peut l'espérer, tombe ces jours-ci, n'aura même pas à avouer qu'on a consenti à sa reddition. ıvre, dans son fiacre, le 20 septembre après-midi, roule vers ıris en tournant et retournant dans sa tête les techniques de ésentation qu'il doit mettre au point pour annoncer au public, us la forme la plus séductrice, qu'un armistice va intervenir. smarck, pour sa part, est convaincu que l'affaire est faite. ne le cache pas à Régnier, le 20 au soir : « Sans doute, lui t-il, un armistice [avec Paris] sera signé demain à midi[394] ». Et oltke partage ce bon espoir; le 22, il annonce à son frère qu'il ra de retour à Creisau dans un mois pour chasser le lièvre ec lui.

Henri GUILLEMIN

(*A suivre*)

394. Moltke. *Œuvres complètes.* IV. 198.

Jean Pouillon.

L'ŒUVRE DE CLAUDE LÉVI-STRAUSS

« Comment peut-on être Persan ? » L'ironie de la question appelle l'évidence de la réponse : « vous en êtes un autre! » Comme dans les comédies classiques, la surprise réciproque conduit à la reconnaissance : l'homme, c'est celui que je suis, celui qui vit avec et comme moi, et pourtant c'est également l'autre, aussi différent de moi puisse-t-il être. Cette reconnaissance, que l'expérience, plus que la raison, impose et que même la violence raciste ne peut effacer — car elle implique l'aveu contre lequel elle se rebelle — constitue seulement un point de départ : il reste à déterminer le sens de cet « également », de façon à rendre compte à la fois de la différence qu'il suppose et de la similitude qu'il affirme entre les hommes. La découverte de l'altérité est celle d'un rapport, non d'une barrière. Elle peut brouiller les perspectives, mais elle élargit les horizons. Si elle remet en question l'idée qu'on se fait de soi et de sa propre culture, c'est précisément parce qu'elle nous fait sortir du cercle restreint de nos semblables. L'objection, qu'on pourrait tirer du fait que certains « primitifs » se réservent à eux seuls le nom d'homme et le refusent aux autres, n'a pas grande portée. D'abord, parce que ce refus manifeste plus leur isolement qu'une véritable contestation de l'humanité de l'autre; ensuite, parce que, de toutes façons, il confère malgré tout un statut particulier à celui qui en est l'objet et ne le range pas purement et simplement parmi les animaux ou les choses; enfin et surtout, parce que la moindre expérience ethnographique établit aussitôt le rapport prétendu impossible. En fait, l'autre est toujours un autre homme. Il ne faut voir là ni une définition logique, un simple jeu de notions, ni une affirmation morale; c'est une constatation vécue, et on ne peut lire

istes Tropiques[1] sans en être constamment frappé : l'autre t celui dont je sais que j'ai à le comprendre dans une relation nt je sais aussi qu'elle sera réciproque, ce qui, bien entendu, veut pas dire qu'elle sera réussie. L'altérité n'empêche donc s la compréhension, bien au contraire [2].

C'est de là qu'il faut partir. C'est là aussi que commencent ; malentendus. Qu'est-ce en effet que comprendre ? La conption « digestive », qu'on s'en fait souvent et dont il n'est s si facile de se déprendre, place sa réussite dans ce qui t en réalité son échec. Comprendre serait s'assimiler — au ns propre de ce verbe : rendre semblable à soi — ce qui urtant se présente d'abord comme différent, transformer différence en identité. Quand par exemple Montesquieu t venir son Persan imaginaire à Paris, c'est moins pour l'opser au Français que pour suggérer entre eux une équivalence i affadisse leurs dissemblances : l'un et l'autre sont hommes n en ce par quoi ils diffèrent, mais parce qu'ils se ressemblent, du moins se valent. Sans doute le but de Montesquieu n'est-il is tant de comprendre le Persan que de contester l'image ie la société parisienne se fait d'elle-même, mais c'est bien la euve qu'il s'agit de la critique d'une certaine culture par elleême — critique dont il n'est pas question de sous-estimer portée toujours actuelle — et non d'une véritable confrontion interhumaine. Une telle confrontation est, à vrai dire, clue par l'humanisme classique, qu'il s'agisse de l'humasme biologique — « l'homme est un bipède sans plumes... » ou spiritualiste — « ... et qui a une âme ». Dans la persctive humaniste, en effet, c'est la similitude qui est essentielle elle serait prouvée par le fait même de la compréhension nçue comme un processus d'identification ; les différences, contraire, sont, sinon illusoires, du moins secondaires. autre est aussi un homme, non pas *dans*, mais *malgré* sa diffénce. On est ainsi conduit à un curieux paradoxe : l'humaté est placée en dehors et comme au-dessus des cultures, dont ne sait plus trop ce que signifie la diversité. Si d'ordinaire ne prend pas garde à cette bizarrerie, c'est ou bien parce qu'on fonde, implicitement ou non, sur une métaphysique d'origine

1. Plon édit.
2. Peut-être même doit-on dire qu'elle la fonde, mais ceci est une autre estion.

religieuse, ou bien parce qu'on valorise sans s'en apercevoir la culture à laquelle on appartient et qu'on soustrait ainsi à la diversité accidentelle des autres systèmes culturels. La valeur indubitable de cette conception a été et est toujours d'affirmer la possibilité de la communication des hommes entre eux, et de refuser — du moins en principe — tout privilège à ce qui les oppose, de combattre le chauvinisme et le racisme. Mais l'erreur est de croire que, pour nier le privilège, il faut considérer comme négligeable la différence à laquelle on l'attache indûment et affirmer une essence humaine, toujours égale à elle-même. Cette erreur procède directement de la confusion entre identification ou assimilation et compréhension. C'est elle qui oblige à voir dans la différence le masque d'une ressemblance : l'altérité ne serait qu'une illusion, l'apparence trompeuse d'une similitude plus profonde. En somme la compréhension aboutirait à la dissolution de son objet initial.

La compréhension authentique doit au contraire le maintenir dans sa spécificité. Elle n'abolit pas la distance entre le sujet et l'objet, elle permet de la parcourir, mais ne la supprime pas, ne la dissout pas dans une vague sympathie qui, sous prétexte de découvrir l'humanité profonde, estomperait tout ce qui fait des hommes ce qu'ils sont, c'est-à-dire des êtres profondément différents les uns des autres. C'est en tant qu'essentiellement autre que l'autre doit être vu. Le premier mérite de l'ethnographie est de faire de cette règle d'apparence logique un impératif pratique. Si Montesquieu peut voir dans son Persan un homme qui n'est pas tellement différent du Parisien, c'est parce qu'il l'invente. Mais l'imagination est inférieure à la réalité : un Bororo réel est plus loin de nous qu'un Persan littéraire, et surtout il l'est de façon plus surprenante, puisque c'est dans cet éloignement même que l'ethnographe l'atteint et réussit à vivre avec lui en faisant la double et contradictoire expérience de l'étrangeté et de la familiarité. Il ne doit jamais oublier le premier de ces aspects au profit du second. Pour lui, l'essentiel est la différence, qu'il s'agit de comprendre sans céder à la tentation de la réduire. Ce n'est sans doute pas si facile, puisqu'un ethnologue comme Malinowski, qui a consacré tant d'efforts à l'observation et à l'analyse de groupes humains considérés dans leur particularité, n'hésite pas à écrire à propos des règles du mariage : « Pour parler franc, je dirais que les

ntenus symbolique, représentatif ou cérémoniel du mariage t, pour l'ethnologue, une importance secondaire... La véri-ble essence du mariage est que, grâce à une cérémonie très nple ou très compliquée, il donne une expression publique, llectivement reconnue, au fait que deux individus entrent ns l'état de mariage. » Ou encore : « Les besoins organiques l'homme fournissent les impératifs fondamentaux qui nduisent au développement de la vie sociale [3]. » Mais, objecte rs Lévi-Strauss, « pourquoi donc aller dans des tribus loin-nes ? et les 603 pages de la *Sexual life of savages of North estern Melanesia* vaudraient-elles grand-chose, si c'était là it leur enseignement ?... Ce qui intéresse l'ethnologue, ce st pas l'universalité de la fonction, qui est loin d'être cer-ne, et qui ne saurait être affirmée sans une étude attentive toutes les coutumes de cet ordre et de leur développement torique, mais bien le fait que les coutumes soient si varia-s. Or, il est bien vrai qu'une discipline, dont le but premier, on le seul, est d'analyser et d'interpréter les différences, pargne tous les problèmes en ne tenant plus compte que ; ressemblances. Mais, du même coup, elle perd tout moyen distinguer le général, auquel elle prétend, du banal dont elle contente [4]. »

Toutefois, le souci de Malinowski est clair et Lévi-Strauss n'est ; sans le partager. Il craint ce qu'il a appelé l' « herodotage » curiosité pour « les excentricités primitives de l'homme », xotisme facile, dont Lévi-Strauss se moque au début de ses *istes Tropiques*. Pour l'un comme pour l'autre, le problème oprement scientifique — c'est-à-dire celui qu'une simple périence vécue ne peut, malgré son importance, résoudre reste d'atteindre l'universel. Seulement, l'erreur de linowski et de maints ethnologues est d'imaginer que, ır corriger ce que peut avoir de décevant un monotone recense-nt de particularités, il suffit de recourir aux lieux communs l'humanisme. Juxtaposer les différences ou les effacer à de de vagues ressemblances ou d'une idée a priori de l'homme, ; sont les deux défauts à éviter. On n'y parvient certaine-nt pas en les cumulant ! C'est pourtant ce qu'on fait souvent :

. Cité par Lévi-Strauss, dans « Histoire et Ethnologie », *Revue de taphysique et de Morale*, juillet-octobre 1949.
. Lévi-Strauss. *Id.*

après avoir collectionné les traits qui opposent diverses cultures les unes aux autres, on aboutit à la conclusion optimiste qu'en somme l'homme est partout le même, parce que partout, malgré leurs différences, les institutions sociales « fonctionnent » à peu près de la même façon. Cet exercice absurde paraît justifié, il est vrai, par les définitions traditionnelles de l'ethnographie et de l'ethnologie : la première « consiste dans l'observation et l'analyse de groupes humains considérés dans leur particularité », et la seconde ensuite « utilise de façon comparative les documents présentés par l'ethnographe [5] ». Mais il ne suffit pas d'invoquer la méthode comparative, comme si elle ne posait d'autres problèmes que pratiques (de tact, de discernement), comme si l'ethnologie se constituait, pour ainsi dire, toute seule, sans douleur, simplement en confrontant les résultats obtenus au cours des enquêtes ethnographiques. L'erreur est en effet de croire que, dans la recherche de la généralité, la comparaison est la démarche première. On est alors tenté de comparer n'importe quoi, puisqu'on espère que la simple mise en rapport de systèmes culturels différents fera apparaître la loi ou la fonction générales : c'est la comparaison qui semble fonder la généralisation. Aussi aboutit-on à de simples analogies, d'où l'on ne peut tirer qu'une généralité vide et idéale, par rapport à laquelle toutes les différences qu'on a pu recenser sont, à proprement parler, *indifférentes* : les hommes sont ainsi, et puis ainsi, et puis encore ainsi, et cela signifie toujours la même chose. C'est ce qu'on peut appeler le relativisme culturel. Ce relativisme se double d'un naturalisme. Comment en effet rendre compte des différences en tant que telles ? On ne peut les expliquer par la généralité qu'on a cru découvrir, puisque celle-ci suppose leur relativité et qu'elle ne contient en elle aucun principe de différenciation. Il ne reste alors qu'une issue : les référer à la diversité des conditions naturelles. Cela signifie deux choses : d'abord qu'on valorise, autant que faire se peut, les explications par le milieu, quitte à énoncer des truismes [6], ensuite et surtout qu'on traite chaque

5. Lévi-Strauss. *Ibid.* Mais L.S. prend soin de dire qu'il s'agit là de définitions sommaires et provisoires.

6. Dans l'article déjà cité, L.S. en emprunte une fois de plus un exemple à Malinowski, qui nous dit de l'institution du jardinage qu'elle est « universellement présente, partout où le milieu est favorable à l'exploitation du sol, et le niveau social suffisamment haut pour lui premettre d'exister ».

ure particulière comme une simple donnée de fait. L'obser-
on peut être subtile et fouillée, elle n'atteint pas — ou, si
le fait, c'est sans méthode délibérée — le niveau de l'ana-
structurale. Encore une fois, les hommes sont « comme
» et il faut, certes, les décrire très soigneusement, mais il
a pas à chercher plus loin. D'un côté donc la nature, de
tre une idée générale de l'homme, et dans l'entre-deux
ariété bariolée des coutumes.

est contre ce relativisme naturaliste que s'élève Lévi-Strauss.
trop fortement le sentiment du morcellement de l'humanité
ultures différentes et en même temps le souci de la sys-
atisation scientifique, pour se satisfaire de cette fausse
hèse. Si la différence doit être surmontée, elle ne peut l'être
lehors au profit d'une généralité qui lui serait extérieure.
est possible d'atteindre une généralité, c'est dans la diffé-
e elle-même qu'on la trouvera, préalablement à toute
paraison et fondant alors celle-ci sur une base solide. Pour
éder ainsi, il faut admettre que la différence ou l'ensemble
ifférences constituant une culture particulière n'est pas
donnée naturelle qu'il suffirait de recueillir, mais qu'il s'agit
e organisation systématique dont seule une analyse struc-
le permet de rendre compte. Les deux problèmes, que
ond le relativisme naturaliste, doivent donc être séparés :
ord, qu'est-ce qu'une culture ? Ensuite, s'il s'agit bien d'une
ture, peut-on élaborer une « structure générale des struc-
 », c'est-à-dire un système des différences qui ne conduise
eur simple juxtaposition, ni à leur effacement artificiel ?

***

n'attache plus guère aujourd'hui de signification histo-
à la distinction entre un prétendu état de nature et l'état
ciété ou de culture. On sait bien qu'il est vain en fait et
ifié en droit de rechercher un stade pré-culturel, au cours
el l'homme, « en l'absence de toute organisation sociale,
aurait pas moins développé des formes d'activité qui sont
intégrante de la culture [7] ». C'est malheureusement pour-
on a fréquemment « naturalisé » la société et la culture :

évi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté.* P.U.F.

faute de pouvoir expliquer la société en la faisant sortir du pré-social, on a considéré que la société était elle-même « naturelle », que la vie sociale était un fait premier sur lequel il n'y avait pas à s'interroger. Pourtant, on ne peut rien comprendre aux phénomènes sociaux si l'on commence par nier l'opposition, au moins logique, entre l'ordre naturel et l'ordre culturel. Cette opposition est celle de la règle et de l'universalité, de l'obligation et de la nécessité. Elle répond à une distinction de domaines : « La constance et la régularité existent, à vrai dire, aussi bien dans la nature que dans la culture. Mais, au sein de la première, elles apparaissent précisément dans le domaine où, dans la seconde, elles se manifestent le plus faiblement, et inversement. Dans un cas c'est le domaine de l'hérédité biologique, dans l'autre celui de la tradition externe [8] ». Un critère existe donc : « Partout où la règle se manifeste, nous savons avec certitude être à l'étage de la culture [9] », c'est-à-dire du relatif et du particulier. Mais ce critère ne nous dit pas comment en fait, dans leur opposition même, nature et culture s'articulent. Le paradoxe de la prohibition de l'inceste fournit la solution du problème. Elle présente en effet, « sans la moindre équivoque et indissolublement réunis, les deux caractères où nous avons reconnu les attributs contradictoires de deux ordres exclusifs : elle constitue une règle, mais une règle qui, seule entre toutes les règles sociales, possède en même temps un caractère d'universalité [10] ». Elle est donc « la Règle par excellence, la seule universelle et qui assure la prise de la culture sur la nature... En un sens, elle appartient à la Nature, car elle est une condition générale de la Culture; et par conséquent il ne faut pas s'étonner de la voir tenir de la Nature son caractère formel, c'est-à-dire l'universalité. Mais en un sens aussi, elle est déjà la Culture, agissant et imposant sa règle au sein de phénomènes qui ne dépendent point, d'abord, d'elle... La prohibition de l'inceste constitue précisément le lien qui unit l'une à l'autre [11] » l'existence biologique et l'existence sociale. Que ce saut d'un ordre à l'autre s'opère sur le terrain de la vie sexuelle n'a rien qui doive étonner et on comprend dès lors qu'ethnologie et psychanalyse ne sauraient s'ignorer : la vie sexuelle est en effet une amorce de la vie sociale, « car... l'ins-

8-9-10-11-12. *Ibid.*

inct sexuel est le seul qui, pour se définir, ait besoin de la timulation d'autrui[12] ». D'autre part « la nature impose 'alliance, mais ne la détermine pas[13]. » On comprend ainsi omment la prohibition de l'inceste à la fois enracine l'homme lans la nature et l'en détache : elle est « règle qui étreint ce qui, lans la société, lui est le plus étranger; mais en même temps ègle sociale qui retient, dans la nature, ce qui est susceptible le la dépasser... Elle opère, et par elle-même constitue l'avènement d'un ordre nouveau[14] ».

On se tromperait fort, en effet, en ne retenant d'elle que son spect négatif (qui explique sans doute pourquoi on a longtemps onsidéré qu'elle posait un problème insoluble). L'interdiction mplique immédiatement une organisation positive et systématique. C'est pourquoi elle peut être appelée la « règle des règles » : lle pose l'universalité de la réglementation et ouvre la voie l'élaboration des normes particulières qui définissent chaque ociété, chaque culture, car prohiber tel type de mariage, c'est u même coup poser quels sont les mariages tolérés ou préférés t constituer les normes des échanges et de la réciprocité à intérieur du groupe considéré. La prohibition de l'inceste ournit donc la synthèse du particulier et du général : *Les tructures élémentaires de la Parenté* formulent d'un même nouvement le principe général et le système de ses multiples iversifications, sans privilégier ni le principe, ni la particularité, puisque chaque univers social exprime entièrement le rincipe bien qu'il n'en épuise évidemment pas toutes les nodalités possibles.

Bien entendu, les règles du mariage dans une société donnée 'y recouvrent pas l'ensemble des institutions, mais elles expriment toujours un certain type structural qui, lui, rend compte e l'organisation de cette société. Une société ou une culture 'est pas faite de pièces et de morceaux, elle constitue un uniers de règles systématisées qui se répondent dans des domaines t à des niveaux différents. Il est bien vrai toutefois que les ègles du mariage y tiennent souvent une place de premier lan, parce qu'elles y définissent certaines modalités d'échange t qu'en fin de compte toute société peut se définir par le genre

13. S. de Beauvoir, note sur les *Structures élémentaires de la parenté*. . *M.*, novembre 1949.
14. Structures élémentaires de la parenté.

de communication qu'elle institue entre ses membres. C'est d'ailleurs pour la même raison qu'elle est essentiellement une structure, car une structure, c'est précisément le contraire d'une mosaïque faite d'éléments séparables. Au fond, on pourrait définir la culture comme la communication réglée, et la sociologie comme une théorie générale de la communication, théorie que Lévi-Strauss a d'ailleurs esquissée dans son article sur la *Structure sociale* [15]. La communication entre individus ou groupes n'est pas, en effet, une conséquence de la vie en société, elle est cette vie même, à condition, bien sûr, de ne pas la limiter à la seule communication orale ou écrite. « Dans chaque société la communication joue à trois niveaux différents : communication des femmes, communications des biens et des services, communication des messages. Donc les études de parenté, l'économie et la linguistique abordent des problèmes formellement du même type bien que se situant à des niveaux... différents [16] ». Le mariage est une communication lente de réalités de même nature et de même ordre de grandeur que les sujets qui communiquent; les femmes sont des personnes et des valeurs. Le langage est une communication rapide de purs signes — qui, toutefois, ont pu être originellement des valeurs [17] — différents des sujets. L'économie se situe à un niveau intermédiaire : « quoique n'étant ni symboles, ni signes, [les biens et les services] requièrent des symboles ou des signes pour que puisse s'accomplir leur échange, quand celui-ci atteint un certain degré de complexité [18]. »

Lévi-Strauss n'est certes ni le premier, ni le seul à souligner le caractère structurel des phénomènes sociaux, mais son originalité est de le prendre au sérieux et d'en tirer imperturbablement toutes les conséquences. Pour beaucoup, parler de structure sert de justification commode à la confusion plus ou moins brillante : on parle de tout à propos de n'importe quoi et, sous prétexte que la société constitue un système, on met en rapport des phénomènes d'ordres différents sans chercher à savoir si la comparaison est fondée; au mieux, la notion de structure permet d'assouplir la description phénoménologique. Pour

15. *Bulletin de Psychologie,* 5 mai 1953.
16. *Idem.*
17. Structures élémentaires de la parenté, p. 615.
18. *Bulletin de psychologie.* Art. cité.

Lévi-Strauss, au contraire, son intérêt fondamental est d'autoriser un dépassement de la description pure, du sensible ou du vécu vers le rationnel, c'est-à-dire vers des rapports mathématisables. Commentant l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss, où il voit précisément le premier effort pour « transcender l'observation empirique et atteindre des réalités plus profondes », il écrit : « Pour la première fois, le social cesse de relever du domaine de la qualité pure... et devient un système entre les parties duquel on peut donc découvrir des connexions, des équivalences et des solidarités. Ce sont d'abord les produits de l'activité sociale... qui sont rendus comparables entre eux par ce caractère commun que tous possèdent d'être transférables... Ils ne sont, d'ailleurs, pas seulement comparables, mais souvent substituables, dans la mesure où des valeurs différentes peuvent se remplacer dans la même opération. Et surtout, ce sont les opérations elles-mêmes, aussi diverses qu'elles puissent paraître à travers les événements de la vie sociale... et aussi arbitraires par le nombre et la distribution des individus qu'elles mettent en cause..., qui autorisent toujours une réduction à un plus petit nombre d'opérations, de groupes ou de personnes, où l'on ne retrouve plus, en fin de compte, que les termes fondamentaux d'un équilibre, diversement conçu et différemment réalisé selon le type de société considéré. Les types deviennent donc définisables par ces caractères intrinsèques; et comparables entre eux puisque ces caractères ne se situent plus dans un ordre qualitatif, mais dans le nombre et l'arrangement d'éléments qui sont eux-mêmes constants dans tous les types... [par exemple] les interminables séries de fêtes et de cadeaux qui accompagnent le mariage en Polynésie, mettant en cause des dizaines, sinon des centaines de personnes, et qui semblent défier la description empirique, peuvent être analysés en trente ou trente-cinq prestations s'effectuant entre cinq lignées qui sont entre elles dans un rapport constant, et décomposables en quatre cycles de réciprocité entre les lignées A et B, A et C, A et D, et A et E; le tout exprimant un certain type de structure sociale tel que, par exemple, des cycles entre B et C, ou entre E et B ou D, ou enfin entre E et C soient exclus, alors qu'une autre forme de société les placerait au premier plan. La méthode est d'une application si rigoureuse que si une erreur apparaissait dans la solu-

tion des équations ainsi obtenues, elle aurait plus de chance d'être imputable à une lacune dans la connaissance des institutions indigènes qu'à une faute de calcul. Ainsi, dans l'exemple qui vient d'être cité, on constate que le cycle entre A et B s'ouvre par une prestation sans contrepartie; ce qui inciterait aussitôt à rechercher, si on ne la connaissait pas, la présence d'une action unilatérale, antérieure aux cérémonies matrimoniales, bien qu'en relation directe avec elles. Tel est exactement le rôle joué dans la société en question par l'abduction de la fiancée... *On aurait donc pu la déduire si elle n'avait pas été observée* [19] ». C'est nous qui soulignons cette dernière phrase : elle signifie qu'un Leverrier ethnologue pourrait exister.

Si nous avons choisi ce texte — nous aurions pu en citer d'autres, par exemple, dans les *Structures élémentaires de la parenté*, le commentaire sur une « étude algébrique de certains types de lois du mariage » — c'est qu'il a fait l'objet d'une vive critique de Claude Lefort [20], qui permet de préciser le problème à la fois méthodologique et philosophique de l'analyse structurale telle que l'entend Lévi-Strauss. Passons sur le reproche de formalisme, qui ne signifie pas grand-chose : la question est en effet de savoir, non pas si le traitement mathématique des phénomènes doit ou non être rejeté en raison de son caractère évidemment formel, mais s'il permet ou non de rendre compte des faits. Or, sur ce point, il semble qu'au moins dans les applications qu'en fait Lévi-Strauss, la réponse ne soit pas douteuse. Dira-t-on qu'il ne peut s'appliquer dans tous les cas ? Lévi-Strauss en convient lui-même; mais cette difficulté n'est pas de principe, elle tient à la situation historique de l'anthropologie : « sans qu'il y ait de notre faute, nous découvrons que nous nous sommes conduits comme des botanistes amateurs, ramassant pêle-mêle des spécimens hétéroclites plus tard déformés et mutilés pour les conserver dans notre herbier. ... C'est un peu comme si la physique cosmique devait travailler sur les observations babyloniennes. Malheureusement les corps célestes sont toujours là, mais les cultures indigènes où nous avions l'habitude de chercher nos documents sont en train de disparaître rapidement et ce qui les remplace ne

19. Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, in *Sociologie et anthropologie*. P.U.F.

20. L'échange et la lutte des hommes. *Temps Modernes*, février 1951.

eut que fournir des données d'un type très différent. Ajuster ıos techniques d'observation à un cadre théorique qui est fort n avance sur elles, représente une situation paradoxale, pposée à celle qui a généralement prévalu dans l'histoire des ciences. Tel est pourtant le défi lancé à l'anthropologie noderne[21] ». C'est donc sur la justification théorique de ce adre que la discussion doit porter : qu'il soit formel et que tous es faits n'y puissent peut-être pas rentrer, est secondaire. ussi la critique essentielle de Lefort concerne-t-elle « la relation du système mathématique à l'expérience » que, selon lui, évi-Strauss concevrait « comme celui de la réalité à l'apparence[22] ». Il lui reproche de mettre le sens de l'expérience hors e l'expérience elle-même. « Celle-ci, dit-il, ne *vaut* [chez Lévi-trauss] que pour l'édification d'une logique symbolique. Il ous paraît en revanche que cette logique ne peut être établie ue parce qu'elle désigne une *réalité* distincte d'elle et dont le ens nous est *par ailleurs* fourni... En bref, ce qu'on reprocheait à M. Lévi-Strauss, c'est de saisir dans la société des *règles* lutôt que des *comportements*... c'est de se donner artificiellement une rationalité totale, à partir de laquelle les groupes et es hommes sont réduits à une fonction abstraite, au lieu de a fonder sur les relations concrètes que ceux-ci viennent à ouer entre eux[23] ».

Cette critique ne serait justifiée[24] à l'encontre de Lévi-Strauss ue dans deux cas : s'il confondait l'appréhension de la réalité t son expression mathématique, prenant celle-ci pour celle-là, u au contraire si, les séparant, il faisait de la première la aisie d'une simple apparence et de la seconde la définition nême du réel. En fait, il ne commet aucune de ces deux erreurs. ans doute, dans le passage cité plus haut de l'*Introduction à 'œuvre de Mauss*, il parle d'atteindre « des réalités plus profondes ». L'expression est certainement équivoque. Mais, si 'on se réfère à d'autres textes, ce que veut dire Lévi-Strauss pparaît clairement : ce n'est pas la mathématisation qui nous ait accéder à un niveau plus profond de la réalité, c'est quand analyse du réel lui-même est poussée assez loin que sa mathé-

21. *Bulletin de Psychologie*. Art. cité.
22. Lefort. Art. cité.
23. *Id*. Les mots soulignés le sont par l'auteur.
24. Sa véritable portée apparaîtra plus loin, quand il sera question des apports entre l'histoire et l'ethnologie.

matisation — avec tous les avantages qu'elle comporte pour l'élaboration ultérieure du savoir — devient possible. Cette expression mathématique du réel n'est jamais confondue avec le réel. La confusion est au contraire le fait de Lefort, qui prend pour équivalentes les expressions « structure sociale » et « organisation sociale »; Lefort imagine alors qu'en formulant mathématiquement la structure, Lévi-Strauss prétend mathématiser l'organisation empirique elle-même. Pourtant ce dernier les a très explicitement distinguées : « les termes de structure sociale ne concernent pas la réalité empirique, mais des modèles qui sont construits d'après celle-ci... Les relations sociales sont la matière première à partir de laquelle on construit les modèles constituant la structure sociale, tandis que la structure sociale ne peut, en aucun cas, être réduite à l'ensemble des relations sociales décrites pour une société donnée [25]». La notion capitale est ici celle de « modèle ». Or, cette notion est instrumentale et non ontologique : le modèle est, non pas l'objet de la compréhension, mais son moyen. La question n'est donc pas de savoir si le modèle porte ou non l'index de la réalité, elle est de savoir si c'est le meilleur moyen de comprendre celle-ci. Malheureusement — car il ne suffirait pas de dire que les études menées selon cette méthode ont tranché la question — la réponse de Lévi-Strauss est à la fois assurée et philosophiquement peu claire. Dans *Tristes Tropiques*, il justifie sa méthode en affirmant une discontinuité entre le vécu empirique et le réel : « Pour atteindre le réel, il faut d'abord répudier le vécu, quitte à le réintégrer par la suite dans une synthèse objective dépouillée de toute sentimentalité [26]. » Mais les raisons qu'il apporte sont surtout des motivations tirées de l'histoire particulière de sa pensée personnelle [27]. Quelle est la signification de cette discontinuité ? Pourquoi « la réalité vraie [n'est-elle] jamais la plus manifeste ? » Il ne suffit pas d'invoquer l'enseignement de la géologie, de la psychanalyse et du marxisme. Toutefois, l'essentiel, pour la discussion présente, est que cette discontinuité ne saurait être irrémédiable :

25. *Bulletin de Psychologie*. Art. cité.
26. *Tristes Tropiques*, p. 50.
27. Il se fait notamment une idée superficielle de la phénoménologie, qu'il semble réduire à la description empirique, ce qui, si l'on songe à Husserl, est assez étonnant.

le exige une synthèse du vécu et du rationnel, synthèse qui oit s'opérer grâce, précisément, à la construction des modèles· ette synthèse, il est vrai, n'est pas faite, et on a déjà vu les isons pratiques qui la rendent difficile, mais Lefort n'a pas our autant le droit d'enfermer Lévi-Strauss dans ce dilemme : ı ne pouvoir surmonter la discontinuité, ou privilégier indû- ient le rationnel aux dépens du vécu.

D'où vient la confiance que Lévi-Strauss manifeste dans la ossibilité de cette synthèse du vécu et du rationnel, qui seule ous livrerait le sens du réel ? Elle s'explique par le succès fectivement démontré de cette méthode en linguistique, où analyse phonologique a précisément permis de « définir une ngue par un petit nombre de relations constantes, dont la versité et la complexité apparente du système phonétique font qu'illustrer la gamme possible des combinaisons auto- sées [28]. » L'exemple de la linguistique structurale prouve ı'une science sociale peut aboutir à des lois, qui à la fois dépas- nt et rendent intégralement compte du donné purement ıénoménologique. Reste à préciser à quoi tient ce succès et à voir s'il est de quelque utilité pour l'anthropologie.

Les raisons qu'on invoque généralement pour refuser aux iences sociales la possibilité d'énoncer des lois sont tirées de étroite liaison qui y existe entre l'observateur et l'objet observé. ans doute, dans toutes les sciences, l'objet est dans une cer- ine mesure affecté par l'intervention de l'observateur, mais, ıand l'homme étudie l'homme, les modifications provoquées ans l'objet par l'observation sont à la même échelle que l'objet i-même. L'appartenance de l'observateur à une culture articulière influe sur la façon dont il étudie les autres cultures, on ne voit pas comment il lui serait scientifiquement possible faire la part de ses intérêts individuels. Pourtant, la linguis- que échappe à ces objections. La raison essentielle est qu'une onne part « du comportement linguistique se situe au niveau la pensée inconsciente [29] » Bien plus, ce caractère inconscient ı comportement linguistique persiste même chez celui qui nnaît la phonologie. Le savant reste séparé du sujet parlant l'influence de l'observateur sur l'observé n'est pas à craindre.

28. Introduction à l'œuvre de Mauss.
29. *Language and the analysis of social laws, in American Anthropologist,* ril-juin 1951.

C'est grâce à cela, et aussi à l'ancienneté du langage et à la grande quantité de documents différents dont on peut disposer, que la linguistique a pu se constituer scientifiquement. Pour qu'il en soit de même en anthropologie, il faut pouvoir répondre positivement aux deux questions suivantes : la comparaison entre les phénomènes de langage et les autres phénomènes sociaux est-elle substantiellement fondée ? Est-ce que toutes les formes de la vie sociale « consistent en systèmes de comportement qui représentent la projection, au niveau de la pensée consciente et socialisée, des lois universelles qui régissent les activités inconscientes de l'esprit [30] ? »

Le premier point peut être aisément accordé : les faits sociaux sont des faits de communication. Durkheim disait qu'il fallait traiter les faits sociaux comme des choses. On a parfois assez sottement critiqué cette règle en supposant que le « comme » impliquait une assimilation, qui serait évidemment absurde, alors qu'il maintient la distinction nécessaire : c'est parce qu'ils ne sont pas des choses qu'il peut être utile de les traiter comme s'ils en étaient. Ils ne sont pas des choses, mais on ne peut les réduire à de simples processus conscients individuels. Il faut donc, paraphrasant Durkheim, les traiter comme des mots, précisément parce que les mots sont comme des choses pour ceux qui les emploient. On a indiqué plus haut le parallélisme entre les règles de la parenté et le langage : les « femmes du groupe » sont échangées entres les clans, les lignées ou les familles, comme les « mots du groupe » sont échangés entre les individus. Non seulement la linguistique vient éclairer les problèmes de parenté, mais l'étude de celle-ci permet de suggérer une solution au problème de l'origine du langage, et cette réciprocité manifeste bien le caractère substantiel de la comparaison. Il peut paraître scandaleux que les femmes soient considérées comme des objets, comme de simples éléments d'un système signifiant. En fait, les femmes sont des valeurs — et des valeurs de la plus haute importance — qui ne peuvent jamais se réduire à de purs signes, « car les mots ne parlent pas, alors que les femmes parlent [31] ». Est-ce à dire que la communication des femmes et celle des mots soient finalement incomparables ? Au contraire, car les mots, avant de devenir signes, ont été des

30. *Id.*
31. *Ibid.*

valeurs. Aussi bien, la poésie reste-t-elle possible. Mais l'échange des femmes ne pourra jamais tomber jusqu'au niveau de la communication prosaïque. « C'est précisément pour cette raison que la position des femmes, telle qu'on la trouve actuellement dans le système interhumain de communication... peut nous fournir une image utilisable du type de relations qui a pu exister lors d'une très ancienne période du développement du angage entre les êtres humains et leurs mots... Parce qu'en effet certains termes sont simultanément perçus comme ayant ine valeur à la fois pour celui qui parle et pour celui qui écoute, e seul moyen pour résoudre la contradiction réside dans l'échange de valeurs complémentaires, échange auquel se ramène toute 'existence sociale[32] ». C'est dans cet esprit qu'en conclusion de l'article, d'où les citations précédentes sont extraites, Lévi-Strauss esquisse une comparaison entre les langues parlées dans différentes régions du monde et les systèmes de parenté qui y sont en vigueur.

Le second point soulève des problèmes plus compliqués. Si 'explication des phénomènes sociaux doit être cherchée au niveau des « lois universelles qui régissent les activités inconscientes de l'esprit », on risque de manquer la compréhension oncrète, qui, finalement, est toujours individuelle : son but st de comprendre telle société bien localisée dans l'espace et e temps, et, plus encore, « un individu quelconque de l'une uelconque de ces sociétés[33] ». Autrement dit, il ne s'agit pas 'éliminer la subjectivité de l'expérience vécue pour atteindre l'objectivité d'une analyse historique ou comparative, il 'agit de montrer qu'elles sont complémentaires. Lévi-Strauss e se dissimule nullement le problème qui est en somme celui e la communication entre moi et autrui, entre l'ethnologue t l'indigène. Or, comment s'assurer que cette communication st réelle, ne repose pas sur un malentendu ? Mais, d'autre part, n'est pas possible d'y renoncer, même si l'on ne parvient pas lui trouver une garantie. « Cette difficulté serait insoluble, s subjectivités étant, par hypothèse, incomparables et incomunicables, si l'opposition entre moi et autrui ne pouvait être urmontée sur un terrain, qui est aussi celui où l'objectif et le ubjectif se rencontrent, nous voulons dire l'inconscient...

32. *Ibid.*
33. Introduction à l'œuvre de Mauss.

L'inconscient serait ainsi le terme médiateur entre moi et autrui. En approfondissant ses données, nous ne nous prolongeons pas, si l'on peut dire, dans le sens de nous-mêmes : nous rejoignons un plan qui ne nous paraît pas étranger parce qu'il recèle notre moi le plus secret; mais (beaucoup plus normalement) parce que, sans nous faire sortir de nous-même, il nous met en coïncidence avec des formes d'activité qui sont à la fois nôtres et autres, conditions de toutes les vies mentales de tous les hommes et de tous les temps. Ainsi, l'appréhension (qui ne peut être qu'objective) des formes inconscientes de l'activité de l'esprit conduit tout de même à la subjectivation, puisqu'en définitive, c'est une opération du même type qui, dans la psychanalyse, permet de reconquérir à nous-même notre moi le plus étranger, et dans l'enquête ethnologique, nous fait accéder au plus étranger des autrui comme à un autre nous. Dans les deux cas, c'est le même problème qui se pose, celui d'une communication cherchée, tantôt entre un moi subjectif et un moi objectivant, tantôt entre un moi objectif et un autre subjectivé. Et, dans les deux cas aussi, la recherche la plus rigoureusement positive des itinéraires inconscients de cette rencontre, tracés une fois pour toutes dans la structure innée de l'esprit humain et dans l'histoire particulière et irréversible des individus ou des groupes, est la condition du succès [34] ». Ce succès, Lévi-Strauss le définit en ces termes : « Si, comme nous le croyons, l'activité inconsciente de l'esprit consiste à imposer des formes à un contenu, et si ces formes sont fondamentalement les mêmes pour tous les esprits, anciens et modernes, primitifs et civilisés, il faut et il suffit d'atteindre la structure inconsciente, sous-jacente à chaque institution ou à chaque coutume, pour obtenir un principe d'interprétation valable pour d'autres institutions et d'autres coutumes, à condition, naturellement, de pousser assez profondément l'analyse [35]. »

L'intérêt de cette conception est de résoudre les deux problèmes posés dans la première partie de cet article : celui du maintien et de la compréhension des différences en tant que telles, et celui de leur intégration dans un système global. L'analyse, que préconise Lévi-Strauss, suppose une description aussi fouillée que possible de chaque culture considérée

34. *Id.*
35. Histoire et Ethnologie (*Revue de métaphysique et de morale*).

our elle-même, et, aussi loin que cette analyse soit ensuite oussée, elle n'a de valeur que si elle permet d'opérer un retour ux faits empiriques. Sans doute la structure inconsciente, u'il s'agit d'atteindre, doit-elle être commune à des cultures iverses. Mais cette identité n'efface nullement cette diversité : une et l'autre ne se situent pas au même niveau. C'est précisé-ient parce que cette identité doit être rigoureuse et n'être en ien une analogie, qu'il n'est pas nécessaire de minimiser les ifférences. C'est en effet l'analogie qui atténue les oppositions ur le plan même où on les constate ; l'identité, en revanche, arce qu'elle est découverte sur un autre plan, les conserve n les systématisant. Au surplus, elle n'est pas celle d'une ssence humaine authentique, dont les cultures seraient les ianifestations secondaires : elle est uniquement celle d'une tructure générale, impersonnelle et, pour ainsi dire, décentrée. u même coup, le relativisme est dépassé ; les cultures ne sont lus, inexplicablement, les unes à côté des autres, elles forment n vaste système, qui, il est vrai, reste encore à constituer. Iais cet idéal n'apparaît plus impossible à atteindre ; c'est en out cas celui que Lévi-Strauss assigne à l'ethnologie : « Son ut est d'atteindre... un inventaire de possibilités inconscientes, ui n'existent pas en nombre illimité ; et dont le répertoire, t les rapports de compatibilité ou d'incompatibilité que chacune ntretient avec toutes les autres, fournissent une architecture gique à des développements historiques qui peuvent être nprévisibles, sans être jamais arbitraires [36]. »

Le paradoxe de cette phrase — comme d'ailleurs de tout article, d'où elle est tirée — c'est de vouloir réconcilier l'ethno-gie et l'histoire, au moment même où, en fait, la conception ue Lévi-Strauss se fait de la première aboutit à dévaluer la conde. Précisons tout de suite qu'il serait absurde de le lui procher, car, sauf pétition de principe, la référence à l'histoire e saurait être considérée d'emblée comme décisive. Simple-ient on arrive ici au problème le plus difficile, celui qui peut mieux éclairer l'inspiration même de l'œuvre. Le fait que évi-Strauss veuille opérer une telle conciliation, montre qu'il 1 est conscient. Mais la solution qu'il propose dans cet article isse de côté le point le plus important. En gros, elle consiste

36. *Ibid.*

à dire que l'ethnologue ne peut se dispenser de rechercher le passé de la société qu'il étudie, et inversement que l'historien ne saurait mépriser les renseignements que lui apporte l'ethnologue; la différence entre les deux disciplines serait d'orientation plus que d'objet : « elles se distinguent surtout par le choix de perspectives complémentaires : l'histoire organisant ses données par rapport aux expressions conscientes, l'ethnologie par rapport aux conditions inconscientes, de la vie sociale [37]. » Mais « toutes deux étudient des sociétés qui sont autres que celle où nous vivons. Que cette altérité tienne à un éloignement dans le temps ou à un éloignement dans l'espace, ou même à une hétérogénéité culturelle, est un caractère secondaire par rapport à la similitude de position [38]. » Ce que Lévi-Strauss paraît ne pas voir, c'est que, dans ces conditions, l'historicité devient secondaire : elle consiste simplement à dater la société, qu'on étudie ensuite pour elle-même. L'histoire, qu'il n'a évidemment aucune peine à réconcilier avec l'ethnologie, est la reconstitution d'un « passé » — qui n'est en somme considéré que comme « lointain » —, et non la saisie d'une temporalité, d'un mouvement proprement historique qui, précisément en tant que mouvement, se donnerait à lui-même sa signification. Deux conceptions de l'histoire s'opposent donc, qu'on peut illustrer par l'opposition des jeux de bridge et d'échecs, qui tous les deux consistent en un déroulement non arbitraire de coups à jouer. « Dans une partie d'échecs n'importe quelle position donnée a pour caractère singulier d'être affranchie de ses antécédents; il est totalement indifférent qu'on y soit arrivé par une voie ou par une autre; celui qui a suivi toute la partie n'a pas le plus léger avantage sur le curieux qui vient inspecter l'état du jeu au moment critique [39]. » Dans une partie de bridge, en revanche, il est toujours capital de savoir ce qui s'est passé avant le coup à jouer; on ne comprend pas pourquoi, à la dixième levée par exemple, le jeu se présente de telle manière, si l'on n'a pas suivi les neuf précédentes. L'ordre du bridge est un ordre diachronique, celui des échecs est synchronique. Cette opposition ne saurait être minimisée; elle ne peut en tout

37-38. *Ibid.*
39. F. de Saussure. *Cours de linguistique générale*, p. 126. F. de Saussure voulait seulement souligner l'indépendance du point de vue synchronique en linguistique.

s être aussi aisément surmontée que semble le croire Lévi-rauss dans l'article cité. Sans doute dirait-il — et c'est vrai - qu'il ne méconnaît pas l'importance de l'ordre diachronique, ais les citations précédentes montrent qu'il le subordonne à rdre synchronique.

Cette subordination de l'histoire à l'analyse synchronique s structures s'exprime dans plusieurs thèmes qui, sous-cents dans ses autres livres, reviennent avec insistance dans *istes Tropiques*. Il y a d'abord le thème du problème identique e les hommes se seraient toujours posé : former une société insparente pour elle-même, au sein de laquelle la réciprocité ierait sans discordance. « Notre position revient à dire que hommes ont toujours et partout entrepris la même tâche s'assignant le même objet et qu'au cours de leur devenir moyens seuls ont différé. J'avoue que cette attitude ne inquiète pas; elle semble la mieux conforme aux faits, tels e nous les révèlent l'histoire et l'ethnographie; et surtout me semble la plus féconde... Si les hommes ne se sont jamais aqué qu'à une besogne, qui est de faire une société vivable, les ces qui ont animé nos lointains ancêtres sont aussi présentes nous. Rien n'est joué; nous pouvons tout reprendre. Ce qui fait et manqué peut être refait [40] ». On se tromperait fort, 'on cherchait dans les deux dernières phrases l'idée qu'il peut voir une aventure humaine. Il s'agit de répéter une tentative it la signification est déterminée a priori par le double rap-t de l'homme aux autres hommes et de l'homme à la nature, port positif d'échange dans un cas, rapport négatif d'arra-ment dans l'autre : la répéter, rien de plus, parce que tout qui compte vraiment se situe au début, dans le mouvement ial par lequel l'homme instaure le règne de la culture. « Dans lque domaine que ce soit, seule la première démarche est gralement valable. » C'est un deuxième thème : celui de a grandeur indéfinissable des commencements [41]. » La ure, c'est le refus de l'opacité naturelle, de l'être chose. hypothèse, ce refus ne peut être qu'inaugural. Aucun grès n'est concevable. Ce qui au contraire se conçoit sans ie, c'est une dégradation, un retour du naturel dans le cul-l : toute société se pétrifie, perd sa transparence, l'événe-t y introduit des discordances que ses membres subissent

41. *Tristes Tropiques*, p. 424.

sans les comprendre. L'histoire ne serait donc qu'une « entropologie » : hégélianisme renversé! Mais même ainsi elle n'est pas saisissable : pratiquement, en effet, cette grandeur des commencements ne peut être que présumée, il est impossible de la saisir concrètement [42]; les cultures dites « primitives » sont très vieilles. Toutefois, cette impossibilité de fait d'échapper à l'histoire ne conduit pas Lévi-Strauss, du moins dans ce livre, à chercher en elle un intérêt positif. Son seul intérêt est négatif : il est de révéler la structure qui lui résiste, qu'elle ne parvient pas à dissocier jusqu'à la rendre incompréhensible. Comprendre une société pourtant plongée dans l'histoire, c'est déceler en elle la structure déformée mais reconnaissable, qui se réfère à l'essence de son commencement, et imaginer les conditions idéales qui auraient pu la maintenir indéfiniment dans son début. Ainsi voit-on bien que le primat théorique de l'initial se traduit, dans l'étude concrète, par le primat de la structure synchronique sur l'évènement historique. La conclusion est la même, quand, au lieu de considérer l'histoire particulière d'une société, Lévi-Strauss essaie d'embrasser l'ensemble de l'évolution humaine et d'y situer notre civilisation occidentale : « Ce qui m'effraye en Asie, c'est l'image de notre futur, par elle anticipée. Avec l'Amérique indienne je chéris le reflet, fugitif même là-bas, d'une ère où l'espèce était à la mesure de son univers et où persistait un rapport valable entre l'exercice de la liberté et ses signes [43] ». L'histoire semble ainsi étalée d'un seul coup sous nos yeux et, pour ainsi dire, géographiquement. On comprend alors la passion de Lévi-Strauss pour la géologie, dont l'étude permet parfois d'assister à ce « miracle » : « soudain l'espace et le temps se confondent [44] ». Mais en histoire, le miracle devient paradoxe, si ce n'est prestidigitation : la dimension temporelle disparaît!

C'est ici seulement que la critique de Lefort prend son sens. Autant il nous paraissait injustifié de reprocher à Lévi-Strauss de rationaliser artificiellement l'expérience, de la méconnaître

42. Quittant les Nambikwara, Lévi-Strauss écrit : « J'étais allé jusqu'au bout du monde à la recherche de ce que Rousseau appelle les progrès insensibles des commencements... j'avais cherché une société réduite à sa plus simple expression. Celle des Nambikwara l'était au point que j'y trouvai seulement des hommes. » *Tristes Tropiques*, p. 339.
43. *Id.*, p. 151.
44. *Id.*, p. 48.

et finalement d'en manquer le sens, autant il nous paraît normal de constater que l'analyse structurale, telle qu'il la pratique, ne lui permet guère de comprendre la dialectique historique. Toutefois, la portée critique de cette constatation dépend de la signification qu'on attache à l'histoire, dont la méconnaissance peut, après tout, n'être pas si grave, ou du moins s'expliquer et se corriger sans remettre en cause les résultats précédemment acquis. Évidemment, si, comme Lefort dans son article des *Temps Modernes*, on pense que l'historicité est le caractère fondamental de l'humanité, celui dont il faut rendre compte d'abord pour la comprendre pleinement, la subordination du diachronique au synchronique apparaît comme une erreur irrémédiable. En revanche, si — toujours comme Lefort, mais cette fois dans un article ultérieur des *Cahiers internationaux de sociologie* — on pense que « l'histoire n'est pas donnée avec la coexistence », qu'elle surgit « sur un fond de relations humaines qui ne la fondent pas nécessairement [45] », la perspective change du tout au tout. Dans cet article, en effet ,Lefort nuance sa position première : l'histoire reste bien ce qu'il s'agit avant tout d'expliquer, mais ce n'est plus parce qu'elle serait la marque essentielle de l'humanité, c'est au contraire parce qu'elle apparaît comme un paradoxe, une véritable révolution dans la condition humaine, bref comme une « aventure » [46]. Mais alors l'analyse structurale garde toute sa valeur de base; les critiques précédentes limitent ses prétentions d'expliquer à elle seule tout ce qui est humain, mais elle reste la discipline fondamentale : c'est en fonction des résultats qu'elle a permis d'atteindre qu'il faut poser à nouveau le problème de l'histoire.

Ce n'est certainement pas facile, et *Tristes Tropiques*, le dernier en date de ses écrits, montre, on vient de le voir, à quel point Lévi-Strauss reste attaché à sa thèse initiale, qui, quoi qu'il ait pu en dire, constitue une dévaluation radicale de l'histoire. Pourtant, dans un opuscule qui date de 1952 [47] et dans sa polémique contre Roger Caillois [48], il a ouvert une voie

45. Claude Lefort. Sociétés sans histoire et historicité, in *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. XII, 7e année, 1952.
46. *Ibid.*
47. *Race et Histoire*. Unesco, 1952.
48. Diogène couché, *Temps Modernes*, mars 1955.

vers une solution possible. Il aborde en effet dans ces textes le problème du progrès, c'est-à-dire d'une histoire cumulative. Il en voit l'explication à la fois dans la différenciation des cultures et dans leurs contacts, dans ce qu'il nomme leur « coalition », sans que ce mot implique forcément l'idée d'une collaboration harmonieuse et pacifique. On conçoit aisément que cette solution ait pu tenter Lévi-Strauss : elle paraît de nature à justifier une perspective diachronique sans pour autant remettre en cause la structure générale des cultures dont les contacts historiques ne sauraient infirmer la systématisation synchronique. Cependant, elle se heurte à une grave difficulté, qu'il n'ignore d'ailleurs pas puisqu'il écrit : « pour progresser, il faut que les hommes collaborent; et, au cours de cette collaboration, ils voient graduellement s'identifier les apports, dont la diversité initiale était précisément ce qui rendait leur collaboration féconde et nécessaire [49]. » Autrement dit, le progrès se stériliserait lui-même et ne pourrait reprendre que par de nouvelles diversifications. Deux possibilités se présentent alors : ou bien il y aura effectivement une fin de l'histoire et celle-ci apparaîtra simplement comme l'expression diachronique et subordonnée de la diversité synchronique initiale dont le système, s'il était exactement élaboré, permettrait la prévision a priori du déroulement historique, ou bien les rencontres interculturelles créeront successivement des diversités qui s'organiseront selon des structures réellement nouvelles, dont l'étude synchronique restera évidemment possible mais n'exclura pas l'instauration d'un ordre diachronique autonome dont la compréhension ne saurait être déterminée à l'avance. La question de savoir comment unir analyse structurale et analyse historique, comment concevoir en même temps un ordre synchronique et un ordre diachronique, reste donc ouverte. Ce problème se pose au marxisme dans des termes formellement analogues. Le marxisme voit en effet dans l'histoire l'expression dynamique d'une structure sociale absolument générale — les rapports entre classes — et en même temps un mouvement autonome qui se donne sa propre signification. On met l'accent tantôt sur un aspect, tantôt sur l'autre, on ne veut renoncer — et on a sans doute

49. *Ibid.*

ison — ni à l'un, ni à l'autre. Le fait est que leur synthèse est pas vraiment réalisée [50]. C'est pourquoi on attend avec térêt l'essai annoncé par Lévi-Strauss sous le titre *Ethnologie marxisme.*

* * *

L'ethnologue n'est donc pas heureux : ni comme théoricien, comme homme. Il est sans doute inutile d'insister davantage r les difficultés du théoricien, dont l'optimisme apparent et elque peu tranchant a été singulièrement contesté par le senchantement de l'homme qui a écrit *Tristes Tropiques.* rti à la recherche des cultures, il se détache de toutes celles 'il a pu connaître, et entre lesquelles, sans pouvoir se satis- re d'un éclectisme trop commode, il va et vient comme un atôme. Mais il n'est pas seulement déchiré entre les cultures rticulières, dont il ne sait s'il travaille à leur disparition ou à ur sauvegarde; l'opposition fondamentale de la Culture et de Nature, dont il voit bien aussi l'inextricable liaison, déclenche lui des sentiments violemment contrastés. Que la Nature osiste dans la Culture et fasse de celle-ci autre chose qu'un r squelette de règles, appelle sa tendresse et provoque sa ısualité. Mais la Nature subsiste aussi sous la Culture comme pacité à laquelle celle-ci s'est arrachée mais où elle risque ıjours de retomber et de se pétrifier, et cela suscite son rreur. Il lui faut prendre son parti de ce déchirement. C'est rançon des connaissances qu'il obtient. On dit souvent que bservation modifie la réalité observée. Elle modifie aussi ui qui observe. L'ethnologue l'apprend au prix de son confort ysique sans doute, de son confort moral aussi.

Jean Pouillon.

0. C'est bien pourquoi il est absurde de vouloir « dépasser » ou « repenser » ıarxisme; il s'agit de le développer.

J.-B. Pontalis.

FREUD AUJOURD'HUI *(fin)*

Longtemps les psychanalystes — c'en était lassant — n'eurent qu'un mot en bouche : l'Œdipe, « complexe nucléaire de toutes les névroses ». Mais aujourd'hui ils ont changé tout cela. Leur littérature, plus considérable en volume que variée dans ses intérêts, traite pour l'essentiel de trois thèmes : les structures préverbales, les relations d'objet, les manifestations de transfert et de contre-transfert dans le champ analytique [42].

De quoi dépend ce changement d'orientation ? Apparemment d'un progrès : le développement de la psychanalyse d'enfants, l'extension de la psychothérapie à certaines psychoses (schizophrénie), le souci enfin, en contrôlant les effets du rôle, de la personnalité, de l'inconscient de l'analyste sur le déroulement de la cure, de mieux la maîtriser. Mais de quoi témoigne-t-il ? d'un oubli du *radicalisme* freudien : la psychanalyse se ramène à une psychologie appliquée, les analystes — un peu samaritains, un peu pédagogues, un peu sorciers — ignorent en fait ce qu'ils sont ; ils tâtonnent dans la nuit de leur savoir et s'en vont s'interrogeant : que pouvons-nous ?

Les débats « techniques », nombreux ces derniers temps (critères d'indication, de terminaison, recherche du facteur thérapeutique efficace), s'ils avouent le malaise, indiquent aussi la dérobade devant l'unique question : qu'est-ce que la psychanalyse ? Il est en effet plus facile de se rassurer sur le sérieux de sa tâche en formulant — dans un langage qui, pour la plupart, n'est fidèle ni à leur expérience, ni à la théorie freudienne — quelques attitudes types, que d'en mettre à nu les principes et les fins. Mais que peut répondre de décisif un analyste à celui qui, mi-sceptique, mi-homme

42. Cf. Lacan, *La Psychanalyse*, p. 87.

e cœur, prétend que la guérison « dépend moins de la méthode employée que de la personnalité qui l'emploie » et oit dans toute psychothérapie l'équivalent d'un « rituel 'initiation destiné à faciliter les passages paroxystiques » ?

Il y a dans tout recours au psychanalyste un paradoxe ritant : d'une situation de dépendance, on attend l'autoomie ; on vient s'en remettre à un autre du soin de vous élivrer de lui. Ce paradoxe, on le sait, est l'analyse elleième. Par son monologue — mais qu'il adresse à l'analyste - le patient « revit » dans la répétition, le ressassement, une orte d'usure, l'ensemble de sa relation à autrui ; bon gré, ıal gré il y draine — rechignant, furieux, béat — les ıux de tous les cours de sa vie. Si, au moins dans les preiers temps, l'analyste se dérobe, fait le mort, alors ême que l'analysé insiste, se fait pressant, c'est qu'il 'entend recueillir qu'une intention : que veut lui dire son atient ? et cette intention il la saisit en lui-même, dans la ınction qu'il se voit assigner. La situation analytique est ı principe neutre ; les conditions qui la régissent artifielles, uniformes, contrôlées ; « sa valeur de réalité, a-t-on ıstement noté, tient dans son invariable irréalité ». La ıanière dont elle se structure incombe donc tout entière ı patient. C'est cette structuration que désigne le terme de 'ansfert. Par le transfert se découvre, s'élabore, se modie la relation de l'homme à son semblable. Transfert : lieu 'élection de la thématique imaginaire, fil conducteur de ı cure, mais rien de plus.

Il y aurait donc un mauvais usage de la relation analytiue. On insiste souvent sur la valeur du « contact », la dimenon « vécue », « affective » du dialogue, la fusion des inconients ; mais n'est-ce pas alors confondre l'analyse avec une osculation en serre chaude, une fermentation élective » ù il nous paraît juste de voir « une expérience unique, u demeurant assez abjecte » [43] ? On comprend la réserve de reud touchant le destin du couple analytique, ses hauts t ses bas, ses souffrances et ses sacrifices qui ne vont pas ıns donner quelques satisfactions [44]. C'est sans doute qu'il faisait de la fonction de l'analyste une idée qu'aucune ègle technique ne suffit à transmettre. L'analyste n'a reçu e la nature — ou de la chance ou du travail — ni un ıoi vigoureux, ni une personnalité particulièrement harmo-

43. Lacan, *La chose freudienne* ds. *L'évolution psychiâtrique*, 1956, nº 1.
44. Les analyses se font de plus en plus longues; le malade, parfois ınalyste s'installent dans le confort et la fatigue de leur liaison.

nieuse (comme chacun sait) ni même un inconscient limpide où il ferait bon se promener. Sa position seule est exceptionnelle : moins celle d'un observateur absolu que d'une subjectivité seconde — ce que figure la place de son fauteuil, derrière le divan.

La distance entre le fauteuil et le divan n'est pas celle que l'on croit : elle ne sépare pas un docteur qui sait — et la boucle — d'un pauvre diable qui ne sait rien, lui, que parler et se débat dans le filet toujours plus serré de ses paroles. En fait ils n'en savent guère plus long l'un que l'autre ; il y aura même toujours un léger avantage en faveur du second, mieux placé après tout pour connaître la saveur et le poids exacts que les choses ont pour lui.

D'où vient alors la « supériorité » de l'analyste ? de ce qu'il est à même de saisir « ce qui se passe en analyse » comme le lieu d'effets imaginaires où — tel est le sens de son attitude à la fois « permissive » et « frustrante » — il refuse de se laisser entraîner. Tout ce qui lui est adressé — l'aveu des fantasmes, les rêves et leur commentaire, les résistances, l'*acting out*... — il le tient pour significatif, pour *également* significatif. Car il obéit aussi à la règle fondamentale : ne pas faire de tri ; du coup les divers éléments du discours qu'il entend deviennent équivalents, projetés sur un plan où s'annulent les distinctions d'usage entre l'intellectuel et l'affectif, le logique et l'aberrant, l'ordonné et le déchet. Il découvre, comme le linguiste, une rationalité qui, pour n'être pas immanente à ce discours, l'organise et porte son intention signifiante. La psychanalyse mesure le désir — qui n'est d'abord qu'une exigence immédiate, indivise, absolue — à l'ordre humain — qui n'est d'abord que l'interdiction de « ruser avec la loi d'échange [45] » : telle est la portée de la découverte de l'Œdipe. La fonction du langage en analyse trouve là son corrélatif mythique : l'intervention d'un tiers — le père, la loi, le symbole — informe l'imaginaire, autrement voué au chaos ; le langage souverain met bas la tour de Babel où chacun n'entendant que le son de sa propre voix se condamne au solipsisme de la folie. C'est une seule et même chose d'« oublier » l'Œdipe (l'affirmation de sa prévalence est un des seuls points sur lesquels Freud n'ait jamais varié) et de méconnaître la place du langage dans la relation analytique.

On dira que depuis Freud la psychanalyse a bénéficié de l'apport des sociologues ; si on ne souligne plus aujourd'hui

45. Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, p. 616.

portée de l'Œdipe, c'est précisément parce que le progrès s sciences humaines autoriserait désormais les psychana-stes, quand ils veulent formuler les rapports des besoins x institutions, y saisir le passage de la nature à la cul-re, à renoncer au mythe. La psychanalyse aurait conquis n âge positif. Laissons là les tragiques grecs, et vive le lturalisme !

En fait, que mettent en évidence les travaux culturalistes téricains ? l'existence d'une corrélation, singulièrement ppante dans les *histoires de vie*, entre la culture d'un oupe et la personnalité de ses membres ; les habitudes, jeu des instincts et jusqu'au fonctionnement de l'organisme nsèrent dans un ensemble de représentations, de pratiques, nstitutions collectives. On peut ainsi spécifier pour des les de comportements bien déterminés le rapport entre complexes typiques et l'organisation sociale. Chaque cul-e a ses malaises, ses conflits, ses névroses.

Mais on connaît l'équivoque — à l'origine de tant de oats — qui est au cœur du culturalisme : faut-il com-ndre l'institution comme une projection de la personna-: ou la personnalité comme un effet de l'institution ? me chez les meilleurs auteurs — comme Kardiner — te équivoque n'est pas levée [46] ; la « personnalité de base » trouve jamais sa définition : tantôt simple moyenne — expériences similaires induisant un caractère social com-n — tantôt cas limite — l'abstraction d'un individu uencé au maximum par le milieu. C'est que le schéma al demeure celui d'un rapport causal : de quelques don-s de fait tenues pour irréductibles on déduirait des com-tements collectifs, puis la personnalité qu'ils informent, n les institutions secondaires où cette personnalité se jette.

l existe certes un moyen radical de trancher le problème : rire les phénomènes sociaux en termes psychologiques. s cette « solution » méconnaît à la fois la nature de la été et celle du comportement individuel. Une société en t n'est que l'ensemble de ses institutions par lesquelles organise les expériences, ouvre et régularise les histoires sonnelles et collectives ; elle est donc éminemment sym-que et, par son être même, du côté du signifiant ; alors les comportements individuels se situent du côté du

. Cf. Claude Lefort, Notes critiques sur la méthode de Kardiner, dans *rs internationaux de sociologie*, 1951, vol. X.

signifié. Simplement ils peuvent être happés par le signifiant [47].

La linguistique structurale étudie formellement le système qu'est une langue — ses oppositions phonologiques, son agencement, ses schèmes — ; elle n'en ignore pas pour autant qu'une langue n'a vécu ou ne vit que portée par une volonté effective de communication ; il en est de même pour toute institution : elle n'a pas d'existence autonome, elle est lettre morte hors des échanges réels entre les hommes. C'est dire qu'on ne gagnerait rien à dénoncer l'objectivation psycho-sociologique s'il s'agissait de lui substituer l'idée qui inspire plus d'un système délirant — d'un univers symbolique capable de fonctionner et de « parler » tout seul. C'est dire encore que l'analogie, souvent proposée aujourd'hui, entre la langue et les autres systèmes sociologiques, ne rend que plus nécessaire une théorie du symbolisme.

Cette théorie, on ne la trouvera pas chez Freud, mais il doit aider à l'élaborer. Que signifie en effet la révolution copernicienne du freudisme ? qu'implique le décentrement qu'elle annonce ? que la conscience ne mesure pas l'homme. Il faut le confronter, et justement pour saisir ce qu'il porte de plus irréductible, à une « réalité transindividuelle ». De cette réalité, Freud ne pouvait décrire l'être — on ne trouvera donc pas chez lui, comme chez Jung, d'ontologie de l'inconscient ; il n'avait pas non plus à se poser le problème de son origine ; il a tenté pourtant de le traiter à propos de l'Œdipe, choisi comme prototype de l'institution signifiante : c'est *Totem et Tabou* [48]. Mais là n'est pas le ter-

47. « Les conduites individuelles normales ne sont jamais symboliques par elles-mêmes. Ce sont seulement les conduites anormales qui, parce que désocialisées et en quelque sorte abandonnées à elles-mêmes, réalisent sur le plan individuel l'illusion d'un symbolisme autonome », note Lévi-Strauss dans son introduction aux œuvres de Mauss. En fait un tel clivage n'existe pas; chacun s'établit des institutions personnelles qui organisent, orientent, lient les divers moments de son histoire effective et ne relèvent ni de ce que Saussure — cité par Lacan — nomme « la masse amorphe du signifié » ni du pur signifiant.

48. « Roman sociologique », dit-on. Peut-être, à moins que Freud ne s'y propose pas une recherche archéologique des origines de la civilisation mais plutôt de fournir un modèle mythique à notre civilisation où règne la famille conjugale et où prédominent les tensions du triangle œdipien. Il est remarquable qu'une société comme la nôtre où les interdits sexuels sont extrêmement réduits et qui ne prescrit, au moins en principe, à la différence de toutes les sociétés connues, aucune alliance préférentielle, n'ait pas réussi à résorber de telles tensions; bien plus, à en juger par le nombre de nos névrosés, il semble que plus les interdits se réduisent, plus les tensions se font aiguës. On a noté que l'horreur de l'inceste était ima-

rain qui appartient en propre à la psychanalyse. Ce qu'elle a pour fonction de scruter, c'est un rapport *singulier* comparable à celui d'une parole et d'une langue ; ses opérations font apparaître à la fois l'efficacité structurante des champs symboliques et la responsabilité du sujet dans la position qu'il y occupe.

Pourquoi donc saluer dans les travaux psycho-sociologiques l'avènement d'une « nouvelle psychanalyse » qui rendrait enfin possible et fécond un rapprochement avec la sociologie ? Il arrive certes qu'ils ne méconnaissent pas la spécificité du social ; mais ils prétendent toujours établir que c'est par l'éducation des besoins, la transmission des techniques du corps et des conduites que la culture informe les individus. On est ainsi amené à se représenter cette opération sous une forme à la fois massive, causale et réelle, représentation rigoureusement opposée à celle qu'indique la psychanalyse.

En effet dans sa marche titubante, avec ses allers, ses retours, ses dérobades et ses piétinements, chaque analyse ne progresse que si elle va du particulier au particulier. Ce qu'elle saisit — là où aucune observation aussi minutieuse qu'elle fût ne pourrait nous mener — ce sont les incidences du *symbolique* sur les mythes et les rites de chacun, sur la dynamique personnelle. Des notions comme celles de complexe, d'imago, d'identification sont seulement destinées à médiatiser cette relation d'un sujet au symbolique qu'on nomme inconscient et à en permettre l'approche. Il en résulte, en ce qui concerne le rapport de l'individu à la culture, qu'il n'est jamais défini par la psychanalyse en termes d'influence d'une réalité sur une autre. Là où le culturalisme ne voit qu'un processus d'adaptation — l'individu « baignant » d'emblée dans le culturel — Freud découvre une confrontation problématique, poseuse d'énigmes et grosse de conflits pour l'homme comme pour Œdipe la rencontre du Sphinx.

On affirme généralement que la psychanalyse privilégie le milieu familial ; certains analystes mêmes tendent à accréditer l'idée qu'elle rend compte de toute l'élaboration d'une vie par les rapports avec les parents. Soit, mais comment l'entendre ? On ne compte plus les travaux qui portent sur les carences maternelles, les mille pièges qui guettent le *mothering* [49] et nous font apercevoir partout des « mauvaises

inaire, comme si l'approche de la transgression était plus perturbante que le fait — beaucoup plus fréquent qu'on ne le dit — de la transgression.

49. Cf., par exemple, les travaux de Spitz.

mères » (par manque de tendresse, par hostilité ou érotisme compensé, par perfectionnisme ou « surmaternage », etc...) privant de satisfaction « les besoins fondamentaux de la prime enfance » et portant à jamais préjudice à la personnalité.

Ces travaux, comme ceux inspirés du culturalisme qui conçoivent le développement de l'individu comme une socialisation progressive, s'inscrivent dans un humanisme de l'apprentissage, insistent sur la fonction déterminante de l'entourage. La psychanalyse se ramène alors à une psychologie de l'influence du milieu (réel ou fantasmatique) sur l'individu, la névrose à une maladie de l'adaptation, la cure à un déconditionnement.

L'importance de l'imago maternelle, ses effets profonds et lointains, sa difficulté à être sublimée n'avaient pas échappé à Freud. On affirme aujourd'hui très généralement qu'il avait ignoré, en tout cas sous-estimé, le retentissement des conflits pré-œdipiens. En fait il semble qu'il accorde à l'Œdipe une valeur rétroactive ; l'Œdipe remanie les relations antécédentes en même temps qu'il transforme la constitution de l'objet.

La fonction du complexe ne se comprend que par référence à la prématuration biologique de l'homme ; la Nature n'assigne pas d'elle-même d'objet au désir humain. Originellement, nous l'avons marqué, l'homme ignore son désir ; c'est en l'autre ou par le détour de ce *moi* qui est un autre qu'il cherche vainement à se faire annoncer ce qu'il est et s'enferme dans la relation concurrentielle avec son semblable. Cette opposition indéfiniment renaissante de moi et d'autrui, l'Œdipe — mais son triomphe n'est jamais assuré, il y a toujours présente chez Freud l'idée d'une épaisseur temporelle avec sa stagnation, ses régressions, ses discordances — permettrait de la surmonter [50].

Au-delà des parents réels, et des significations psychologiques et sociales que portent leurs attitudes, au-delà même des imago parentales, et de leur valeur institutionnelle qui organise les expériences, c'est une relation plus fondamentale au symbolique que l'analyste a pour fonction de mettre

50. Lacan a fortement marqué, dans son article de *l'Encyclopédie française : Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, les principales fonctions de l'Œdipe : maturation de la sexualité, que le complexe favorise en la dirigeant vers ses objets; constitution de la réalité : l'objet se voit doté d'une certaine « profondeur affective »; répression de la sexualité et développement du surmoi; sublimation de la réalité par l'identification au parent du même sexe. L'imago du père, dans l'identification œdipienne, serait plus pure que celle de la mère qui trahit des identifications primordiales. Lacan voit dans le déclin de cette imago paternelle — « le père humilié » — la détermination principale de la névrose contemporaine.

jour par la médiation du transfert. Cette relation ne va ıs de soi, elle est pour chacun l'effet d'une conquête per- nnelle, d'un choix, d'un arrangement qui s'opèrent au sein une culture donnée qui est elle-même une certaine confi- ıration signifiante ; relation d'autant plus problématique ıe ce symbolique n'est pas tout entier donné en acte et ı'il se présente moins comme un univers que comme un semble contradictoire de sous-univers.

On sait qu'une foule de sons que prononce l'enfant, au mps du babillage, sont perdus (déflation verbale) quand il mmence à parler et à ne plus manier des sons que pour ır valeur diacritique de signes. Ce phénomène ne se limite s à l'acquisition du langage. Que voit-on apparaître dans rêve, dans une névrose peu « structurée » ? une foule éléments qui n'étant pas élus ne s'insèrent pas dans un seau signifiant. Entre toutes nos craintes fantasmatiques, mbien acquièrent une fonction emblématique et s'avèrent pables d'organiser un mythe ? Il faudrait admettre une *nbolisation* préalable et sans doute en distinguer plusieurs oments.

Tant qu'on se représente l'inconscient comme une pulsa- n vitale plus profonde que nos conduites et nos conscien- , on imagine l'analyste en lutte avec un monstre abyssal rusé qui ne surgirait furtivement que pour mieux se rober à ses prises. Mais pourquoi alors l'analyse opérerait- e par le langage ? n'importe quelle catharsis ferait mieux ffaire. En réalité elle se donne les moyens de sa fin ; si e s'accomplit par le seul truchement de la parole, et étend dévoiler ce qu'il y a de plus radical en chacun, st que la racine de l'homme est la symbolisation, son toire un travail du sens.

Comment comprendre autrement l'opération du refoule- nt ? Le concept en a été plus d'une fois déclaré irrece- ıle : il suppose, de façon contradictoire, assure-t-on, une onnaissance » de ce qui est à rejeter, il implique une con- ence qui serait précisément « pour n'être pas conscience »[51]. is que dit Freud ? Il montre qu'on ne peut maintenir a lettre la définition de la névrose comme sacrifice — tomisation — d'une partie de la réalité psychique qui raînerait un évitement partiel de la réalité extérieure[52]. fait l'analyse des fétichistes, qui à la fois « gardent et ındonnent » la croyance infantile d'un phallus maternel,

1. Sartre, *L'Être et le Néant*, p. 91.
2. Cette définition est établie par comparaison avec la psychose.

affirment et nient avec le fétiche le fait de la castration, indique qu'il n'existe pas de scotomisation effective et que la croyance névrotique est fondamentalement « ambiguë » : la mort du père, par exemple, est en même temps reconnue et niée [53]. Toutes les névroses se jouent sur le fond de cette duplicité : c'est pourquoi le refoulé « fait retour » sous forme masquée, déplacée, occultée, dans le milieu du symbole. Il s'inscrit dans le corps, une histoire, une imagerie. Comme l'observe justement Lacan, ce qui frappe dans les névroses, ce sont « les aspects absurdes d'une symbolisation déconcertée ».

Voilà qui suppose une symbolisation primaire : toute négation est d'abord admission. Freud le met à jour à propos de la *dénégation* et de ses divers moments [54]. Quand le patient nie par avance (« Vous vous demandez qui peut être cette personne dans mon rêve ; ce n'est pas ma mère ») l'interprétation de l'analyste qui le saisit là où il dit ne pas être, il y a dans sa négation, écrit Freud, « une manière de connaître le refoulé » ; que plus tard le patient fasse sienne l'interprétation « dans une pleine acceptation intellectuelle du refoulé, le processus de refoulement n'en est pas supprimé pour autant ».

C'est dire que la conscience serait en son être même refoulement et le moi qui connaît méconnaissance et projection ; c'est dire aussi que les attitudes négatives [55] se détachent sur fond d'une affirmation primordiale. Cette contradiction justifie la névrose et la possibilité de sa solution par l'analyse. C'est parce que nous communiquons du dedans avec le refoulé que nous pouvons le reconnaître. Seulement on sait qu'il ne suffit pas que soit donné au patient « le mot de ses symptômes » pour que lui soit rendue la disposition du refoulé et qu'il trouve les moyens d'affirmer absolument ce qu'il affirme en le niant. La symbolisation primordiale est un en-deçà du langage, non un maniement agile de significations exactes. Le refoulé s'articule mais s'enlise dans un symbolisme corporel, une dialectique imaginaire mortelle, un caractère, une destinée. Le malade parle, mais entre les lignes ; et qui l'entend ? Lui-même « s'écoute »

53. *Fetishism*, Collected papers, V.
54. L'article de Freud — *La négation* — est commenté par M. Hyppolite dans *La Psychanalyse*.
55. Les termes allemands, par l'emploi du préfixe *Ver*, mettent en évidence ce qu'ont de commun la condensation (*Verdichtung*), le refoulement (*Verdrangung*) et la dénégation (*Verneinung*).

ıtôt qu'il ne s'entend. Ce sont ces idiomes partiels, jamais mal entendus, que l'analyse a pour fonction de recueillir, déchiffrer, de transformer en un logos vivant capable nstaurer lui-même les conditions de sa communication. efficacité symbolique de l'analyse repose en définitive sur e symbolisation fondamentale [56]. Freud définirait l'homme nme un être de langage, une modulation permanente bliée, méconnue, masquée.

C'est ainsi qu'on pourrait lever l'objection : mais enfin ıt n'est pas verbal, même en analyse, il y a du pré-, du ra-, de l'extra-verbal. L'objection s'inscrit dans cette théo- de la cure qui en fait un apprentissage : il s'agirait de ıner au patient « immaturé » qui n'a pu se constituer que objets partiels, un nouveau conditionnement pour attein- à une bonne relation d'objet. On le frustre donc, il esse ; il régresse ; mouvement unique qui procure un ıble bénéfice : en libérant son agressivité, il finit par l'in- rer et fortifie ainsi son moi, en régressant il retrouve ses tasmes les plus archaïques, les use, s'en débarrasse et ıquiert en même temps que la maturité un objet garanti s fantasme. Nous restons dans la sorcellerie, avec ou sans gie, l'efficacité du traitement résulte de l'asymétrie du ıple et c'est en définitive le mythe psychanalytique qui se stitue au mythe du malade. Nous avons suffisamment mar- é qu'on pouvait, qu'il fallait concevoir l'analyse autre- nt.

Cela dit, s'il est vrai que la tâche de l'analyste consiste faire accéder le « préverbal », l'imaginaire à un logos ant et proféré, s'il doit éveiller chez son patient des nifestations de « parole pleine », il serait absurde de se eprésenter comme un sage absolu juché sur ce *très grand re du langage, peuplé d'oracles, de maximes* qu'évoque

6. La portée de cette admission primaire (*Bejahung*) dans le circuit des ifications se saisit mieux précisément quand elle fait défaut, quand omplit un rejet, une exclusion primaire (*Verwerfung*). Lacan a tenté lonner à partir de là un fondement théorique à la distinction des oses et des psychoses. Le psychotique aurait originellement rejeté une ification, lui interdisant l'accès à son monde symbolique. L'exclu ne rait alors faire retour, comme le refoulé, sous forme symbolisée, il endrait dans le réel qui « parlerait à la place du sujet » : ce serait exemple l'hallucination dont on a souvent noté qu'elle n'était pas ondue par les psychotiques avec leurs perceptions et que son objet incongru par rapport à leur présent; d'où la perplexité de nombreux hotiques devant cette irruption d'une signification qu'ils ne peuvent r ni dans le temps ni dans l'espace et où ils finissent par voir un message eur est adressé — par quel autre ? —, leur seule certitude étant qu'ils mis en cause.

Saint John Perse. L'analyse est par excellence le lieu d'échange entre imaginaire et symbolique ; on n'y débouche pas sur des vérités fulgurantes qui vous laisseraient pantois et on n'y rencontre jamais face à face le signifiant tel quel au détour d'une séance mais incarné dans des significations très précises et ramifiées ; la vérité s'y récupère et s'y dilue et se reconnaît moins dans une illumination — il n'y a rien de caché dans un réel sans secret et sans mystère — que dans le mouvement qui l'éloigne et nous la livre par les soins mêmes et l'insistance qu'elle met à nous échapper. La psychanalyyse enfin ne prétend pas résorber tous les conflits — et comment le pourrait-elle, elle qui affirme justement que la personnalité est à jamais multiple, divisée, fragmentée ? — mais leur rendre une dimension positive : c'est assez pour arracher l'homme à la stagnation et au circuit de ce qui se répète sans parvenir à instituer une histoire. La névrose est une impasse imaginaire dont la psychanalyse peut nous faire sortir parce qu'elle mesure cet imaginaire à ce qui l'organise radicalement.

Il va de soi que remettre l'accent sur la fonction du langage « dans le champ de la psychanalyse » ne doit pas conduire à un spiritualisme, ici franchement paradoxal. Certes il est bien vrai que le patient ne fait que poser une question : « que suis-je ? où suis-je ? où est ma vérité ? » et que l'analyste n'a qu'une tâche — mais qui suffit à l'occuper : « répondre en vérité à la question que pose la névrose [57] ». Il faut seulement ajouter que cette vérité n'est déposée nulle part, ni dans l'analysé, ni dans l'analyste, ni même dans leur relation ; elle est sans lieu et sans formule. Loin que l'analyse vous permette de saluer l'apparition — par la grâce de quelques paroles souveraines — d'un *sujet vrai* enfin révélé à lui-même, c'est son bénéfice le plus immédiat de vous délivrer d'une telle nostalgie religieuse.

Cette remarque invite à préciser les limites de l'analyse. Certes la communication qu'elle institue est en un sens « supérieure » à celle que nous obtenons quand l'envie saugrenue nous vient de deviner autrui et qu'il s'entête de son côté à dérober quelque image de nous ; personne n'ignore les affûts, les pièges, les menaces de cette chasse, on a tout dit sur les charmes et les misères d'une complicité traître dont s'enchantent les amants fatigués. La communication analytique, quels que soient ses mérites, s'effectue sur le plan de la reconnaissance. Elle se justifie parfaitement dans la

57. Serge Leclaire, *La Psychanalyse*, p. 233.

mesure où ceux qui y ont recours payent de leur souffrance à la fois l'échec de cette reconnaisasnce et — ce qu'on ne souligne pas assez — le refus de renoncer à leur désir. La souffrance névrotique est un cri que l'analyste a pour fonction de transformer en parole.

Mais il reste que le débat pour la reconnaissance, s'il définit le désir humain, n'est sans doute pas l'homme même. On ne saurait en tout cas limiter sa tâche à une tentative pour se situer dans l'univers symbolique, ni même pour donner une voix à ce sens que chacun porte par devers soi. Une analyse n'est-elle pas tout entière placée sous le signe de la mort, maître absolu qui sera seul à savoir, dans un dernier jour qui est la nuit, ce que de ratures en ratures, de dérobades en essais, j'aurais été, maître que je ne puis dominer qu'en le gagnant à ma vie ?

Il faut pour finir dire un mot de la fonction de la mort chez Freud. On trouvera, particulièrement dans *Au-delà du principe du plaisir*, une conception du devenir bien éloignée de celle qui doit sous-tendre le naturalisme paisible de tant d'analystes d'aujourd'hui : assurément pas d'élan vital pour lui, pas même de position de formes nouvelles, pas de synthèse intégrative ; la vie ne détient aucune valeur propre, on croit voir développée la formule de Bichat : « La vie c'est l'ensemble des forces qui résistent à la mort. » Quels sont les faits qui le conduisent à introduire la notion, fort embarrassante pour sa théorie, d'instinct de mort ? des phénomènes de *répétition* : les rêves des traumatisés, le transfert où le patient « préfère » la répétition à la remémoration et le jeu d'un enfant qui cent fois reproduit la disparition et la réapparition de sa mère en jetant au loin ses objets puis en les faisant revenir : couple de l'absence et de la présence, première opposition significative qui structure tout le désir humain. On sait qu'à la fin de l'ouvrage Freud ne se contente plus d'opposer les « instincts libidinaux » aux instincts de mort et subordonne Eros à Thanatos.

C'est peut-être là la question essentielle que pose l'œuvre freudienne : qu'est-ce qui est vraiment ouverture sur l'être, qu'est-ce qui inaugure une histoire ? La libido ? mais plus d'un texte montre que, s'il y a bien une intentionnalité de la libido, il n'existe aucun objet qui lui soit d'emblée corrélatif ; le désir est toujours et fondamentalement inadéquat à son objet. L'homme n'est pas « immaturé » par une défaillance de son organisation mais prématuré par vocation, à jamais manque et c'est dans cette « béance vitale » que

son désir prend son origine et le voue à une histoire lacunaire, de développement inégal, et conflictuelle. Aussi bien la tâche humaine n'est-elle pas réductible au fonctionnement des instincts vitaux. La faim, elle, est objectale : son intentionnalité est directement orientée sur un objet. Aussi s'épuise-t-elle avec la satisfaction et s'inscrit-elle dans un cycle éternellement recommencé. La libido connaît un sort inverse : sans objet adéquat, elle n'échappe jamais tout à fait au narcissisme mais elle est aussi ce qui sert à l'homme à s'historiser en tant qu'elle est en rapport avec la loi ; c'est pourquoi Freud a toujours maintenu la prévalence du désir sexuel — ce qu'on ne comprend plus guère aujourd'hui — et vu dans l'Œdipe et les tensions qu'il crée une institution décisive.

Pourtant — et c'est la question que pose *Au-delà du principe du plaisir* — Freud n'était pas persuadé que la dialectique des sublimations ouverte par l'Œdipe puisse effectivement triompher de l'insistance répétitive et mortelle d'un désir qui ne parvient jamais à se satisfaire des objets et des médiations qu'il se donne. Il est décidément étrange que l'œuvre tragique de Freud, pour qui l'existence humaine est à jamais lésée, trompée, divisée, soit à l'origine de cet humanisme simpliste et moralisant qu'on croit souvent devoir tirer de la psychanalyse.

J.-B. PONTALIS.

Correspondance

A PROPOS D'UNE LETTRE DE M'HAMED FÉRID GHAZI SUR ISRAEL

ut en marquant notre complet désaccord avec elle, nous avons, dans nº 124, publié une lettre de M'hamed Férid Ghazi sur Israël. En se, Rémi Dreyfus nous a adressé la lettre suivante, qui remet les choses oint.

l est permis de définir la pornographie comme l'étude d'un phéno- naturel de la vie que certains, par indécence ou par ignorance, exa- nt systématiquement d'une manière malsaine, cachée et passion- on peut dire que le problème juif est un problème de pornographie. coup de gens « convenables », d'ailleurs, se refusent à en parler; ins Juifs aussi, qu'on nomme des Juifs honteux, comme on dit ladie honteuse ».

n résulte, depuis fort longtemps, une sorte de conspiration du silence ermet à certains de raconter n'importe quoi sur la question juive et, rd'hui, sur son aspect politique : la question israélienne.

texte de Ghazi ne fait pas exception à cette règle et contribue, après l'autres, à inoculer le seul poison auquel on ne connaisse pas d'anti- : la calomnie.

e des armes favorites de la calomnie, c'est l'affirmation gratuite. rencontre dans ce texte dès la première phrase lorsque Ghazi écrit : a semblé absurde de poser ce problème : si l'État d'Israël devait urer tel qu'il est avec ses frontières et son régime actuel ou si les .000 Israéliens devaient disparaître dans une tuerie ». Que cela sse absurde ou non, c'est ainsi que se pose le problème pour les iens : vivre libre ou mourir.

ne connaissent pas d'autre choix. Les ghettos, les camps de concen- n, les chambres a gaz, ont forgé la patrie. Rescapés de scènes d'hor- vécues, libéraux et pacifiques en raison même de leurs souffrances es, ils sont dorénavant libérés de toute peur. Leur pays leur tient e foi. Ils se sentent chez eux, pour le meilleur et pour le pire.

sort d'Israël dépend d'abord des Israéliens et pour eux ne se pose problème. Il est par contre difficile aux libéraux français, amenés, nti-colonialisme, à considérer le monde arabe avec sympathie, de r qu'en Palestine, au contraire de l'Afrique du Nord, quelques aud arabes, émirs pétroliers, regrettent le temps de l'esclavage pour tel qu'il sévit encore en Arabie et en Irak.

Ghazi, tout d'abord, fait état de ce que la population juive palestinienne était minoritaire et signale qu'il n'y avait que 493.000 juifs il y a treize ans. Nous n'insisterons pas sur l'inconscience d'avoir pris pour année-repère l'année 1943, celle du plein rendement des fours d'Auschwitz. Mais cette histoire n'est qu'un sophisme, car si la population juive de Palestine s'est trouvée, jusqu'en 1945, minoritaire, c'est parce que l'Angleterre, puissance mandataire, en violation formelle avec le texte du mandat que lui confia la S.D.N. en 1922, avait consacré les vingt dernières années de sa présence au Moyen-Orient à freiner l'immigration juive qui était l'objet même de ce mandat.

Ce mandat, dont le but était d'instaurer un « Foyer National Juif » en Palestine, n'était pas une innovation jaillie subitement dans la cervelle des signataires du Traité de Versailles. C'était l'aboutissement de quarante années d'efforts poursuivis par les Juifs (de Russie surtout) pour fonder un refuge définitif contre les pogroms dans un pays dont personne alors ne leur disputait les cailloux, et où des traditions séculaires leur donnaient la force d'accomplir les tâches les plus ingrates et la détermination de faire souche à nouveau. Aujourd'hui, de nombreux Israéliens appartiennent déjà à la troisième génération de Juifs Palestiniens.

Lorsque Ghazi écrit : « la lutte du peuple arabe força les Britanniques à reconnaître par la publication d'un Livre Blanc, le 18 mai 1939, que la colonisation juive n'était que minoritaire » il oublie que ce Livre Blanc faisait partie d'une longue liste de textes et de décrets limitant l'immigration juive. L'Angleterre, oubliant les obligations internationales auxquelles elle avait souscrit, cédait de plus en plus aux vœux exprimés par les chefs arabes qu'effrayait la démocratisation dont leurs peuples étaient « victimes » sous l'influence sioniste. Au moment où la guerre va éclater en Europe, on constate avec ahurissement que le nombre des visas d'immigration accordés aux Juifs par l'Angleterre s'amenuise au fur et à mesure qu'augmentent les persécutions hitlériennes. En 1934, 42.000 visas; en 1936, 30.000; en 1938, 13.000 seulement.

Lorsque Ghazi parle de la main-d'œuvre à bon marché que les Israéliens font venir d'Afrique du Nord, il ne s'agit plus de sophisme mais tout simplement d'affirmation gratuite.

Il oublie qu'en Israël il y a, comme en Europe Occidentale, égalité de salaire à travail égal et que, en outre, le salaire de la main-d'œuvre non qualifiée est proportionnellement très élevé, trop élevé même aux yeux de certains économistes orthodoxes. Il est donc absolument invraisemblable de parler de « lumpenproletariat ».

Quant à la discrimination dont seraient victimes les Arabes, nous ne voyons aucun fondement à cette affirmation. Israël vit sous le régime du bilinguisme officiel; les 250.000 Arabes qui sont encore en Israël sont représentés au Parlement sur les mêmes bases démographiques que les autres habitants. Ghazi, lui-même, fait état de plusieurs municipalités communistes arabes. Les bergers et les cultivateurs arabes de Galilée connaissent, aujourd'hui, comme avant 1948, une prospérité inconnue dans le reste du Moyen Orient. Ce sont d'ailleurs cette prospérité, les salaires normaux payés aux dockers arabes de Haiffa comme aux dockers

fs qui, depuis trente ans, inquiètent tant les féodaux arabes, ont attiré fixé tant de nomades dans une Palestine jadis misérable. *Le vrai drame Sionisme, ce fut l'immigration arabe en Palestine* de 1920 à 1940; en 22, 663.000 Arabes habitaient la Palestine — en 1941, 1.100.000.

Dans le même temps, les Juifs allemands qui fuyaient les persécutions lériennes achetaient à prix d'or des terres désertiques et désertées, et ns le roc, apparu en treize siècles d'abandon, ils plantaient leurs premiers ores.

On nous dit aujourd'hui que l'État d'Israël n'est pas viable. Pourquoi ? plutôt, comment donc a-t-il pu doubler sa population en cinq ans, réussir oger tout le monde, à fournir du travail et à intégrer complètement cent leux cent mille immigrants par an? C'est, paraît-il, un miracle de la ance américaine. Nous ne savions pas que la finance américaine était lanthropique au point d'accumuler les investissements à fonds perdus. s investissements en Israël sont parfaitement rentables; le développe-nt du pays, avec ses villes champignons et les industries neuves qui créent est comparable, toutes proportions gardées, au Far West 1880. Le rationnement alimentaire est aujourd'hui pratiquement primé. (Israël exporte des œufs et expédie en France... du foie gras!)

Notons, en passant, qu'une de ces « discriminations » dont furent l'objet Arabes restés en Israël fut le maintien en vente libre, pour eux seuls, la viande d'agneau dont ils font grande consommation, à une époque les autres habitants se voyaient attribuer 200 grammes de viande par aine.

En fait les données économiques occidentales classiques nous font lier qu'en Israël, le problème est différent : l'immigrant, le pionnier, duit très vite plus de richesses qu'il n'en consomme. Austérité, mise en ur des terres, collectivisation politique à très long terme produisent s fruits. Le reboisement par exemple : on plante en Israël des « forêts souvenir », comme on fait, chez nous, un monument aux morts; et dans régions boisées depuis cinquante ans se reconstitue déjà l'humus végétal ché par l'érosion au cours des siècles d'abandon. On peut déjà prévoir dans cent ans les arbres auront fait renaître un climat plus tempéré ne pluie bienfaisante.

C'est ainsi qu'Israël assure son indépendance d'une manière plus cer-e que la Transjordanie, par exemple, dont le budget a toujours été ntiellement constitué par les chèques *mensuels* adressés à son Prince le Gouvernement Britannique. On se souvient peut-être qu'il y a un les États-Unis avaient menacé d'interdire les envois de fonds faits par personnes privées des U.S.A. si le Gouvernement Israëlien n'abandon- pas les travaux d'aménagement du Jourdain. Après huit jours sitation, les travaux reprenaient... et le blocus financier n'était leurs pas décrété. On voudrait bien, parfois, que certaines grandes sances adoptent une attitude aussi libre.

ci dit, les affirmations non fondées dont nous venons d'examiner ques exemples sont en définitive sans importance puisqu'un simple el des faits permet en un instant de remettre les choses au point. Ce

qui est plus grave dans le texte de Ghazi, c'est un certain nombre de confusions, voulues ou non, qui falsifient les conclusions.

Si donc Herbert Samuel, juif anglais, fut bien nommé Haut Commissaire en Palestine, il ne faut pas omettre de préciser qu'il appartenait à une coterie de Juifs anti-sionistes et que l'alibi de sa religion permit de couvrir, pour les Anglais, les décisions les plus antisémites.

S'il est exact de dire que le groupe Stern s'est livré à des actes de terrorisme, il faut expliquer que le groupe Stern, organisation a-politique, était souvent en conflit avec les partis politiques, y compris l'Irgoun, et à plus forte raison avec les partis politiques modérés qui traitaient les hommes de Stern en hors-la-loi. Faute de replacer le Groupe Stern dans ce contexte, on agit à la manière d'un chroniqueur qui confondrait par exemple le trotskisme et l'armée Wrangel ou ferait rejaillir sur le général de Gaulle les agissements des miliciens sous l'occupation.

Ghazi se réfère aux Arabes massacrés dans le village de Dayr Yasin; on peut toujours se jeter ses atrocités à la tête, répondre à Dayr Yasin par les touristes rentrant en autocar, il y a un an environ, d'une excursion sur la Mer Rouge et massacrés par une patrouille jordanienne. Mais lorsque Ghazi écrit plus loin : « les Arabes n'oublient pas Dayr Yasin *ni* Jaffa », il y a abus de confiance, car, en accouplant les deux noms, au village de Dayr Yasin, la ville de Jaffa et ses 50.000 habitants, voilà le lecteur alerté, imaginant une Saint-Barthélemy gigantesque; que s'est-il donc passé à Jaffa ? Le 15 mai 1948, Israël, nation d'un jour, attaquée de tous côtés, ne pouvait pas affronter dans les souks de Jaffa des combats de rue difficiles. Or, dans ce secteur, l'aviation israélienne se composait en tout et pour tout d'un Piper Cub. On eut l'idée de récupérer le Piper Cub, de monter sous son fuselage un tuyau d'orgue pris dans la salle de concert de Tel Aviv. Ainsi équipé, l'avion exécuta un certain nombre de piqués sur Jaffa et sous ce bruit de Stuka, les Arabes prirent la fuite. Il n'y eut pas de massacre; il y eut 30.000 réfugiés sur les routes d'Égypte.

Dans toute la Palestine en guerre, d'ailleurs, le flot des réfugiés grossissait devant les soi-disant massacres israéliens et c'est ainsi que sont apparus ces 95.000 réfugiés dont Ghazi parle page 1725; qui sont d'ailleurs 900.000, page 1721 et 400.000 dans la note nº 3 de la page 1722 et qui sont, à vrai dire, 350.000 que les chefs d'État Arabes ont pris bien soin de ne pas reclasser depuis huit ans.

Ghazi en vient enfin au point qui semble le préoccuper le plus : Israël, dit-il, est un État où le socialisme a échoué; Israël est un État capitaliste dans un Moyen Orient qui se libère de l'impérialisme. Israël serait capitaliste parce qu'il vit, selon Ghazi, uniquement sur les fonds U.S. Ayons la discrétion de ne pas parler du régime économique des différents pays d'Arabie vivant des « royalties » des pétroliers. Un Arabe, aussi bien que tout autre, peut et doit même, si cela lui tient à cœur, faire un examen critique de l'état du socialisme en Israël. Mais alors, il faut examiner le degré de collectivisation, le rôle politique, puis économique qu'y jouent les syndicats ouvriers. Il ne faut pas se reférer aux pays voisins du Moyen Orient, car c'est dire la fable de la paille et la poutre.

sraël n'est pas socialiste ? Preuve en serait fournie par le fait que 000 Israéliens seulement vivent sur des terres collectivistes. Si l'on sonne ainsi, l'U.R.S.S. n'est pas un pays communiste, le parti commute ne comptant qu'un membre pour 200 habitants. La vérité, c'est Israël n'est pas un pays marxiste. C'est un pays qui vit plutôt selon principes du socialisme français d'avant Karl Marx; un pays qui a nnu depuis soixante ans un coopérativisme développé comme jamais e le fut nulle part ailleurs; un pays, enfin, où pendant la période mandare, le syndicat ouvrier s'est développé au point de devenir un État ns l'État anglais et qui, lorsque l'indépendance d'Israël fut proclamée la machine administrative anglaise disparue du jour au lendemain, le seul à pouvoir tenir le rôle de gouvernement. Dans ces conditions, responsabilités financières et économiques qui sont aujourd'hui l'apage de tout gouvernement moderne incombèrent au syndicat Histadruth ıux hommes qui, de chefs syndicaux, sont devenus ministres.

ˌa plupart des États féodaux arabes (Irak, Transjordanie, Arabie udite, etc...) sont entrés en lutte contre Israël parce que le progrès ial réalisé en Palestine par les sionistes constituait une véritable menace ır leur système économique.

ˌe seul pays arabe dont la révolution, quelle que soit sa valeur actuelle, sse un jour assurer des conversations utiles avec Israël sur les vrais blèmes du Moyen Orient, c'est l'Égypte.

Nous terminerons en rappelant que, par égard pour l'O.N.U., Israël eptait en 1948 un armistice qui le stoppait en pleine victoire, le frusit de positions militairement acquises quelques heures avant que son ınce en pays arabe fût totale, lui enlevant du même coup toute possité d'abandons ultérieurs.

C'est donc sur le plan économique qu'un accord doit être recherché. ırquoi vraiment ce boycott qui force Israël à exporter au loin quand il ırrait, grâce à son expérience agricole et à ses puissants laboratoires recherche, aider les masses arabes à mieux vivre, à s'équiper et à faire, s aussi, reverdir les déserts ?

Rémi Dreyfus.

DES PROCÉDÉS INADMISSIBLES

Le 12 juillet dernier, Auguste Lecœur, ancien secrétaire du Parti Communiste, exclu en 1955, devait prendre la parole à Hénin-Liétard dans une réunion socialiste. Il ne la prit pas. Comme il s'approchait du micro, un commando communiste se rua sur lui, l'assomma à coups de pied, de poing, de chaise et ne l'abandonna qu'à demi évanoui. Quelques millions de Français ont pu saisir le lendemain sur le visage ensanglanté d'Auguste Lecœur, à la première page de leurs journaux, la pertinence de cette démonstration stalinienne.

Disons nettement que ces procédés sont odieux et inadmissibles. L'exclusion d'Auguste Lecœur ne nous concerne pas. C'est une affaire entre son parti, ses camarades et lui : aux communistes d'apprécier si elle est justifiée. Mais une certaine conception que se fait le P. C. de la liberté de parole et même du simple dialogue avec lui, voilà qui nous concerne tous. Non que la violence ne soit parfois légitime de la part d'un parti ouvrier. Mais le P. C., d'ordinaire, sait fort bien distinguer la violence politique de la violence pure, la manifestation, même brutale, de l'action terroriste. La méthode des groupes de choc et des coups de main, propre à toutes les organisations fascistes, des Camelots du Roi au mouvement Poujade, lui était jusqu'ici étrangère. C'est pourtant à ce genre de « terrorisme » que vient d'assister Hénin-Liétard. Pourquoi? Ancien mineur, volontaire des Brigades internationales, militant de la Résistance, Auguste Lecœur n'est ni un traître, ni un escroc, ni un flic. Il dirige une revue La Nation Socialiste, *dont les thèses ne coïncident pas avec celles de la direction du P. C. mais qui méritent au moins discussion. Il n'a cherché, à Hénin-Liétard, ni le scandale ni le combat. Invité par un maire socialiste, il n'avait aucun « garde du corps » et n'a pas demandé la protection de la police, mais a offert aux communistes de lui porter la contradiction. « Provocateur », disent ses anciens amis. Suffit-il donc, pour l'être, de prétendre exister encore quand on a été communiste et qu'on ne l'est plus?*

Prompt à souhaiter le dialogue, mais moins disposé à le subir, le Parti Communiste français doit comprendre qu'il ne sert, par de tels moyens, ni la cause du Front Populaire, ni celle de l'unité ouvrière, ni même, probablement, celle du communisme.

T. M.

Le Gérant : Francis JEANSON.

Imprimerie CHANTENAY, Paris. — Juillet 1956
Dépôt légal 3e trim. 1956